|  |
| --- |
| Thierry FERALGermaniste, professeur agrégé d’histoire spécialiste de la question nazie,directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, chez L’Harmattan, Éditeur(2003)La mémoire féconde*Cinq conférences*Collection“Civilisations et politique”**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html>

Courriel : pierre.patenaude@gmail.com

à partir de :

Thierry FERAL

**LA MÉMOIRE FÉCONDE. Cinq conférences.**

Paris : L’Harmattan, mai 2003, 190 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

 Courriels : Thierry FERAL : tadf@orange.fr

Michel Bergès : m.berges.bach@free.fr

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection “Civilisations et politique” pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d’obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 10 décembre 2019 à Chicoutimi, Québec.



Thierry FERAL

Germaniste, professeur agrégé d’histoire spécialiste de la question nazie,
directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”, chez L’Harmattan, Éditeur

LA MÉMOIRE FÉCONDE.
*Cinq conférences*.



Paris : L’Harmattan, mai 2003, 190 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Toute notre reconnaissance à ***Michel Bergès***, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection “Civilisation et politique” pour l’immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

**Michel Bergès**



Travail bénévole :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html>

Publications de Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html>

Collection “*Civilisations et politiques*” dirigée par Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html>

Un ouvrage de
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée
par
Michel Bergès

Historien, professeur retraité
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[3]

Thierry FERAL

LA MÉMOIRE
FÉCONDE

Cinq conférences

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| L'Harmattan5-7, rue de l'École-Polytechnique75005 Paris FRANCE | L'Harmattan HongrieHargita u. 31026 BudapestHONGRIE | L'Harmattan ItaliaVia Bava, 3710214 TorinoITALIE |

[4]

© L'Harmattan, 2003

ISBN : 2-7475-4330-7

[5]

*Il* *n'est de mémoire féconde
que celle qui nous remémore sans cesse qu'il reste toujours à agir...*

Ernst Bloch [[1]](#footnote-1)

*L'Histoire de l'Allemagne contemporaine m'a transi, aidé à refuser les idoles, au premier rang desquelles, celles que nous fabriquons.*

Daniel Cohen [[2]](#footnote-2)

[6]

[185]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

Table des matières

[Avant-propos](#La_memoire_feconde_avant_propos) [7]

[Lumières sur *la nuit italienne* d'Ödön von Horváth](#La_memoire_feconde_texte_1) [13]

[Le film de propagande nazie *Hitlerjunge Quex*](#La_memoire_feconde_texte_2)(*le jeune hitlérien* Quex) [43]

[Les juifs de Vienne à l'aube de la modernité](#La_memoire_feconde_texte_3) [57]

[Pourquoi toujours parler des camps du troisième Reich](#La_memoire_feconde_texte_4)? [75]

[Plaidoyer pour la littérature allemande](#La_memoire_feconde_texte_5) [99]

[Notes et références](#La_memoire_feconde_notes) [137]

[Index des noms cités](#La_memoire_feconde_index_noms_cites) [177]

[186]

[7]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Le présent volume réunit cinq conférences : La première a été présentée le mardi 6 avril 1993 en préambule de la représentation inaugurale de la pièce d'Ödön von Horváth, *La Nuit italienne,* dans ce qui était alors la toute nouvelle traduction de Heinz Schwarzinger, disponible depuis en librairie. Créée à Clermont-Ferrand par Dominique Freydefond, la pièce connut un énorme succès. Mais à l'époque, spectateurs et commentateurs la virent comme un flash-back historique ; rares furent ceux qui acceptèrent – notamment chez les socialistes – de l'interpréter en tant que reflet d'un environnement sociopolitique immédiat. Mon intervention fut considérée par la "génération Mitterrand" comme une provocation sinon une offense. Et pourtant ! Moins de dix années plus tard, en France (élections présidentielles de 2002), l'extrême droite réussissait une impressionnante percée, donnant par-là même au propos de Horváth une prégnance tout à fait troublante : "Même averti par l'expérience, nous dit Gérard Mendel [[3]](#footnote-3), on reste surpris de la facilité avec laquelle un fantasme, une abstraction [...] peuvent effectuer le saut de l'immanence à la transcendance et deviennent un principe [8] de légitimation." À se défausser du réel, les socialistes français au pouvoir ont réitéré à l'aveuglette le scénario de la *Nuit italienne :* ils ont creusé dans le sol de la démocratie des sillons propices à la germination des forces de l'inconscient.

La deuxième intervention remonte au mois de novembre 1991 où les étudiants germanistes de l'Amicale franco-allemande de la Faculté de Droit et de Science économique de Clermont-Ferrand avaient organisé une semaine consacrée à "la jeunesse allemande dans les années trente" à laquelle avait été notamment invité mon regretté ami, Jean-Michel Palmier, chercheur de réputation internationale sur les courants culturels et idéologiques de la République de Weimar. L'affluence inattendue à la manifestation (grand amphithéâtre bondé, présence massive de militants politiques, de journalistes, sans oublier les renseignements généraux), fut due sans aucun doute à la projection du film *Hitlerjunge Quex* de Hans Steinhoff, un redoutable long métrage de propagande nazie jamais revu en public depuis l'Occupation. Dans une ambiance passablement tendue, alors qu'un rien était susceptible de mettre le feu aux poudres, l'enjeu était de désamorcer d'emblée tout dérapage en inscrivant sans ambiguïté le projet dans une démarche de réflexion constructive : "Que l'on se rassure, commentera le quotidien *La Montagne*[[4]](#footnote-4)*,* cette présentation avait pour objectif [...] l'information, la démonstration."

[9]

La troisième conférence date du jeudi 13 mars 1997. Préparant alors un voyage d'étude dans la capitale autrichienne, l'école d'architecture de Clermont-Ferrand avait organisé un colloque auquel j'avais été sollicité pour parler sur "Les Juifs de Vienne à l'aube de la modernité". Ce que je souhaitais mettre en lumière, c'est qu'il n'y avait pas un concept, une idée de l'époque que j'allais évoquer qui ne constituait encore un élément de notre paysage, quand bien même cette époque pouvait-elle sembler être tombée en totale désuétude. Conformément à la grande idée d'Henri Lefèvre [[5]](#footnote-5), je suis – plus que jamais – convaincu de l'absolue nécessité d'une "réintégration générale de ce qui fut pensé, voulu, projeté au cours de ce trajet orageux, le temps dit historique", si l'on veut réellement avoir prise sur le présent et l'avenir, c'est-à-dire se prémunir contre ce que l'on appelle – à tort – les accidents ou les aléas de l'histoire, alors qu'il ne s'agit que d'actions humaines, d'inventions d'hommes instrumentalisées par les hommes [[6]](#footnote-6). La reprise de cette conférence en diverses circonstances m'a à chaque fois permis – à ma grande satisfaction – de montrer tout ce qu'il y a d'absurde dans l'antisémitisme et d'une manière plus générale l'ethnocentrisme.

La quatrième intervention remonte à novembre 1998 dans le cadre de l'exposition "Résistances allemandes au national-socialisme" présentée par l'Institut Goethe au CRDP de Clermont-Ferrand. Repris sous des formes [10] légèrement modifiées en fonction du public auquel il s'adressait, ce texte a été présenté dans de nombreux établissements scolaires, lors de commémorations organisées par des associations de déportés et résistants. Il a été utilisé en postface de l'émouvant témoignage sur Ravensbrück et Mauthausen de Gisèle Guillemot, *Entre Parenthèses* (L'Harmattan, 2001, couronné par l'Académie française). L'inscription depuis la rentrée scolaire 2002 du thème "Paroles de la Shoah" au programme de français de la classe de seconde, le place aujourd'hui en première ligne de mes interventions publiques.

La cinquième conférence a été prononcée le mardi 27 novembre 2001 à Clermont-Ferrand à l'occasion d'une "Quinzaine culturelle allemande" sous le patronage de Madame Jacqueline Serin, Inspecteur pédagogique régional d'allemand, conjointement avec la librairie universitaire "Les Volcans" et l'ADEAF. Mon propos délibéré était de convaincre que la littérature actuelle de langue allemande, loin d'être fermée sur elle-même en dépit du peu de connaissance qu'en ont généralement les Français, possède une dimension universelle susceptible de fournir à chacun matière à réflexion par rapport à lui-même et à la société dans laquelle il vit. En effet, on est bien obligé de concéder que cette littérature – "inépuisable livre de nos déchirements" selon la splendide expression de Daniel Cohen [[7]](#footnote-7) –, est sans doute à l'heure actuelle une des seules à posséder cette rare vertu de nous "visser" à elle de sorte que nous ne [11] pouvons alors nous épargner de "négocier avec nous-mêmes" [[8]](#footnote-8) : processus ô combien essentiel pour nous dissuader de succomber aux sirènes de ce que Marguerite Yourcenar nommait "l'atrocité foncière de l'aventure humaine" !

Si j'ai aujourd'hui jugé utile de réunir ces cinq textes, c'est parce que je pense que la mise en pratique de nouvelles formes de pensée et de vie n'est possible qu'à partir d'un travail systématique et constant d'exploration et de transmission de la mémoire historique : non pas une mémoire réifiée et passéiste qui englue dans l'obscurantisme et l'archaïsme, mais une mémoire résolument critique, dynamique, projective, soucieuse d'éveiller une psychosocialité où chacun, brisant ses entraves narcissiques de toute nature (personnelles, groupales, nationales, économico-corporatives) concevrait son acte individuel comme un acte concernant tous les individus. N'en déplaise au philosophe Peter Sloterdijk – très exactement de la même génération que moi –, je ne me résoudrai jamais à concevoir que "l'ère de l'humanisme comme modèle d'école et de formation est terminée" [[9]](#footnote-9).

Kirchzarten, janvier 2003.

[12]

[13]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

LUMIÈRES SUR *LA NUIT ITALIENNE*
D’ÖDÖN VON HORVÁTH

"Je m'étais imaginé que la grande majorité du public allant au théâtre comprendrait [...] mes pièces sans mode d'emploi. Je reconnais que cela a été une grossière erreur." [[10]](#footnote-10)

[Retour à la table des matières](#tdm)

La première représentation de *La Nuit italienne* de Ödön von Horváth (1901-1938) eut lieu le vendredi 20 mars 1931, à dix-neuf heures trente, au théâtre berlinois *Am Schiffbauerdamm* [[11]](#footnote-11), dans une mise en scène de Francesco von Mendelssohn [[12]](#footnote-12). Censée au départ n'être donnée qu'une fois, la pièce connut un succès tel que le directeur de la salle, Ernst Josef Aufricht [[13]](#footnote-13) – célèbre pour avoir monté fin août 1928 *L'Opéra de quat' sous* de Bertolt Brecht –, décida d'inscrire au répertoire régulier de son établissement cette pièce populaire *(Volksspiel)* dans la tradition viennoise de Johann N, Nestroy [[14]](#footnote-14).

Quelle réception ?

Pour la première de *La Nuit italienne,* Ernst Josef Aufricht avait bien sûr convoqué le ban et l'arrière-ban [14] de la critique berlinoise. Dans la salle se trouvaient notamment Hans Hinkel [[15]](#footnote-15), alors rédacteur en chef pour Berlin du *Völkischer Beobachter,* le quotidien du Parti nazi, ainsi que l'écrivain et dramaturge Arnolt Bronnen [[16]](#footnote-16), un ancien Expressionniste, ami de Brecht avant de devenir celui de Goebbels. Durant la représentation, les deux nazis ne manifestèrent aucun signe d'humeur et à la chute du rideau ils applaudirent. De fait, conçue comme une satire au vitriol du climat politique d'une petite bourgade de Bavière où le comique était renforcé par l'usage d'une langue fortement teintée de dialecte, *La Nuit italienne* tenait plus des *Schildbourgeois* –texte anonyme de 1598 illustrant la sottise des habitants d'une petite localité saxonne –, ou encore des *Abdéritains* de Christoph Martin Wieland (1774) [[17]](#footnote-17), que de la diatribe idéologique façon Ernst Toller [[18]](#footnote-18), auteur dès 1923 d'une pièce satirique contre Hitler (*Wotan déchaîné),* ou Bertolt Brecht : tout le monde en prenait pour son grade, et les nazis n'étaient tout compte fait pas plus éreintés que les socialistes.

C'est ce qui explique au demeurant que dans la presse, les réactions seront d'une façon générale plus que mitigées : la plupart des critiques reprocheront à Horváth d'avoir noyé le poisson, de ne pas avoir clairement exprimé d'opinion, de ne pas avoir pris parti. Mais le but de Horváth n'avait pas été de faire une pièce politique : fidèle à son principe de "ne pas écrire contre et de se contenter de montrer" [[19]](#footnote-19), il s'était tout banalement [15] limité à restituer une ambiance qui, dans le contexte social et économique extrêmement préoccupant du tournant des années trente, apparaîtrait comme une farce. La pièce avait fait rire, donc le but avait été atteint ; elle avait été bien comprise : par le public qui lui avait fait un triomphe, mais aussi par Alfred Kerr, le "pape de la critique weimarienne", chassé d'Allemagne en 1933, qui y vit "la meilleure comédie de mœurs de l'époque" *("der beste Zeitspass dieser Läufte"),* sans oublier Carl Zuckmayer, auteur du scénario de *L'Ange* *bleu* (1930), de la célèbre comédie *Le Capitaine de Köpenick* (1931), et lui aussi poussé à l'exil par les nazis, qui, enthousiasmé par l'humour de Horváth, lui fera attribuer le Prix Kleist pour 1931, conjointement avec Erik Reger (i.e. Hermann Dannenberger) pour son roman *Union der festen Hand,* interdit sous le troisième Reich [[20]](#footnote-20).

En vérité, les seuls à s'être véritablement offusqués de la pièce furent les communistes. Dans la *Rote Fahne,* l'organe central de la KPD, Alfred Durus s'insurgera contre la lâcheté de Horváth, le taxant de "petit-bourgeois incapable de rompre avec la vision petite-bourgeoise du monde." Il est vrai qu'aux yeux du PC, le fait que Ödön von Horváth ait été d'origine noble et fils de fonctionnaire diplomatique était a *priori* une tare. Toutefois le grief essentiel de la critique communiste était que, dans *La Nuit italienne,* le Parti, "moteur de la lutte antifasciste", n'avait pas une seule fois été [16] évoqué !

Cependant quelles raisons Horváth aurait-il eu de le faire dès lors que, en Bavière – là où il vivait et avait localisé sa pièce –, le PC, contrairement aux régions d'Allemagne à forte concentration industrielle, ne jouait qu'un rôle mineur, voire inexistant ?

Expliquons-nous : lors de la révolution de novembre 1918, c'est l'USPD [[21]](#footnote-21) qui avait instauré la République munichoise des Conseils, avec à sa tête Kurt Eisner, assassiné en février 1919 par le Colonel-Comte Arco auf Valley. Lorsque fin avril 1918 l'écrivain pacifiste et utopiste Ernst Toller, désormais à la tête de la Commune, avait refusé de faire intervenir l'armée rouge d'Egelhofer contre les troupes du Général Ritter von Epp, chargé par le gouvernement socialiste officiel bavarois de Johannes Hoffman de mater la révolution, il avait été certes remplacé par le communiste Eugen Leviné ; mais il était déjà trop tard et la sanglante répression qui s'était ensuivie avait décapité le mouvement révolutionnaire bavarois. En outre, en mars 1920, s'était déroulé à Munich le putsch de l'*Orgesch*[[22]](#footnote-22) qui, s'appuyant sur tout ce que la Bavière possédait comme groupes d'extrême droite – parmi lesquels la toute jeune NSDAP –, avait contraint Hoffmann à la démission et porté au pouvoir le régime dictatorial de Gustav von Kahr, face auquel le PC bavarois, désorganisé et systématiquement persécuté, ne pesait pas lourd.

Et on peut aller encore plus loin en affirmant avec le [17] député communiste Hans Beimler que, en Bavière, durant les années vingt/trente, c'était l'ensemble de la gauche qui était frappé d'inertie [[23]](#footnote-23). Il est vrai qu'en février 1924, afin de lutter contre la menace fasciste sans cesse plus pressante, les dirigeants SPD [[24]](#footnote-24) Otto Hörsing et Max Höltermann avaient créé, en accord avec le secrétaire du parti, Otto Wels, et les syndicats, une Ligue de protection de la République *(Republikanischer Schutzverband)* dont la centrale se trouvait à Magdeburg. Cependant, les socialistes bavarois, très particularistes, évitaient les contacts avec la centrale. C'est du reste ce qui explique dans la pièce la querelle entre Martin et le "camarade de Magdeburg". La Ligue avait constitué une milice, La *Bannière du Reich (Reichsbanner),* forte de plus de trois millions d'hommes. Mais en Bavière, elle était d'une totale inefficacité face au *Casque d'acier (Stahlhelm)*[[25]](#footnote-25)et à la SA [[26]](#footnote-26) car seuls quelques socialistes minoritaires et orientés très à gauche étaient soucieux de s'organiser militairement pour riposter à l'extrême droite. Dans *La* *Nuit italienne,* c'est Martin et ses camarades qui représentent cette tendance gauchiste ; situés à l'extrême gauche du Parti socialiste, ils s'en sépareront en 1931 pour former le groupe *Neu Beginnen (Nouveau départ),* d'inspiration léniniste. Horváth n'en trace pas un portrait positif : Martin est discrédité par son fanatisme qui le pousse à jeter sa fiancée dans les bras des SA pour les espionner alors que, parallèlement, il est d'un puritanisme exacerbé.

[18]

Que le mouvement révolutionnaire dans son ensemble ait été ainsi présenté par Horváth, ne pouvait que le faire détester des communistes bien que, avec ce que l'on sait aujourd'hui de l'histoire allemande, il n'ait que retracé la vérité : les communistes, victimes tant des socialistes que des fascistes, ne jouaient pratiquement aucun rôle en Bavière et il n'y avait donc pas lieu pour Horváth de les évoquer. Quant aux gauchistes, ils étaient souvent sujets, comme c'est fréquemment le cas, à des dérapages qui le laissaient perplexe...

Quel apolitisme ?

À étudier Horváth, on se rend vite compte que -hormis un bref passage en juin 1927 par la Ligue des Droits de l'Homme animée par Kurt Grossmann [[27]](#footnote-27) et Carl von Ossietzky [[28]](#footnote-28) – la politique n'était pas son souci majeur. Arrêtons-nous sur un exemple :

Dans *La Nuit italienne,* au tableau cinq, Czernowitz, un jeune nazi, se plaint que son père soit antifasciste. À la maison, il prend des calottes lorsqu'il exprime ses sympathies pour Hitler. Son père, nous dit-il, est un "libéral", c'est-à-dire un membre du Parti démocrate (DDP), le parti de Walther Rathenau, le ministre des Affaires étrangères assassiné en 1922 par l'extrême droite parce qu'attaché au respect des clauses du Traité de Versailles et signataire du Traité de Rapallo avec la Russie bolchevique, mais aussi parce que d'origine [19] juive. La DDP appartenait à la coalition républicaine de Weimar, ce qui signifie donc que le père de Czernowitz est en principe républicain. Or, à la fin du septième tableau, nous apprenons que ce père libéral a torturé des prisonniers durant la Première Guerre mondiale en usant de méthodes fascistes. Ou bien il y a là une incohérence à laquelle Horváth n'a pas prêté attention, ou bien il ne nous en dit pas assez sur les tendances fascistoïdes qui existaient dans la société allemande au-delà de l'extrême droite, et notamment en temps de guerre où le déchaînement de la *Berserkerwut* [[29]](#footnote-29) deviendrait incontrôlable, cette *Berserkerwut* que certains auteurs comme Christoph Hein ont toujours considéré comme inhérente à "l'âme allemande" [[30]](#footnote-30).

En vérité, ce qui intéressait avant tout Horváth, c'était d'écrire et de faire jouer ses pièces, peu importe où et comment. Dans un texte de novembre 1936, il s'accusera du reste lui-même d'avoir toujours été "*eine* *schreibende Hure",* une putain de l'écriture [[31]](#footnote-31). À tel titre d'ailleurs que, en 1933/1934, il tentera de s'arranger avec les nazis pour continuer à vivre de sa plume : il sollicitera son admission à la Chambre culturelle du Reich [[32]](#footnote-32), proposera de prendre le pseudonyme de Becker et participera à quelques scénarios de films de divertissement pour l*'UFA* [[33]](#footnote-33).

Mais pour les nazis, Horváth, qui était né en Croatie, avait vécu en Serbie, en Hongrie, et partageait son temps entre l'Autriche et l'Allemagne, n'était qu'un balkanique [20] déraciné, ce qui à leurs yeux était aussi grave qu'être juif [[34]](#footnote-34) : "Un personnage qui n'a rien, mais alors absolument rien à dire aux gens de race allemande", dira à son propos Rainer Schlösser, rédacteur en chef de la rubrique culturelle du *Völkischer Beobachter* et président de la Chambre théâtrale du Reich.

En 1935, Horváth finira par prendre conscience de son erreur : qu'a-t-il à attendre de ce régime raciste, obscurantiste et méprisant des intellectuels ? Il avouera [[35]](#footnote-35) : "Je voulais faire des affaires, rien de plus [...]. Désormais je me suis fixé pour tâche d'écrire sans compromis." Il se réfugie à Vienne dans une sorte d'émigration intérieure. C'est de cette époque que datent notamment les pièces *Don Juan, Le Divorce de Figaro, Un Village sans Hommes* et Le *Jugement dernier.* La fin de cette période de repli, où il n'a que rarement accès à de petites scènes avec des troupes improvisées, se produit en 1937 : Horváth se lance dans le roman et fait paraître aux éditions antifascistes De Lange à Amsterdam *Jeunesse sans Dieu* et *Un Enfant de notre temps* qui témoignent d'une maturation politique confirmée par ses projets ultérieurs : *Schlamperl* et *Adieu Europa,* deux romans sur la crise européenne, le nazisme, l'exil.

À l’*Anschluss* (13 mars 1938), Horváth quitte l'Autriche pour la Hongrie, la Yougoslavie, l'Italie, la Suisse et la Hollande, et arrive à Paris le 28 mai, "plein de projets antinazis", comme en témoigne une lettre [21] adressée à Walter Landauer, lecteur chez Albert de Lange à Amsterdam. Le 1er juin, il déjeune avec te metteur en scène Robert Siodmak, émigré aux USA, pour faire un film de *Jeunesse sans Dieu*. Hélas, vers 19 heures 30, alors qu'il vient de quitter le café du théâtre de Marigny, une tornade balaie les Champs-Élysées : Horváth est tué par la chute d'une branche d'arbre !

Horváth versus Brecht ?

Donc ce qu'il faut souligner, c'est que Horváth n'a jamais été un antifasciste. C'était en train de se faire, mais ça n'a pas été. C'est ce qui explique qu'en 1931 *La Nuit italienne* ait été comprise comme un divertissement, alors que nous – qui avons le recul historique et savons ce que fut le nazisme – y voyons un sinistre avertissement, et même un solennel appel à la gauche à changer d'urgence de stratégie. À l'évidence, un profond décalage existe dans la manière dont l'affrontement qui se déroule sur scène a été perçu à l'époque de Horváth – conformément à son objectif – et la manière dont il est perçu aujourd'hui. Car l'affrontement existe bien dans *La* *Nuit italienne,* ou plutôt des affrontements : entre la gauche et les nazis, entre les socialistes de salon et les socialistes révolutionnaires, entre les différentes tendances socialistes qui se déchirent. Mais ce n'est pas du Brecht, et c'est pour cette raison que ceux qui attendent du politique ne peuvent qu'être [22] déçus.

Toutefois, tout l'intérêt de Horváth comme l'a suggéré le critique suisse Oskar Fritz Schuh [[36]](#footnote-36), c'est peut-être /justement de ne pas chercher à éduquer, de ne pas proposer des recettes pour améliorer le monde, mais de montrer des situations ayant valeur paradigmatique. Chez Horváth, l'histoire se fait là où on l'attend le moins : non pas dans tes grands affrontements berlinois ou munichois, non pas au parlement, mais au détour d'un bistrot dans une campagne reculée. La véritable scène politique pour Horváth n'est pas forcément l'avant-scène ; ce peut être une simple partie de cartes ou une fête entre amis. Le message de Horváth, c'est de nous inciter à ne pas garder nos yeux fixés sur l'écran de nos certitudes, à regarder autour de nous, à observer ce qui fait notre quotidien, à savoir rompre avec nos habitudes. Et nous touchons là au leitmotiv de *La Nuit italienne,* exposé au tout début de la pièce et encore dans la dernière réplique, lorsque le conseiller municipal social-démocrate déclare avec emphase : "Tant qu'il y aura une Ligue de protection de la République et tant que j'aurai l'honneur d'en être le président local, la République pourra dormir sur ses deux oreilles !" C'est cet ancrage ridicule dans la conviction inébranlable que rien ne peut se produire, qu'il existe un équilibre indestructible, qui est fatal. C'est ce qui tue Gregor Samsa dans *La Métamorphose* de Kafka, et déjà Voltaire avait exprimé ça dans [23] *Candide* [[37]](#footnote-37). C'est ça qui fait rire, et pourtant rien n'est plus tragique, car on a là la clé – pour pasticher un titre de Brecht – de l'irrésistible ascension de Hitler.

Disons aussi que lorsque Peter Handke [[38]](#footnote-38) déclarait en 1970 que Horváth est meilleur que Brecht, c'est un faux problème. Ce n'est pas ainsi que cela se pose. Brecht a sa façon de voir, Horváth a la sienne. Conformément à l'esthétique marxiste, Brecht pratique un théâtre de l'universalité ; Horváth, lui, pratique un théâtre de la proximité, de l'immédiateté. Et tous deux peuvent parfaitement cohabiter, bien que, étrangement, ayant fréquenté les mêmes lieux, ils ne se soient jamais rencontrés. Brecht fait de la politique, il politise l'esthétique ; Horváth fait dans le psychologique et tourne en dérision. Si Brecht est optimiste quant à l'avenir – c'est typiquement marxiste –, la désillusion de Horváth quant au devenir de l'humanité est totale, et s'il se réfugie dans la satire, c'est qu'il ne sait pas traiter de la réalité autrement. Il le soulignera du reste dans une interview : *Ich kann nicht anders !* [[39]](#footnote-39)

En fait, le seul vrai problème est de savoir quelle est l'efficacité réelle de l'un et de l'autre à montrer aux gens la nocivité du fascisme. Et là bien sûr, c'est affaire de sensibilité personnelle, car ce serait trop beau s'il existait une recette infaillible, une panacée, pour détourner les individus de la tentation fasciste. En la matière, toute méthode est respectable dès lors qu'elle atteint son but. Or il est vrai que sur ce terrain [24] Horváth possède un sérieux handicap puisque, mort en 1938 à trente-sept ans, il n'a pas pu mener ses projets antifascistes à bien, alors que Brecht, son aîné de trois ans, a écrit ses grandes pièces antifascistes telles *Mère Carrar, Grand'peur et Misère du troisième Reich, Arturo Ui* et *Schweyk* justement à partir de 1937/1938. Ainsi semble-t-il parfaitement cohérent de se rallier à l'opinion d'Ulrich Becher [[40]](#footnote-40) lorsqu’il prétend qu'il n'y a aucun doute que si Horváth avait vécu plus longtemps, il ***aurait***trouvé sa place aux côtés de Brecht. Ce qui néanmoins sous-entend que cela n'a pas été le cas...

Contexte de La Nuit italienne

Concédons qu'il n'est pas banal pour des socialistes d'organiser une "nuit italienne", c'est-à-dire une fête en plein air avec guirlandes, lampions, et tout le saint-frusquin, alors que le fascisme est triomphant en Italie, que Mussolini emprisonne et assassine les démocrates, et qu'en Allemagne un scénario similaire se prépare. Or que nous apprend notre conseiller municipal social-démocrate au début du premier tableau ? "Notre nuit italienne républicaine – savourons au passage la juxtaposition des deux termes – aura lieu ce soir malgré Mussolini et consorts." Et d'affirmer encore à la fin du tableau : "J'aimerais bien voir quelle puissance serait susceptible de contrarier notre nuit italienne. Camarades, nous ne reculerons pas, même si nous avions contre nous toute la réaction du monde réunie. Notre [25] nuit italienne aura lieu ce soir comme prévu..."

C'est cette rigidité, ce fixisme qui sont déroutants. C'est presque de la provocation. Certes ça prête à rire, mais on devrait plutôt en pleurer, comme le disait Kurt Tucholsky [[41]](#footnote-41), qui taxait les social-démocrates de "socialistes du dimanche", de "joueurs de cartes lecteurs de Marx", de "révolutionnaires en musique". D'autant que l'on sait que les militants socialistes évoqués : ou bien retourneront leur veste en 1933 (lorsque l'on voit comment le conseiller municipal réagit face à l'incursion des nazis à la fin de la pièce, on a vite saisi qu'il n'a guère l'étoffe d'un résistant) ; ou bien devront fuir l'Allemagne ; ou bien termineront dans un camp de concentration à l'image de Hans Rummer, le maire de la petite ville bavaroise de Penzberg non loin du Starnberger See [[42]](#footnote-42).

Or il se trouve que, précisément, la petite ville évoquée dans *La Nuit italienne,* c'est Penzberg, que Horváth connaissait bien depuis que, en 1924, son père avait établi sa résidence à quelques kilomètres de là, à Murnau. À Penzberg, ville minière et donc ouvrière de 5700 habitants, les socialistes étaient majoritaires. Si les communistes étaient quantité négligeable, il y avait par contre énormément de nazis : des chômeurs certes qui se faisaient une nouvelle existence dans la SA comme le sous-lieutenant de la pièce ; mais aussi des anciens combattants, comme le "major" ; des petits bourgeois (le fasciste qui part avec Anna nous raconte [26] qu'il est apothicaire) ; ou encore des jeunes en révolte contre leur milieu familial, à l'image de Czernowitz. De plus, les nazis connaissaient un vif succès chez les paysans de la campagne avoisinante dont l'endettement, suite à la crise de 1929, ne cessait d'augmenter ; pour la seule année 1930 en Allemagne, plus de vingt-mille propriétés agricoles seront vendues aux enchères. Ce problème a été remarquablement évoqué par Adam Scharrer dans son roman d'exil de 1933, *Les Taupes* [[43]](#footnote-43), qui se déroule dans une petite commune rurale proche de Nuremberg.

Il existait donc à Penzberg, dès le tournant des années trente, une situation politique extrêmement préoccupante que Horváth perçoit – avec une lucidité peu commune à l'époque – comme un funeste présage pour l'avenir ; en un mot : la République de Weimar est ni plus ni moins en train de se suicider !

Détour par l'histoire

Ce suicide, on peut en dater la programmation au 27 mars 1930, date à laquelle Brüning est nommé Chancelier après la chute du cabinet du socialiste Muller sous la pression des milieux industriels auprès du président Hindenburg, un hobereau bien peu enclin à défendre les libertés républicaines. Brüning forme une coalition qui va du centre droit aux conservateurs de Treviranus [[44]](#footnote-44). En s'appuyant sur l'article 48 de la Constitution weimarienne qui prévoit que, en cas d'urgence, le [27] président peut donner les pleins pouvoirs au chancelier pour légiférer à sa guise, Brüning gouverne par ordonnances, sans consulter le parlement. Un budget colossal est consenti à l'armée grâce au ministre de la Défense, le général Groener. Le réarmement profite à la grande industrie, mais frappe de plein fouet la population. C'est ce que dénonce le marxiste Martin au tout début de la pièce : "Que le prolétariat paie les impôts et que les patrons d'industrie escroquent la République [...], ça n'est pas nouveau, [...] et que nous acceptions tout cela sans broncher, ça non plus, ça n'est pas nouveau."

On se trouve donc dans une république qui n'a rien de républicain. C'est ce que répétait sans cesse Emil Ludwig pour lequel, depuis l'arrivée à la présidence du maréchal Hindenburg en 1925, la République n'était qu'une légende [[45]](#footnote-45). C'est aussi ce que disait Carl von Ossietzky qui définissait les authentiques démocrates allemands comme des républicains sans république [[46]](#footnote-46). Et c'est cela qui rend d'autant plus cocasse la conviction du conseiller municipal social-démocrate que "la République peut dormir sur ses deux oreilles." D'autant que la grande industrie, qui veut se débarrasser définitivement du régime de Weimar pour accentuer son exploitation des travailleurs et augmenter ses profits par une politique belliciste, soutient les nazis. Ceux-ci, de plus, profitent du mécontentement populaire. Ils enregistrent des scores impressionnants aux élections régionales et depuis janvier 1930, par exemple, la Thuringe est [28] dirigée par les nazis [[47]](#footnote-47).

Au fil des tableaux : enseignements

La version définitive de *La Nuit italienne* [[48]](#footnote-48)se compose de sept tableaux et se déroule sur une journée. Tout commence dans la matinée et s'achève vers minuit. Dans une indication scénique, Horváth précise que la scène se déroule un dimanche de 1930, ce qui, à partir d'un raisonnement simple, permet de donner une datation très précise. En effet, au début du premier tableau, il est fait allusion à une célébration nationaliste, la "Journée allemande" *(Deutscher Tag),* qui se déroulait tous les ans le 2 septembre pour commémorer la victoire de Sedan sur Napoléon III et la France. *La Nuit italienne* se place donc le dimanche 2 septembre 1930. Il est pour sûr troublant de voir des socialistes décider de faire une fête le même jour que les réactionnaires et qui jouent les étonnés en apprenant que l'aubergiste, Joseph Lehninger, en bon commerçant, profite aussi bien des nazis que des socialistes. Mais ce qui est plus troublant encore, et montre à quel point les socialistes étaient inconsistants, c'est que leur nuit italienne se déroule douze jours avant que les nazis ne passent aux élections au *Reichstag* [[49]](#footnote-49) de 12 à 107 députés ! Comment comprendre que la SPD ait pu rester à ce point aveugle à la considérable progression effectuée par la NSDAP, sinon par le fait que son arrogance et sa suffisance avaient fini par la plonger dans l'autisme ? [29] Horváth n'en a pas été dupe : la fête nazie est une fête de victoire ; la fête socialiste a des allures de défaite. La nuit italienne n'est pas une fête, mais une dé-fête, *ein Mißfest,* ou plus radicalement encore, comme le suggère constamment Martin, *ein Mistfest.*

**Le premier tableau** nous montre un *Stammtisch,* c'est-à-dire un cercle d'habitués au bistrot du coin : on boit de ta bière, on joue aux cartes, on commente les derniers événements. Les socialistes tiennent leur *Stammtisch* pendant que les nazis défilent dans la rue. Le conseiller social-démocrate est là. Il affirme que les hitlériens ne représentent aucun danger ; on se moque du reste d'eux avant d'en venir à l’essentiel : la fête italienne de la soirée. Seul Martin, le marxiste à l'extrême gauche du Parti socialiste, réagit : il faut être fou pour se livrer à des réjouissances alors que les fascistes tiennent la rue et que leurs rangs grossissent sans cesse. Mais il se fait traiter de pessimiste et de râleur. Horváth a typé les personnages : Martin se réfère à Marx ; le conseiller municipal est embourgeoisé : pour lui ce n'est pas le marxisme qui changera grand-chose à la situation ; et l'on reparle de la fête italienne, du temps qu'il va faire : on redoute le mauvais temps, pas les fascistes. Martin exhibe un tract annonçant que les nazis vont célébrer la "Journée allemande" juste avant la "nuit italienne", et ce dans le même local, chez Lehninger, là même où les socialistes ont leur [30] *Stammtisch.* Mais le conseiller municipal ne voit pas là motif à s'énerver. Finalement, à part Martin qui rêve d'une révolution impossible, chacun poursuit ses activités habituelles, pense à sa petite existence, compose avec les uns ou les autres au gré de ses intérêts immédiats. Et les nazis progressent.

**Le deuxième tableau** s'ouvre sur le défilé des nazis. Deux femmes sont là. L'une, Madame Dvorak, a la nostalgie de l'Empereur Guillaume ; elle pousse cette nostalgie jusqu'au fétichisme : elle souhaiterait posséder un uniforme de l'armée impériale. L'autre, Leni, est bonne chez le chef des nazis, un ancien major qui a fait les colonies ; tout ce qu'elle sait, c'est que le Traité de Versailles a privé l'Allemagne de nombreux territoires, tant en Europe qu'en outremer, mais elle ne se mêle pas de politique. Arrive Karl, un musicien ; il cherche à séduire Leni ; bien que socialiste, il est beaucoup plus intéressé par les femmes que par le militantisme. Martin lui en fait le reproche : marxiste-léniniste, le sexe est pour lui une occupation petite-bourgeoise qui détourne de la lutte des classes. S'ensuit une discussion sur l'importance de la sexualité. Pour Betz, un autre socialiste, la réalisation des pulsions sexuelles est nécessaire pour passer au socialisme. Il parle en jargon freudien. On reconnaît ici la tendance freudo-marxiste inspirée par Wilhelm Reich [[50]](#footnote-50). Dans ce deuxième tableau, on a donc une femme qui rêve de [31] remettre l'Empereur sur le trône (Hitler jouera un temps sur cet argument [[51]](#footnote-51)) ; une jeune fille étrangère à la politique mais qui a intégré, comme beaucoup, quelques slogans nazis, et une gauche éclatée.

Dans **le troisième tableau**, on voit deux prostituées en train d'attendre le client dans un parc public pendant la parade des nazis. L'une déteste tout ce qui est militaire ; elle a peur de la guerre. L'autre lui répond que l'on peut profiter de la guerre pour faire de l'argent. C'est tout à fait la position d'alors du grand capital [[52]](#footnote-52). À la fin de la manifestation, les deux prostituées racolent des SA. Martin, le marxiste, parle avec sa fiancée Anna. Après avoir critiqué les conceptions social-démocrates, il lui demande de jouer à la prostituée pour obtenir des renseignements auprès des nazis. Karl, le musicien, qui a tout entendu, lui reproche son cynisme. Mais Anna est heureuse de servir le marxisme et fait promettre à Karl de faire de même. Karl tente alors de convertir Leni avec laquelle il a rendez-vous. Il lui explique que les Allemands sont immatures sur le plan politique. C'était une thèse chère au philosophe Helmuth Plessner [[53]](#footnote-53) qui enseignait à l'université de Cologne et qui sera révoqué en 1933 en tant que juif. Pour Plessner, l'alliance entre le féodalisme et la religion, en paralysant depuis Luther toute structuration de la contestation politique de la bourgeoisie et du peuple, a abouti à une passivité cadavérique et à un archaïsme psychologique conduisant [32] à sanctifier l'idéologie allemande, à lui conférer une vocation universelle, à résister aux philosophies du progrès considérées comme étrangères à l'essence nationale, et à compenser cette arriération politique par un hyperactivisme socio-économique qui, pour peu qu'il se trouve menacé, se soldera par une sidération dont le seul exutoire sera le déchaînement des forces démoniaques. Le ciment d'une nation ne peut être que la démocratie ou le démonisme : les solutions artificielles comme la jouissance matérielle ou sociale constituant un ciment bien trop fragile pour ne pas un jour se déliter, le triomphe du démonisme est assuré si la démocratie n'apparaît pas aux yeux de la grande majorité comme la valeur primordiale. Pour Plessner, l'immaturité politique, c'est donc ne pas savoir reconnaître le primat de l'idée démocratique. Or Leni illustre justement cette immaturité : elle ne souhaite pas réfléchir à la situation et ne pense qu'à la jouissance immédiate, à tirer le meilleur profit de l'instant donné. Ce que l'on peut retenir au détour de ce tableau, c'est donc la léthargie d'un peuple déboussolé par la crise et qui ne vise qu'à profiter au maximum du moindre plaisir qui s'offre à lui, sans se soucier de l'avenir. Karl fait un effort politique qui avorte. Quant à l'activiste Martin, il n'hésite devant rien pour assurer le succès de ses idées...

[33]

Dans **le quatrième tableau**, on voit trois jeunes marxistes barbouiller à la peinture la statue du roi Louis II de Bavière. Le fait est réel : le monument, conçu par le sculpteur munichois Josef Hautmann en 1894, se trouvait à Murnau, juste en face de l'entrée du parc municipal Anna arrive avec un fasciste et cherche à le faire parler. Le fasciste ne s'exprime qu'à coups de slogans. C'est un petit-bourgeois venu au nazisme : conformément à la vision du monde nationale-socialiste, il considère que la place de la femme est au foyer, qu'elle doit servir l'homme... Bien sûr il est profondément raciste : il veut à tout prix qu'Anna soit blonde alors qu'elle est châtain... Ses uniques références, il les tire de *Mein Kampf.* Il s'apprête à violer Anna lorsqu'il voit la statue barbouillée en rouge ; il hurle à la profanation, crie vengeance. Dans le lointain, on entend le *Chant de la croix gammée* composé par Kleo Pleyer en 1922 : "Nous sommes l'armée de la croix gammée, [...] nous ne pactisons ni avec les Juifs ni avec les métèques..."

Le **cinquième tableau** se déroule dans le jardin du bistrot. Les nazis fêtent la "Journée allemande". Ils chantent la *Lorelei* sans être conscients que c'est "le Juif Heine" qui en a écrit les paroles ; ils croient que c'est une vieille chanson germanique alors que c'est le compositeur Friedrich Silcher qui a mis le poème de Heine en musique autour de 1830. Les nazis beuglent [34] aussi des airs guerriers comme la *Wacht am Rhein* écrite par Max Schneckenburger lors de la crise rhénane de 1840 et dont la mélodie sera composée en 1854 par Carl Wilhelm. On boit, on porte des toasts au Führer ; puis on prépare un exercice militaire pour la nuit. Les nazis se considèrent déjà comme en guerre. Lorsqu'ils s'en vont, le bistrotier Lehninger enlève à la hâte le drapeau nationaliste noir-blanc-rouge, et hisse le drapeau républicain noir-rouge-or. Il sait s'adapter rapidement. La nuit italienne socialiste peut commencer. Le conseiller municipal socialiste fait un discours et puis on danse. Les socialistes sont fiers de ne pas s'être laissé impressionner par les nazis. Durant la fête, les marxistes rassemblés autour de Martin parlent politique et ne participent pas à la liesse. Horváth se moque du conseiller municipal : lui aussi est un petit-bourgeois ; ses conceptions sur la femme ne sont pas très éloignées de celles des nazis ; il explique qu'il n'autorise son épouse à sortir qu'une fois l'an en sa compagnie, qu'elle est mieux à la maison ; il refuse qu'elle danse ; lorsqu'elle veut protester, il la fait taire et cite Nietzsche : "Lorsque tu te rends auprès de ta femme, n'oublie pas ton fouet." On apprend aussi qu'en bon notable local, il a fait l'acquisition d'une propriété ; c'est un socialiste de salon qui ne fait de la politique que pour servir ses intérêts personnels. Cela rappelle ce que Ferenczi écrivait à Freud en 1911 : "Je connais bien la pathologie des associations, et je sais combien souvent, dans les [35] groupements politiques [...], règnent la mégalomanie puérile, la vanité, le respect des formules creuses, l'obéissance aveugle, l'intérêt personnel, au lieu d'un travail consciencieux consacré au bien commun." Il n'est dès (ors que justice que les marxistes méprisent le conseiller municipal socialiste. Martin l'agresse : tandis que nous organisons une fête de famille avec des petits danseurs républicains, les fascistes eux organisent des manœuvres militaires ! Le responsable venu de la centrale de Magdeburg appuie Martin : il faut absolument que les socialistes s'organisent militairement pour résister aux fascistes. Mais des Bavarois ne sauraient écouter un Prussien ; pour toute réplique, le conseiller municipal affirme que les baïonnettes de la réaction seront brisées par l'inébranlable volonté pacifiste de son parti. Et lorsque la discussion s'envenime, il fait chasser le camarade de Magdeburg et prononce l'exclusion de Martin ; les marxistes quittent la fête. Tout ceci est lamentable mais reflète bien le climat qui régnait alors dans la gauche allemande...

Dans le **sixième tableau**, une altercation éclate entre Martin et le responsable de Magdeburg. Martin ne supporte pas d'ingérence extérieure dans les affaires locales. Il va presque jusqu'à frapper te responsable de Magdeburg qui préfère s'en aller. C'est une scène horrible qui traduit la totale incapacité de la gauche à se structurer nationalement contre le fascisme. Arrive [36] Anna qui apprend à Martin que les nazis vont attaquer les socialistes ; elle connaît leur brutalité, elle en a fait les frais. Martin se réjouit de cette information ; les socialistes n'auront que ce qu'ils méritent. Mais Anna lui rappelle que la gauche doit rester unie face au danger fasciste. La véritable conscience politique de la gauche, c'est elle. Martin finit par se ranger à ses arguments : il va organiser la résistance à l'agression fasciste. Le tableau se termine sur Karl, le musicien, qui est assis sur un banc en compagnie de Leni : en dépit de sa bonne volonté initiale, il n'a pas pu se décider à suivre les marxistes et a finalement opté pour l'embourgeoisement : il va épouser Leni et ouvrir une épicerie. Entre l'intransigeance des uns, la passivité et l'inconsistance des autres, il n'est plus douteux que le fascisme triomphera.

Dans le **septième tableau**, la nuit italienne se poursuit tant bien que mal. Seuls les dirigeants socialistes sont là. Ils jouent aux cartes. L'épouse du conseiller social-démocrate nous révèle son mari sous son véritable aspect : un prolétarien de façade, un arriviste, un sale égoïste. Le bistrotier se plaint des socialistes : avec eux, il gagne moins d'argent qu'avec les nazis. C'est alors que les nazis font irruption. Le conseiller prend peur, promet de renoncer à la politique, se ridiculise. Tous commencent à penser que c'est Martin qui avait raison, que c'est lui qui avait te mieux [37] apprécié la situation ; et on regrette son exclusion. Face aux fascistes qui le contraignent à signer une déclaration reconnaissant qu'il n'est qu'un porc, le conseiller municipal se met à pleurer. C'est son épouse qui le tire d'affaire. Elle insulte les fascistes qui s'en vont, d'autant que les marxistes arrivent pour faire le coup de poing. Alors le conseiller municipal reprend ses esprits, il retrouve sa superbe et réaffirme que la République ne risque rien. À ce moment-là, on touche vraiment le fond de l'inconscience et du ridicule. Le réflexe unitaire de Martin provoqué par Anna a sauvé la situation, mais le conseiller n'a tiré aucune leçon de la mésaventure ! Et de se remettre à soutenir qu'on ne peut parler d'une menace de la démocratie par le fascisme. La pièce est terminée. Écoeuré, Martin lance un "bonne nuit" lourd de présage. Car après cette nuit qui sera bonne, viendra un autre jour où l'ascension des nazis se poursuivra : ascension qui aurait pu être résistible, mais à laquelle les Allemands, aigris par la crise, manipulés par une propagande omniprésente, narcissiquement focalisés sur leurs petits intérêts personnels et enfermés dans leurs querelles intestines, ne sauront pas résister...

Conclusion

Avec La *Nuit italienne* de Horváth, on se trouve placé dans que le philosophe et psychiatre Karl Jaspers a nommé une "situation limite" *(Grenzsituation).* On est [38] au moment-clé où tout va basculer. Mais reste à savoir comment : les gens vont-ils prendre leurs responsabilités ou non ? Il y a une phrase de J. P. Sartre dans *L'Existentialisme est un Humanisme* qui résume parfaitement le propos de la pièce : "Des hommes peuvent décider d'établir le fascisme et d'autres hommes être assez lâches pour les laisser faire. À ce moment-là le fascisme sera la réalité humaine" [[54]](#footnote-54). Voilà où nous en sommes avec Horváth. Il ne nous en dit pas plus. D'autant qu'il y a ce *happy end,* cette fin totalement artificielle : comment concevoir que la brave Adèle, l'épouse du conseiller, puisse refouler les fascistes rien qu'en les insultant ? À cette époque – Goebbels en a donné de nombreux exemples dans son ouvrage *Combat pour Berlin* [[55]](#footnote-55)–, rien ne pouvait arrêter la violence des SA. La pièce devrait donc normalement se terminer sur une gigantesque bagarre. Or c'est justement dans cette fin artificielle qu'est la différence avec Brecht qui lui ne manque jamais de lancer un appel à la mobilisation. Rappelons-nous l'exhortation terminale d'*Arturo Ui* [[56]](#footnote-56) : "Où êtes-vous donc ?, s'écrie une femme ruisselante de sang – c'est dans cet état que devrait en toute logique se trouver la femme du conseiller –, venez à notre secours ! N'y aura-t-il donc personne pour arrêter cette peste ?" Mais il est vrai que lorsque Brecht rédigera son texte en exil en Finlande, on sera en 1941, soit une décennie plus tard...

On sait que Brecht, de trois années plus âgé que [39] Horvath, mourut en 1956 à 58 ans, soit dix-huit ans après Horvath, Or si nu ! ne conteste, comme a pu l'écrire J. P. Sartre [[57]](#footnote-57), que son "apport au théâtre [a été] capital, surtout en tant que prise de conscience d'un théâtre populaire d'aujourd'hui", on est en droit de se demander ce qu'il pensait de Horváth dont justement toute la production théâtrale s'est voulue populaire.

Pratiquement du même âge, tous deux, au début des années vingt, avaient à Munich fréquenté les séminaires du professeur Arthur Kutscher où se retrouvaient Toller, Klabund [[58]](#footnote-58), Piscator [[59]](#footnote-59) et bien d'autres. À Berlin, au début des années trente, ils fréquentaient pratiquement les mêmes lieux et les mêmes gens, notamment Walter Mehring [[60]](#footnote-60), Max Reinhardt [[61]](#footnote-61), et bien sûr E. J. Aufricht qui les produisait tous deux. Et pourtant : aucune évocation d'un contact entre les deux hommes dans les souvenirs d'Elias Canetti [[62]](#footnote-62) –, pas la moindre allusion à Horvath dans la correspondance complète de Brecht [[63]](#footnote-63) ; et aucune référence à Brecht chez Horvath, sinon peut-être, signale prudemment Dieter Hildebrandt [[64]](#footnote-64), la paraphrase d'une brève réplique de *Tambours dans la nuit (Trommeln in der Nacht* / 1922) dans *Meurtre dans la ruelle des Maures (Mord in der Mohrengasse),* une pièce de jeunesse jamais produite...

Ceci est d'autant plus déroutant qu'un article de Brecht rédigé en février 1938, *Art ou Politique*[[65]](#footnote-65)*,* pourrait parfaitement refléter ce qu'il pensait de Horváth : "Lorsque l'humanité est en cours de destruction, [40] il n'y a plus d'art qui tienne. Assembler de jolis mots, ça n'est pas de l'art. Comment l'art serait-il susceptible d'émouvoir les hommes s'il ne se laisse pas lui-même émouvoir par l'infortune des hommes ? Si je m'endurcis à la souffrance des hommes, comment leur cœur s'ouvrira-t-il à ce que j'écris ? Et si je ne m'efforce pas de trouver le chemin qui les sortira de leurs souffrances, comment pourront-ils trouver le chemin qui conduit à ce que j'écris ?" Car telle est bien sans doute le reproche de fond qui entachait la vision que Brecht pouvait avoir de Horváth : cette incapacité, par-delà la finesse de la perception des aliénations dont notre siècle est affligé, à proposer des solutions. Mais comme le remarquera Sartre [[66]](#footnote-66), jamais Brecht "n'a résolu [...] le problème de la subjectivité et de l'objectivité et, par conséquent, il n'a jamais su faire une place réelle à la subjectivité." Or, complètera-t-il, il serait tout à fait dommage de renoncer à l'une ou à l'autre, l'important étant d'opposer toutes les forces possibles au théâtre bourgeois pour lequel "il ne s'agit en aucun cas de découvrir des terres nouvelles à la pensée, mais seulement de mettre en forme *les lieux communs* adoptés par l'élite" [[67]](#footnote-67).

À cet égard – et tout autant que Brecht –, Horváth nous a légué avec sa *Nuit italienne* un texte qui, en l'époque tourmentée et inquiétante que nous vivons, semble approprié à nous soumettre par sa force de dérision à quelques chocs salutaires : souhaitons que ce [41] retour sur la scène explosive des années trente – dont nous savons quels ont été les aboutissements –, nous renvoie à nous-mêmes et exerce pleinement son pouvoir thérapeutique.

[42]

[43]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

LE FILM DE PROPAGANDE NAZIE
HITLER JUNGE QUEX
(*Le jeune hitlérien Quex*)

*"L'Histoire est tragique. Hegel le disait. Et Marx aussi, qui ajoutait qu'elle progresse toujours par ses pires côtés."*[[68]](#footnote-68)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Dans l'Allemagne nazie, la production filmique [[69]](#footnote-69) dépendait de la Chambre cinématographique du Reich *(Reichsfilmkammer),* créée le 14 juillet 1933 et qui, à partir du 15 novembre 1933, constituera une des sept sections spécialisées de la Chambre culturelle du Reich *(Reichskulturkammer)* [[70]](#footnote-70)placée sous l'égide du ministre à l'Éducation populaire et à la Propagande, Joseph Goebbels [[71]](#footnote-71). Or d'emblée, il convient ici de faire justice d'une erreur très fréquente en France, à savoir que, à l'image de l'ensemble de la production picturale et plastique de l'époque [[72]](#footnote-72), le cinéma nazi aurait été exécrable. Malheureusement, il a été souvent très bon : d'une part parce que Hitler et Goebbels avaient la passion du cinéma, ayant pris très tôt conscience du pouvoir exercé par l'image sur les masses ; d'autre part parce que, grâce à l'héritage de Weimar [[73]](#footnote-73), les nazis ont [44] eu à leur disposition des moyens techniques exceptionnels, des studios remarquablement équipés, et aussi des réalisateurs et des acteurs d'un immense talent qui accepteront de se mettre à leur service, tels Veit Harlan[[74]](#footnote-74), Gustaf Gründgens [[75]](#footnote-75), Werner Krauss [[76]](#footnote-76) ou Emil Jannings [[77]](#footnote-77). L'industrie du film bénéficiera de crédits gigantesques et ce, jusqu'en 1945 : pour le long métrage *Kolberg* par exemple, qui prêchera pour la guerre totale [[78]](#footnote-78) afin de stopper l'inexorable progression des Alliés et qui fut tourné alors même que le Reich encaissait défaite sur défaite, on engagea 8,5 millions de marks ; des régiments entiers furent retirés du front pour la figuration [[79]](#footnote-79).

Les grands axes du cinéma nazi

Environ 1150 films ont été réalisés en Allemagne entre 1933 et 1945. Sur ces 1150 films, plus de 950 sont des films à vocation de distraction. Néanmoins, même s'ils ne sont pas directement inspirés du bréviaire politique nazi, les clichés et les idées qu'ils médiatisent, l'idéologie qui les sous-tend, renvoient toujours, sur un mode subliminal, à la vision du monde à laquelle les dirigeants nazis souhaitaient inféoder les foules ; comme l'a montré Erwin Leiser [[80]](#footnote-80), ces films prétendument neutres portent en fait tous l'empreinte du national-socialisme : une femme adultère n'est jamais blonde ; le banquier ou le magnat de la presse sont affublés de caractéristiques prêtées communément [45] aux Juifs ; l'Américain est vulgaire, l'Anglais hautain et tyrannique... En fait ces films, fort habilement réalisés, correspondent parfaitement à la conception de Goebbels que, pour être efficace, la propagande doit rester invisible. Toutefois, un peu moins de 200 films ont été voulus et conçus comme des films de pure propagande afin de clairement signifier à partir de quels principes irréductibles le pouvoir nazi entendait régénérer la nation et établir un ordre nouveau en Europe et dans le monde : anticommunisme avec *Hans Westmar, Détresse en Frise (Friesennot)* ou *GPU ;* antisémitisme avec *Les Rothschild* ou *Juif Süss* [[81]](#footnote-81) ; élimination des "bouches inutiles" [[82]](#footnote-82) avec *J'accuse (Ich klage an)* de Wolfgang Liebeneiner ; obéissance inconditionnelle au Führer infaillible avec *Triomphe de la Volonté (Triumph des Willens)* de Leni Riefenstahl [[83]](#footnote-83) ; et bien sûr la guerre, thème auquel on consacrera un nombre invraisemblable de scénarios [[84]](#footnote-84). *Le Jeune Hitlérien Quex* se classe parmi les films de propagande anticommuniste, et c'est du reste dans ce contexte qu'il a été présenté dans les villes françaises sous l'Occupation, de même que *Juif Süss* a été présenté dans le contexte de la propagande antisémite.

Genèse de Hitlerjunge Quex

Fin 1931, début 1932, la crise qui frappe l'Allemagne atteint des sommets. Le gouvernement Brüning prend des mesures d'austérité qui frappent de plein fouet [46] classes moyenne et populaire [[85]](#footnote-85). En outre, le mandat du Président Hindenburg venant à expiration, des élections sont prévues pour mars 1932. Dans ce climat, l'agitation politique est à son comble. Dans les grandes villes, les échauffourées entre groupes politiques sont chose courante. À Berlin, la ville rouge où Goebbels sévit comme responsable de la NSDAP depuis novembre 1926 [[86]](#footnote-86), la SA et les Jeunesses Hitlériennes sont mobilisées pour saboter les manifestations et les réunions électorales des social-démocrates et des communistes. Ces derniers, bien organisés (RBF [[87]](#footnote-87)), rendent coup pour coup. C'est dans ce contexte de guerre civile qui pèse sur la capitale que, le 24 janvier 1932, un Jeune Hitlérien de seize ans, Herbert Norkus, est tué dans une bagarre avec les communistes du quartier de Beusselkitz, dans le district de Plötzensee [[88]](#footnote-88) : la propagande le proclame aussitôt "martyr du mouvement" et le 24 janvier devient "jour de deuil des Jeunesses Hitlériennes". Quelques mois plus tard, toujours en 1932, paraît à grand renfort de publicité, sous le titre *Le Jeune Hitlérien Quex (Hitlerjunge Quex),* un roman de 256 pages inspiré de la vie de Herbert Norkus ; cet ouvrage, dû à la plume de Karl Aloys Schenzinger, un docteur en médecine, est typique des écrits nazis de la période qui précède l'accession de Hitler au pouvoir : vision manichéenne de la société, clichés simplificateurs, effets-chocs, recours à l'émotionnel ; tous les ingrédients sont réunis pour que le lecteur empathise avec cet héroïque enfant [47] innocent dont le seul péché fut de vouloir participer à la régénération de son pays plongé dans la déliquescence par les judéo-bolcheviques [[89]](#footnote-89).

Dès leur arrivée au gouvernement, fin janvier 1933, les nazis, conscients de la relativité de leur pouvoir, mettent tout en œuvre pour s'attirer les suffrages de toutes les couches de la population allemande. Disposant – particulièrement grâce à la société cinématographique *UFA* [[90]](#footnote-90) – d'un prestigieux outil de production et de diffusion du film, les services de Goebbels commanditent immédiatement une série de longs métrages glorifiant l'idéologie hitlérienne et démonisant les ennemis de la Communauté raciale populaire : les communistes, les social-démocrates, les Juifs... N'oublions pas que, à l'époque, les nazis viennent d'incendier le *Reichstag* (27 février) et qu'ils ont mis l'affaire au compte des communistes afin d'avoir un prétexte pour les envoyer légalement dans les premiers camps de concentration, tel Dachau, officiellement inauguré le 22 mars [[91]](#footnote-91). Le film est mobilisé pour justifier cette politique d'élimination. Sortent dans la foulée : *Le SA Brand (SA-Mann Brand)* de Franz Seitz (juin 33) ; *Hans Westmar,* un hommage de Franz Wenzler à Horst Wessel [[92]](#footnote-92) sur un scénario de Hanns Heinz Ewers [[93]](#footnote-93) (novembre 33), *Les Réfugiés (Flüchtlinge)* de Gustav Ucicky (décembre 33) [[94]](#footnote-94).

Une des cibles privilégiées de la propagande nazie était bien sûr la jeunesse. Facilement manipulable, c'est [48] avec elle que Hitler voulait réaliser sa "grande œuvre éducatrice" pour "construire un nouveau monde" [[95]](#footnote-95). Il savait que, une fois ce "matériel humain" [[96]](#footnote-96) fanatisé, il pourrait en faire une arme redoutable devant laquelle trembleraient tant les Allemands eux-mêmes [[97]](#footnote-97) que tous ceux qui oseraient s'attaquer à lui [[98]](#footnote-98). C'est pourquoi, partant d'un scénario élaboré par Schenzinger à partir de son roman, le metteur en scène Hans Steinhoff [[99]](#footnote-99) réalisera en quelques semaines le film *Le Jeune Hitlérien Quex* (septembre 33) qui deviendra immédiatement un film-culte. Ses images, dans des tablettes de chocolat et destinées à être collées dans un album, seront collectionnées par tous les écoliers [[100]](#footnote-100).

Argument du film

Organisé en quatre parties, ce long métrage maintes fois primé, nous entraîne dans l'univers d'un blondinet d'environ quatorze ans, Heini Völker. Surnommé par son entourage *Quex* – contraction de **Quecksi**lber, le vif-argent – en raison de son hypertonicité, il est apprenti chez un imprimeur.

Dans la première partie, on découvre ce gosse qui se languit dans son quartier prolétarien. L'unique animation, c'est le ballet incessant des communistes et des SA qui se font concurrence pour recruter parmi les chômeurs. Le père, un être fruste mais pas mauvais bougre, veut aider son fils à se soustraire à son ennui : membre du PC, il l'inscrit aux Jeunesses communistes.

[49]

Dans la seconde partie, Heini, accompagné d'un ami du père, se rend à la gare pour aller camper durant le week-end avec les Jeunesses communistes. Sur le quai, deux groupes sont rassemblés : d'un côté des jeunes débraillés, levant le poing et chantant l'Internationale ; de l'autre des Jeunes Hitlériens d'une mise impeccable, calmes et disciplinés derrière le drapeau à croix gammée, restant insensibles aux provocations des communistes. Au camp, Heini observe ses compagnons qui se soûlent à la bière, se glissent avec les filles dans les buissons, parlent sans cesse de sexe. Écœuré, il part se promener au bord du lac où il va découvrir un tout autre spectacle : des tentes bien dressées, des jeunes qui chantent autour d'un feu ; surpris, on lui reproche d'être un espion, mais on le laisse partir ; il rentre chez lui en auto-stop, sans se rendre compte qu'il chante le chant qu'il vient d'entendre, le chant des Jeunesses Hitlériennes. Sidéré, son père le saisit par le colback et lui distribue des claques pour l'obliger à chanter l'Internationale. Finalement, Heini retourne auprès des communistes sans bien comprendre pourquoi il existe ainsi deux mondes de la jeunesse qui s'affrontent.

Dans la troisième partie, il apprend que les communistes vont plastiquer le local des Jeunesses Hitlériennes. C'est pour lui une idée insupportable que l'on puisse tuer et il prévient les jeunes nazis. À son retour à la maison, il assiste à une querelle entre ses parents : la mère reproche au père de ne penser qu'à boire au [50] lieu de chercher du travail. Ne pouvant plus joindre les deux bouts, désespérée, elle décide d'en finir tandis que son mari est en train de copieusement s'abreuver au bistrot du coin ; elle ouvre le gaz, cherchant à entraîner son fils dans la mort. Mais Heini survit. Lorsqu'il se réveille à l'hôpital, il voit autour de lui les Jeunes Hitlériens qui, pour le remercier de les avoir prévenus de l'agression communiste, lui offrent un livre sur Hitler. Dans la chambre, le père de Heini se trouve nez à nez avec le chef des Jeunesses Hitlériennes. S'ensuit une discussion qui le convainc que Hitler est bien l'avenir de l'Allemagne. Désormais, il n'y a plus d'obstacle à ce que Heini soit membre des Jeunesses Hitlériennes.

La dernière partie du film débute dans le local des jeunes nazis. On fabrique des tracts. Mais les communistes parviennent à les détruire. Bien que sachant ce qu'il risque, Heini passe la nuit à les réimprimer. Les communistes ne lui pardonneront pas sa trahison ; traqué par la horde rouge, il est assassiné.

Commentaires

Notons qu'à cette époque, le film national-socialiste se cherche encore, ce qui du reste faisait rager Goebbels. Il est évident que pour *Le Jeune Hitlérien Quex*, Hans Steinhoff, jusqu'alors cantonné dans le divertissement, n'est pas parvenu à se démarquer des grands films de la République de Weimar : la scène du suicide de la mère est reprise de *L'Enfer des Pauvres* [51] *(Mutter Krausens Fahrt ins Gluck)* produit par Phil Jutzi [[101]](#footnote-101) en 1929 d'après des récits du caricaturiste, peintre et conteur berlinois, Heinrich Zille, bête noire précoce des nazis ; le chanteur de rue évoque *L'Opéra de quat'sous* réalisé en 1931 par Georg Wilhelm Pabst [[102]](#footnote-102) d'après l'oeuvre de Brecht ; la scène *agit-prop* devant le magasin de fruits et légumes rappelle *Kuhle Wampe,* résultat en 1932 de la collaboration de Brecht et Slatan Dudow [[103]](#footnote-103) ; enfin, dans la scène finale, l'influence de *M* *le Maudit,* tourné en 1931 par Fritz Lang, est indéniable [[104]](#footnote-104). Steinhoff tournera encore quatre films : *Le* *vieux Roi et le jeune Roi (Der alte und der junge König,* 1935) montrant Frédéric il et son père en précurseurs de Hitler ; *Ennemi du Peuple (Ein Volksfeind,* 1937), qui relate la lutte solitaire d'un médecin pour le bien commun et révoqué de son poste par les politiciens de Weimar ; *Robert Koch* (1939), un hommage au génie médical allemand [[105]](#footnote-105) ; *Oncle Kruger (Ohm Krüger,* 1941), exaltant la résistance des Boers à l'impérialisme britannique.

On l'aura compris, Steinhoff fut un serviteur zélé du régime nazi ; spécialisé dans le film publicitaire en faveur du troisième Reich, il n'y allait pas avec le dos de la cuillère. On ne s'étonnera donc pas que dans *Le jeune Hitlérien Quex,* un chef-d’œuvre d'anticommunisme, les "rouges" soient caricaturés à outrance ; ils sont sans cesse représentés comme se situant aux antipodes des idéaux nazis. Pour ce faire, Steinhoff a eu recours à [52] une série de couples antithétiques. À titre d'exemples : au désordre et à la vulgarité des communistes s'opposent la discipline et la grandeur d'âme des jeunes nazis ; à la jeune communiste Gerda, une dépravée qui use de ses charmes, un monument de vulgarité et d'immoralité, s'oppose la Jeune Hitlérienne Ulla, cheveux courts, jupe plissée et corsage immaculé, d'un altruisme naturel et sans ambiguïté ; au père de Quex, un communiste primaire et alcoolique campé par le grand acteur des années vingt, Heinrich George [[106]](#footnote-106), s'oppose le chef des Jeunesses Hitlériennes (joué par Claus Clausen [[107]](#footnote-107)), pour lequel le seul et unique père légitime de la jeunesse allemande est le Führer. Ce qui n'est pas banal, c'est que Heinrich George, qui en 1932 reprochait encore à Lotte Eisner [[108]](#footnote-108) de ne pas être communiste, était devenu nazi un an plus tard ; aussi le rôle du père Völker lui convient-il à merveille, puisque celui-ci se métamorphosera en nazi à la fin du film... Quant aux autres acteurs, on n'ose songer à ce qu'il est advenu d'eux sans éprouver un frisson : pour plus de réalisme, Steinhoff avait confié le rôle de Quex à un Jeune Hitlérien berlinois et la figuration était assurée par des sections berlinoises des Jeunesses Hitlériennes ! Sont-ils morts eux aussi en chantant comme Quex l'hymne des Jeunesses Hitlériennes, *Unsere Fahne flattert uns* voran, dont Baldur von Schirach, barde nazi et chef de la jeunesse du Reich, avait écrit les paroles sur une mélodie de Hans-Otto Bergmann [[109]](#footnote-109) ? Ont-ils, [53] comme Quex, accueilli la mort avec félicité parce que persuadés que, coûte que coûte, l'étendard hitlérien flotterait éternellement sur l'Allemagne et le monde et que, dans ce combat, ce *Kampf* pour la régénération de l'humanité, se sacrifier était un devoir sacré ? Le néant purificateur d'où devait naître le Reich de mille ans constituait le mythe fondamental de l'idéologie nazie, nous a montré Lionel Richard [[110]](#footnote-110). Nous touchons là au fond même de la perversité du régime hitlérien : accréditer l'idée que la mort, cette mort qu'il faut savoir donner et accepter, constituerait la condition *sine qua non* du renouveau historique. Tout le propos de l'éducation nazie était d'éduquer pour la mort *(eine Erziehung zum Tod),* écrira Heinrich Böll, le grand auteur aujourd'hui disparu [[111]](#footnote-111), dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 18 avril 1981 [[112]](#footnote-112).

Conclusion

La projection inaugurale du *Jeune Hitlérien Quex* eut lieu à Munich le 15 septembre 1933, en présence d'Adolf Hitler. Au même moment étaient créés les "Établissements d'éducation politique nationale" pour la jeunesse, les fameuses *Napola,* trente-cinq écoles spéciales destinées à former en internat, à partir de l'âge de douze ans et durant douze semestres, les futurs cadres militaires du régime [[113]](#footnote-113).

*Hitlerjugend, Napola...* Désormais le sort de la jeunesse allemande était scellé pour douze terribles [54] années [[114]](#footnote-114). Comme l'a illustré Wolfgang Borchert [[115]](#footnote-115) dans son œuvre pathétique, une génération entière allait être sacrifiée à un système meurtrier et sans scrupules.

En regardant *Le Jeune* *Hitlérien Quex,* j'inciterai pour conclure à toujours garder à l'esprit l'image des enfants du ghetto de Varsovie et des camps de la mort, et aussi ce discours prononcé par Hitler à Reichenberg, le 2 décembre 1938 [[116]](#footnote-116) : "Ces jeunes n'ont rien d'autre à apprendre qu'à penser en Allemands et à agir en Allemands. Lorsque ce garçon et cette fille rentrent dans nos organisations à l'âge de dix ans [...], il n'est plus question que nous les rendions [...]. Ils ne seront plus jamais libres leur vie durant."

Dans son *Wie war das eigentlich ?*, paru en 1979 chez Luchterhand, Max von der Grün [[117]](#footnote-117) note à propos de ce discours : "Il n'est guère possible d'être plus cynique. En d'autres termes cela signifiait : j'ai besoin de chair à canon [...]. La jeunesse n'a nul besoin d'une éducation humaniste. Tout ce qu'elle a à connaître, c'est l'art et la manière d'asservir les autres peuples. Voilà à quoi se résumait la pédagogie hitlérienne."

Nous qui venons après et savons ce qui s'est passé, sommes-nous certains de posséder suffisamment de maturité et de courage civique [[118]](#footnote-118) pour faire front aux mystifications idéologiques toujours menaçantes ?

[55]

La question est posée et seul l'avenir nous fournira la réponse. Mais en l'état actuel des choses, rien ne nous assure que ce soit oui : "Au centre des cyclones, dit-on, règne une totale accalmie" [[119]](#footnote-119).

[56]

[57]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

LES JUIFS DE VIENNE
À L'AUBE DE LA MODERNITÉ

"C'est *bien à* ses Juifs *que Vienne dut d'avoir été ce qu'elle fut dans le domaine de la culture moderne.* [[120]](#footnote-120)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce n'est réellement que dans les années soixante-dix que l'on a commencé à pleinement réaliser que Vienne avait été, à l'aube du XXe siècle, un des principaux centres de la culture européenne [[121]](#footnote-121). Dès lors, une véritable fascination s'est exercée, et cette fascination n'a pas cessé de s'accroître [[122]](#footnote-122). Les ouvrages, les expositions, les documentaires, les émissions télévisées se sont multipliés. Aujourd'hui, les peintres Gustav Klimt (1862-1918), Egon Schiele (1890-1918), Oskar Kokoschka (1886-1980), les écrivains Arthur Schnitzler (1862-1931), Hugo von Hofmannstal (1874-1929), Stefan Zweig (1881-1942), les musiciens Gustav Mahler (1860-1911), Anton von Webern (1883-1945), Arnold Schönberg (1874-1951) sont tombés dans le domaine public, sans parler de l'œuvre de Sigmund Freud. Le phénomène a connu une telle ampleur que l'on en est même arrivé à considérer la capitale austro-hongroise comme le berceau de la modernité. Il convient cependant [58] de rester prudent et de bien remettre les choses à leur place ; en effet, l'émergence de la modernité n'a pas été le fait de la seule Vienne ; elle s'est produite simultanément dans de multiples foyers tels Paris, New York, Berlin, voire Prague si l'on songe au cercle littéraire préexpressionniste des *Arconautes* [[123]](#footnote-123), à Franz Kafka (1883-1924), au physicien Albert Einstein (1879-1955) et au philosophe Franz Brentano (1838-1917) qui y enseignèrent [[124]](#footnote-124), ou encore Weimar avec la première cellule du *Bauhaus,* sans oublier Munich avec Wassily Kandinski (1866-1944) et le groupe pictural du *Cavalier bleu* (*Blauer Reiter).* Donc, le point sur lequel il faut fortement insister, c'est que si Vienne a bien été un foyer novateur de premier rang, Vienne n'a pas été autre chose qu'un de ces foyers.

Le rôle des Juifs

Ce qui est néanmoins certain et attesté, c'est que Vienne n'aurait jamais été ce foyer novateur si n'avait pas existé là une bourgeoisie juive éclairée, particulièrement cultivée et réceptive aux influences étrangères ; de fait, c'est incontestablement cette bourgeoisie juive qui, en brassant des idées venues d'ailleurs et en les promouvant, a joué un rôle déterminant comme contrepoids à l'étroitesse mentale du provincialisme autrichien, à cet univers sclérosé, symbolisé par les bacantes et les favoris d'un empereur sénile, à ce petit monde engoncé dans son folklore à la *Sissi,* son catholicisme [59] rétrograde, sa vie stéréotypée qui s'épuisait en tournant sur elle-même au rythme grisant des valses de Strauss et s'effritait dans un maniérisme quasi suicidaire [[125]](#footnote-125).

Ce que la société viennoise devait aux Juifs, nul n'en a donné une image plus signifiante que Hugo Bettauer, un auteur aujourd'hui oublié, dans son roman d'anticipation, *La Ville sans Juifs*[[126]](#footnote-126)*.* Dans cet ouvrage, paru en 1922, Bettauer imagine qu'un parti antisémite vient de prendre le pouvoir et s'empresse d'expulser tous les Juifs du pays, même les convertis. Et voilà aussitôt tout le tissu économique, social et culturel qui part en lambeaux : les banques sont mal gérées ; les boutiques sont désertes ; les hôtels, les restaurants, les lieux de divertissement font faillite ; les dirigeants se retrouvent dans un profond embarras car ils n'ont plus de bouc émissaire pour justifier leur présence au gouvernement ; l'activité littéraire, théâtrale, philosophique se désagrège ; les beaux-arts végètent, privés de mécènes. En un mot, comme se voit forcé de l'avouer un vieil antisémite : "Sans les Juifs, Vienne stagne" [[127]](#footnote-127).

Et effectivement, seize années plus tard, après l'*Anschluss* (mars 1938) et l'instrumentalisation par les nazis de leur frénésie raciale, Vienne, privée de sa substance vitale, stagnera, et stagne aujourd'hui encore. Bien sûr il serait erroné d'en conclure que tout ce qui se passait à Vienne au tournant du siècle et dans les années vingt était, à proprement parler, "juif" ; mais les [60] Juifs, indubitablement, jouaient – ***directement* *ou indirectement*** *–* un rôle majeur dans tout ce qui se faisait.

Domaines d'influence

Sans entrer ici dans le détail – on se reportera pour cela à *Vienne et les Juifs* de Steven Bélier qui a planché pendant sept ans sur la question [[128]](#footnote-128) –, on rappellera que l'influence directe des Juifs autrichiens s'est exercée : en médecine où ils représentaient plus de 50% des enseignants en Faculté et des praticiens [[129]](#footnote-129) ; en philosophie avec le Cercle de Vienne dominé par Ludwig Wittgenstein (1889-1951) qui émigrera en Grande-Bretagne ; en psychologie avec la Société psychanalytique viennoise fondée par Sigmund Freud et dont la liquidation en 1938 se soldera par l'exil d'une centaine d'analystes [[130]](#footnote-130) ; en littérature avec le groupe Jeune Vienne (A. Schnitzler, H. von Hofmannstal, H. Broch, J. Roth, F. Werfel) [[131]](#footnote-131) ; en musique avec, parmi tant d'autres, les prestigieux chefs d'orchestre Bruno Walter (i.e. B.W. Schlesinger, 1876-1962) et Otto Klemperer (1885-1973) qui partiront aux États-Unis ; en droit avec notamment Hans Kelsen (1881-1973), chargé en 1920 de la rédaction de la Constitution autrichienne puis réfugié aux USA ; en économie où ils occupèrent une place prépondérante "dans l'élaboration des théories libérales modernes" [[132]](#footnote-132) et en sociologie avec la désignation de Karl Grunberg comme président de l'Institut [61] de Recherches sociales de l'École de Francfort [[133]](#footnote-133) ; dans le domaine politique avec les pacifistes Bertha von Suttner, auteur du roman *Bas les Armes !,* Prix Nobel de la paix 1905, et Alfred Hermann Fried, initiateur en 1892 du Mouvement de la paix, lui aussi nobelisé en 1911, Ludo Hartmann, militant pour l'accès généralisé des classes populaires à l'éducation, Josef Popper-Lynkeus [[134]](#footnote-134), animateur d'une association comparable à ce que sont les *Restaurants* *du coeur,* ou encore les austro-marxistes [[135]](#footnote-135) Rudolf Hilferding, établi en Allemagne en 1906, livré en 1941 à la Gestapo par le régime de Vichy, et Otto Bauer, corédacteur de la Constitution de 1920 qui, après avoir tenté de résister à la fascisation de son pays en 1934 [[136]](#footnote-136), se retirera à Paris où il mourut quatre ans plus tard. D'autre part, il convient de signaler ces innombrables Juifs viennois qui, même s'ils n'occupèrent pas forcément le devant de la scène, contribuèrent indirectement à donner de l'Autriche une image de haute culture : c'est le financier Camillo Castiglioni qui, par la restauration du *Theater in der Josefstadt,* aujourd'hui encore le plus beau de la ville, réussit à faire, en 1924, que le génial metteur en scène Max Reinhardt quitte Berlin pour Vienne ; l'événement est d'importance puisqu'il donnera naissance au festival de Salzburg [[137]](#footnote-137). Concernant le dodécaphonisme de Berg et Webern qui n'étaient pas juifs, c'est grâce à l'éditeur musical juif Emil Hertzka qu'il connut un retentissement international ; et si dans le domaine des arts plastiques [62] et de l'architecture, le rôle direct des Juifs fut minime, ce sont bien eux par contre qui, par des financements et des commandes privés, permirent l'éclosion de la *Sécession* [[138]](#footnote-138)*,* de l'Expressionnisme, et firent le renom d'Adolf Loos [[139]](#footnote-139) : "Ce fut à la demande du tailleur juif Leopold Goldmann, nous dit Steven Beller, que la célèbre Looshaus fut construite Michaelerplatz pour abriter la firme Goldmann et Salatsch [[140]](#footnote-140). Enfin, pour clore ce chapitre, il est indispensable de souligner l'impact majeur des lectures publiques et conférences, des salons et cafés animés à Vienne par les Juifs ; dans ces lieux de "mise à l'honneur de l'intellect" et "d'expansion de l'être" [[141]](#footnote-141), se retrouvaient forcément un jour ou l'autre les représentants de l'élite culturelle européenne qui, une fois rentrés dans leurs pays d'origine, utilisaient pour leurs propres travaux et propageaient ce qu'ils y avaient découvert. C'est ainsi que *l'Esprit viennois* marqua de sa fécondité tout l'Occident, alors qu'à Vienne même, "cette Vienne si créatrice [... qui] était aussi celle d'une des sociétés les plus réactionnaires d'Europe" [[142]](#footnote-142), il fut condamné à la marginalité, vilipendé comme entreprise de corruption de la tradition [[143]](#footnote-143) et, finalement, banni de la cité par les nazis en tant que "perversion judaïque de l'âme et des moeurs germaniques" [[144]](#footnote-144) au plus grand profit du rayonnement culturel des pays qui surent en assimiler les mutations et accueillir ses représentants.

[63]

Pourquoi une telle influence ?

Dès lors que l'on sait que les Juifs viennois ne représenteront en moyenne jusqu'à l’*Anschluss* guère plus de 9% de la population de la capitale autrichienne [[145]](#footnote-145), il semble légitime de s'interroger sur le pourquoi d'une influence aussi décisive sur la société moderne.

Nul n'ignore qu'à Vienne l'antisémitisme était extrêmement virulent [[146]](#footnote-146) et que c'est là que le jeune Hitler trouvera matière à alimenter sa mystagogie raciste. En 1873, pour son entrée à l'Université, Sigmund Freud y "rencontre cette étrange exigence : [... s'] y sentir inférieur et exclu de la nationalité des autres parce que [...] juif" [[147]](#footnote-147). De 1897 à 1910, la ville est du reste dirigée par les Chrétiens-sociaux, le parti antisémite de Karl Lueger qui occupe les fonctions de maire ; aux deux élections précédentes ce rôle lui a été refusé par l'Empereur qui redoute son antijudaïsme actif, mais a fini par se ranger à la décision des urnes, les résultats de Lueger oscillant constamment entre 40 et 49% (score de 1907) ; même après sa mort et l'éviction de son parti de la municipalité de Vienne par la social-démocratie en 1911, l'électorat antisémite frise toujours dans la capitale les 35% ; les pangermanistes de Georg von Schönerer (1842-1921), les milices fascistes [[148]](#footnote-148) mènent une agitation constante, et *Ostara,* la revue aryaniste de Jörg Lanz von Liebenfels [[149]](#footnote-149) financée par un industriel du nom de Wölffl, se diffuse à 100 000 exemplaires. Dans ce climat hostile, quoi de surprenant à ce que les Juifs aient voulu [64] fournir en permanence la démonstration qu'ils constituaient une population parfaitement intégrée, dont l'Autriche pouvait être fière [[150]](#footnote-150) ?

Forts d'un bagage et d'un appétit culturels exceptionnels [[151]](#footnote-151), les Juifs avaient conscience qu'il leur était nécessaire de s'armer intellectuellement pour faire face à l'animosité de leur milieu, ils concevaient le lycée et l'Université comme la voie obligée pour réussir socialement afin de prouver leur *normalité* aux Autrichiens de souche et, conséquemment, leur *indispensabilité (Unentbehrlichkeit)* pour les aider à résoudre leurs problèmes médicaux, juridiques, financiers, etc. À l'évidence, cela n'allait pas sans une certaine schizophrénie, à savoir : une parfaite intégration à l'extérieur avec cependant le vague sentiment d'être autre lorsque l'on se retrouvait seul face à soi-même ou en famille ; même lorsqu'ils n'étaient pas pratiquants, même s'ils s'affirmaient agnostiques ou athées, les Juifs de Vienne ne parvinrent jamais à éradiquer totalement leur origine. On se souvient par exemple que la mère d'Elias Canetti (1905-1994), bien que tout à fait d'accord avec son fils pour qu'il ne fréquente pas le "stupide" enseignement talmudique, tenait cependant à ce qu'il apprenne "à réciter correctement le Kaddish, la prière pour les morts qu'il [lui] incombait de dire à la mémoire de [son] père" [[152]](#footnote-152). Le dynamisme des symboles du judaïsme, l'imprégnation de sa mémoire narrative [[153]](#footnote-153), dépassent de loin la pratique religieuse [[154]](#footnote-154). D'autant qu'il ne faut [65] pas perdre de vue que l'antisémitisme était là pour sans cesse réactiver cette mémoire : "Être juif dans la diaspora, écrit Janine Chasseguet-Smirgel en faisant allusion à la biographie de Freud, a été [...] d'accepter de s'inscrire dans la lignée de ceux qui ramassent sans mot dire leur chapeau jeté dans le caniveau par un chrétien" [[155]](#footnote-155). Et de poursuivre : "Un Juif de la diaspora, dans les conditions qui sont les siennes à la fin du XIXe et dans le premier tiers du XXe, qui ne serait pas ambivalent vis-à-vis de sa judéité, échapperait tout simplement aux lois qui gouvernent la psyché humaine" [[156]](#footnote-156). Partant, on conviendra sans peine qu'il serait absurde de dénier l'impact de la tradition, aussi flou ait-il pu être pour les intéressés.

Impact de la tradition

Deux facteurs hérités de la tradition retiennent l'attention pour éclairer l'importance de la place des Juifs dans la vie culturelle viennoise : le primat attaché à l'éducation et le poids accordé à la responsabilisation. La question mériterait à elle seule de longs développements[[157]](#footnote-157), précisés et nuancés par plusieurs débats spécifiques autour de témoins et de spécialistes, tant est grande dans ce domaine la disparité des expériences et des opinions ; aussi s'en tiendra-t-on à quelques éléments sur lesquels l'unanimité peut se faire sans trop de peine.

[66]

\* L'éducation

Après la prise de Jérusalem et la destruction du Temple par les Babyloniens en 587 avant l'ère chrétienne [[158]](#footnote-158), les Juifs, ne disposant plus de lieu pour adorer Dieu, se replièrent sur l'étude de la parole sacrée des Écritures. Désormais la rencontre avec Yahvé se fait par le Verbe. La synagogue, la *Schul* en yiddish, est une école. Le rabbin n'est plus prêtre, mais un guide spirituel à travers la Torah pour que chacun organise son existence dans la vérité, le droit et la justice, et ce, non pas par référence à un dogme, mais dans le dialogue personnalisé avec la Transcendance ; ce qui exige que l'on ai appris à lire, mentaliser, réfléchir, commenter, interroger, débattre, etc.

Ainsi s'explique que tout Shtetl [[159]](#footnote-159) de Galicie ait eu à coeur, nonobstant la pauvreté extrême qui y sévissait, d'entretenir un *Rebbe* [[160]](#footnote-160)auquel on confiait les enfants dès l'âge de trois ans, alors que, à l'époque, les jeunes Polonais n'étaient scolarisés que vers sept ans et que le clergé catholique s'opposait à une éducation populaire trop poussée. Certes il s'agissait *a priori* d'un enseignement religieux ; mais hormis dans quelques communautés hassidiques où l'intégrisme était de règle, le *Heider*[[161]](#footnote-161) s'attachait majoritairement, sous l'influence des *Maskilim,* disciples de la *Haskala* [[162]](#footnote-162)*,* à libérer les élèves du ritualisme et du piétisme pour promouvoir une découverte rationnelle du monde réel. Tandis que l'Église catholique, résolument fidèle en Pologne comme en [67] Autriche à la Contre-Réforme [[163]](#footnote-163), s'acharnait contre le progrès de la science et éprouvait du mal à se dégager d'un aristotélisme suranné [[164]](#footnote-164), les *Maskilim* insistaient sur la connaissance en profondeur de l'univers donné aux hommes par Dieu. C'est pourquoi l'enseignement juif se détacha progressivement du purement religieux pour envisager l'étude scientifique comme une nouvelle forme de la foi. Dans la Vienne du XIXe siècle, cette laïcisation atteignit son apogée dans des salons de réflexion consacrés à l'étude de la civilisation occidentale en tant que facteur d'intégration dans une société fondamentalement hostile.

\* La responsabilisation

Parallèlement à l'étude qui constitue le soubassement de leur système de vie, les Juifs – même les plus hostiles à la religiosité – ont conservé à travers l'histoire une autre habitude mentale fixée par le *Talmud* [[165]](#footnote-165) : le sens de la responsabilité individuelle face à son destin. Dans son autobiographie, *Le Porteur d'Eau* de *Dieu,* le grand écrivain Manès Sperber (1905-1984), originaire de Galicie [[166]](#footnote-166), raconte que dans son *Shtetl* natal, la grande fierté de la population était de n'avoir jamais eu personne qui soit mort de faim en dépit de la pauvreté qui y régnait. Le souci de la justice, qui se confond avec la charité, avait valeur de loi, conformément aux commandements talmudiques. Pourtant, un matin, la communauté catastrophée se précipite chez le [68] rabbin pour lui annoncer qu'Elieser est mort de faim. Mais le rabbin les rassure : non Elieser n'est pas mort de faim car nul n'a refusé de l'aider ; Elieser est mort par orgueil de s'être lui-même refusé à demander l'aide que chacun était prêt à lui accorder [[167]](#footnote-167). En effet, si la *Loi* fait bien de la charité une vertu cardinale, elle impose aussi que l'on ait assez d'humilité pour avouer son dénuement. Donc, c'est à l'individu qu'il appartient de décider de son sort. Par contre, la communauté a le devoir de solidarité dès qu'elle est sollicitée. "Le Talmud, souligne J. Eisenberg [[168]](#footnote-168), est particulièrement sensible à la dignité humaine, notamment celle des humbles et des opprimés." C'est à cet impératif que se rattachent à Vienne, au tournant du siècle, les organisations d'entraide de Popper-Lynkeus, ainsi que l'adhésion de très nombreux Juifs au mouvement communiste, tel Otto Neurath qui, en rupture avec son milieu bourgeois – sa mère, bien qu'issue d'un ghetto avait fondé la banque Merkur –, participera à la République munichoise des Conseils comme président de la commission de socialisation et sera condamné en mai 1919 à dix-huit mois de réclusion criminelle [[169]](#footnote-169). Et il semble bien que ce soit à ce même impératif qu'il faille aussi rattacher l'attitude de tous ces intellectuels juifs qui, comme Arthur Schnitzler, Hermann Broch, Karl Kraus, Ludwig Wittgenstein, ont insisté sur la primauté de la restitution aux hommes de la vérité de leur être et dont le souci permanent a été de les aider à se libérer du somnambulisme [69] pour accéder à une vie personnelle authentique. Il n'est qu'à prendre la peine de lire attentivement *Ma Vie et la Psychanalyse* et *Psychanalyse et Médecine* de Sigmund Freud [[170]](#footnote-170) pour se persuader – quoi que l'on puisse penser par ailleurs de ses théories – que tout son travail fut subordonné à la volonté d'assister la souffrance pathologique si préjudiciable elle aussi à la dignité humaine [[171]](#footnote-171).

Le rêve impossible

Bien que désirant ardemment et sincèrement s'intégrer au point de souvent manifester un patriotisme outrancier – Freud fit partie d'un groupe d'étudiants nationalistes et soutiendra la politique belliciste de François-Joseph [[172]](#footnote-172) –, les Juifs de Vienne se plaçaient culturellement dans un contexte cosmopolite et puisaient à toutes les sources de la pensée européenne. Leur connaissance fréquente de plusieurs langues étrangères leur ouvrait de nombreuses sources d'informations inaccessibles à la grande majorité des Autrichiens. Ils admiraient l'Angleterre des grands émancipateurs sociaux (Locke, Hume), la France des Encyclopédistes et de la Révolution, l'Allemagne des "penseurs et des poètes" (Kant, Goethe, Schiller). En outre, leur peur viscérale du catholicisme des Habsbourg, extrêmement réactionnaire et porteur d'antisémitisme, les disposait à s'intéresser à tous les courants qui, du luthéranisme (Arnold Schönberg, Karl Kraus) au marxisme (Victor [70] Adler, Gustav Mahler) étaient susceptibles de freiner son influence. Ce à quoi aspiraient les Juifs, c'était de réaliser – le grand rêve de Stefan Zweig [[173]](#footnote-173) ! – la synthèse de ce que la civilisation européenne avait produit de meilleur, et ce à Vienne qui, par sa position centrale en Europe, leur apparaissait comme le lieu idéal de confluence : bref, la capitale austro-hongroise, c'était, comme l'écrira Manès Sperber, "une nouvelle Jérusalem" [[174]](#footnote-174), c'est-à-dire la métropole d'un monde futur, tout de justice et de vérité, lesquelles sont "les deux principaux attributs de Dieu" qui ne se révèle "dans ses œuvres et dans l'histoire que pour frayer la voie aux hommes" [[175]](#footnote-175). Mais il apparut vite aux Juifs que leur rêve était battu en brèche par la réalité : ce qui se passait dans la société viennoise était tout le contraire des valeurs en lesquelles ils avaient foi ; derrière la Ge*mütlichkeit,* la douceur de vivre et la bonhomie affichées, se dissimulait en vérité un cloaque moral fait de faux-semblant et de malhonnêteté, d'iniquité et de vilenie : à partir de 1880, l'institutionnalisation progressive de l'antisémitisme produisit son effet dévastateur ; les fondements de l'assimilation furent réduits à néant [[176]](#footnote-176) ; même les Juifs socialement établis et occupant de hautes fonctions vécurent cette situation dans leur chair *(am eigenen Leibe erfahren) :* rattrapés par leur "tradition cachée" [[177]](#footnote-177), ils redevenaient des étrangers ; et cette évolution, dont "il était impossible de ne pas se ressentir" [[178]](#footnote-178), influa considérablement sur leur [71] vision du monde et leur comportement.

Une contre-culture

Ainsi, privés de l'illusion d'un présent serein [[179]](#footnote-179), les Juifs en vinrent à construire des visions utopiques d'une société qui émergerait dans l'avenir et dans laquelle le problème de leur marginalité serait une fois pour toutes réglé [[180]](#footnote-180) ; une société totalement neuve qui s'épanouirait, comme t'exprime Heinrich dans *Vienne au Crépuscule* de Schnitzler, "dans mille, deux mille ans" et où se révélerait que les Juifs avaient été "un ferment de l'humanité" [[181]](#footnote-181). C'est pourquoi, face à la culture nationale (et nationaliste) autrichienne, une contre-culture se fit jour. Toute l'oeuvre de Freud fut, insiste G.A. Goldschmidt [[182]](#footnote-182), "une tentative véhémente et bientôt désespérée pour conjurer ce qui était en train de monter à l'horizon de l'Europe" ; si le père de la psychanalyse – le terme date de 1896 – renonça, en dépit de ce qu'il put lui en coûter [[183]](#footnote-183), à la "majorité compacte" de la société de son temps pour opter pour "l'opposition" en s'identifiant "à des gens aussi indésirables que les malades mentaux" [[184]](#footnote-184), n'est-ce pas parce qu'il rêvait de découvrir la clef d'un monde libéré des multiples aliénations (dont les névroses) liées aux virtualités déshumanisantes de l'*establishment* afin que le bonheur s'affirme comme une valeur culturelle [[185]](#footnote-185) ? Ce rôle de missionnaire [[186]](#footnote-186) d'une ère nouvelle qui fut le fil rouge de l'action de Freud, on le retrouve chez d'autres Juifs [72] viennois "convaincus que la justice s'établira[it] sur terre par le biais de la raison et de la connaissance" [[187]](#footnote-187). Se situant en antagonistes des valeurs et constituants de la société autrichienne productrice des schèmes discriminatoires qui vouaient toute une frange de la population à l'exclusion, ils en vinrent tout naturellement à adhérer aux utopies révolutionnaires, tant dans le domaine politique que culturel, c'est-à-dire le socialisme et l'avant-garde intellectuelle et artistique. C'est ainsi que – paradoxalement – ils se retrouvèrent au centre de la modernité alors que l'antisémitisme les refoulait de plus en plus à la périphérie de la société. Sans doute est-ce là une des raisons majeures pour laquelle, dès cette époque, des voix haineuses commencèrent à s'élever pour taxer tout ce qui relevait de la modernité d'enjuivement (*Verjudung*), de dégénérescence (*Entartung*), et ultérieurement de bolchevisme culturel *(Kulturbolschewismus),* trois concepts délirants dont les nazis tireront les conséquences ultimes [[188]](#footnote-188). C'est également pour remédier à une situation qui lui apparut inextricable dès lors qu'il fut chassé au début des années 1880 de son association d'étudiants nationalistes, que le journaliste viennois Theodor Herzl (1860-1904) milita pour la création d'un État juif *(Der Judenstaat,* 1896). En 1898, il se mit même en rapport avec Guillaume II qui entretenait de bonnes relations avec l'Empire ottoman duquel dépendait alors la Palestine. Toutes les tentatives de médiation se soldèrent par [73] un échec. Mais contrairement à nombre de théoriciens sionistes qui, comme le réprouve Rudolph Loewenstein, s'identifiant avec leur agresseur antisémite "réagir[ent] à l'hostilité de la majorité qui les rejet[ait] au nom du nationalisme en adoptant le même principe" [[189]](#footnote-189), Herzl, "le moins sioniste des sionistes" selon J. Eisenberg [[190]](#footnote-190), ne se départira jamais d'un profond humanisme, encore affirmé à la veille de sa mort dans son roman futuriste *Altneuland* [[191]](#footnote-191).

Conclusion

Devenue un pôle d'attraction du tourisme de masse, Vienne est aujourd'hui encrassée dans les résidus figés d'un folklore purement onirique : "Beau Danube bleu", Prater, Schönbrunn ; confiseries et pâtisseries ; bière et bistrots à vin. Le visiteur moyen parcourt à la hâte cette ville momifiée, déçu de ne pas voir surgir à un coin de rue quelque sémillante Sissi [[192]](#footnote-192) au bras d'un élégant cavalier. On se précipite dans les musées, on jette un œil à la maison de Freud, et le tour est joué. Finalement quelques cartes postales auraient suffi...

Mais au-delà de la navrante banalité des circuits organisés et du mercantilisme qui règne dans la cité, il existe une autre façon de découvrir Vienne : par son âme, c'est-à-dire en retrouvant les effluves du passé, en recherchant sur les pavés des ruelles, au détour de telle façade, dans l'alcôve des estaminets, ceux qui contribuèrent à forger sa légende, ces milliers de Juifs [74] chassés, persécutés, déportés, gazés dans les camps de ta mort [[193]](#footnote-193). La grandeur viennoise a été réduite en cendres et l'on ne reconstruit pas sur de la cendre...

Néanmoins, pour qui sait laisser venir à lui les fantômes, Vienne ne manquera pas d'exercer sa fascination et il en concevra un inégalable plaisir. Libre alors à lui de s'écrier, tel le héros de Schnitzler [[194]](#footnote-194) : "Cela m'appartient. Voilà le secret d'une compréhension intime de la vie [...] qui [...] procure le sentiment immense de posséder des biens infinis."

[75]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

POURQUOI TOUJOURS PARLER
DES CAMPS DU TROISIÈME REICH ?

"*La bête humaine continue de féconder grâce à notre indifférence*." [[195]](#footnote-195)

[Retour à la table des matières](#tdm)

Comment ignorer ce que furent l'inhumanité et l'horreur des camps du troisième Reich ? Qu'il s'agisse des rapports F 321 et F 775, élaborés par Eugène Aroneanu pour le Tribunal international de Nuremberg [[196]](#footnote-196), des travaux désormais classiques de Kogon, Rousset, Billig, Wormser-Migot, Broszat, Kühnrich [[197]](#footnote-197), ou encore de tous les documentaires façon *Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais, montés à partir de pellicules fixées par les nazis eux-mêmes, les témoignages sont accablants, et il faudrait être – au sens sartrien du terme – le pire des "salauds" pour en contester !a validité. Toutefois, il reste toujours essentiel de rappeler avec force que, loin d'avoir été un épiphénomène – ou si l'on préfère un produit d'une *spirale de radicalisation* [[198]](#footnote-198)comme l'ont montré Victor Kravchenko, Arthur Koestler ou Alexandre Soljenitsyne à propos des camps soviétiques –, le système concentrationnaire hitlérien a été ***d'emblée le pivot majeur du troisième Reich****,* tant pour briser [76] l'opposition constituée et dissuader de constituer une opposition (paramètre politique) que pour débarrasser la *Communauté raciale populaire* allemande *(Volk)* de tous les *Volksschädlinge,* c'est-à-dire de tous les *éléments (Elemente)* susceptibles de s'opposer à son développement harmonieux fantasmatiquement défini par le Führer et les idéologues de la NSDAP (paramètre biologique). Du reste, ce qui prouve que l'institutionnalisation du système concentrationnaire nazi relevait d'une volonté affirmée, c'est que l'ouverture de Dachau – dans la foulée de l'incendie du Reichstag (nuit du 27 au 28 février 1933) [[199]](#footnote-199) – a fait l'objet d'une annonce officielle par voie de presse : dans les *Münchner neueste Nachrichten* ou encore le *Völkischer Beobachter* du 21 mars 1933 par exemple, on trouve ce communiqué signé du nouveau préfet de police de Munich, Heinrich Himmler : "Mercredi 22 mars 1933, le premier camp de concentration ( *Konzentrationslager)* sera inauguré à proximité de Dachau. Il a une capacité de 5000 personnes. Nous avons adopté cette mesure sans nous laisser arrêter par des scrupules mesquins, car nous sommes convaincus d'agir par là même pour la sécurité de notre population nationale *(nationale Bevölkerung)* conformément à ses aspirations."

Réflexions sur un néologisme

À l'époque où il entame sa sinistre carrière sous la plume du futur chef de la SS et de toutes les polices du [77] Reich, le terme *camp de concentration* – *Konzentrationslager,* bientôt abrégé en *KL* dans les documents officiels, et dans le langage quotidien en *KZ* qui a une sonorité plus agressive et donc un impact psychologique plus fort – n'évoque rien de bien précis pour la population allemande, sinon pour ceux (les centaines de communistes, de socialistes et autres réprouvés du régime) qui sont en train d'en découvrir la réalité ; même des intellectuels directement menacés (Gustav Régler, Alfred Döblin) avoueront ultérieurement ne pas avoir alors compris ce que cela recouvrait et y échapperont par miracle [[200]](#footnote-200). Donc, au printemps 1933, le "camp de concentration" n'est encore, pour les foules aliénées par la propagande hitlérienne et rêvant de sortir enfin de la crise protéiforme qui règne depuis l'effondrement de l'empire wilhelminien [[201]](#footnote-201), qu'un néologisme dont la fulgurance échappe à toute conceptualisation. En fait, elles n'y voient – ou ne veulent y voir – que l'équivalent *new-look* de *Schutzhaftlager* (camp de détention préventive), désignation juridique sous la République de Weimar des bagnes de l'Emsland, paysage marécageux et quasiment désertique à l'Ouest de Brème, à une trentaine de kilomètres de la frontière hollandaise, où l'on isolait les forçats jugés irrécupérables. Leur narcissisme leur refusant de concevoir que l'État puisse ériger en système de gouvernement le mépris instrumentalisé des valeurs classiques, les Allemands se recroquevilleront dans leur foi traditionnelle quasi absolue [78] en l'autorité, considérant *a* *priori* "comme des criminels ceux que l'on arrêtait et non pas ceux qui arrêtaient" [[202]](#footnote-202), ce qui les délestait confortablement de toute implication personnelle entraînant une obligation morale et conséquemment militante ! Pourtant, alors même que le Parlement sous la présidence de Göring, abrogeant *de facto* la Constitution weimarienne, accordait à une majorité écrasante les pleins pouvoirs au Führer ( *Ermächtigungsgesetz* du 23 mars 1933), et que la *Gleichschaltung* (mise au pas) exerçait ses ravages [[203]](#footnote-203), ce glissement sémantique de *Schutzhaftlager* à *Konzentrationslager* aurait dû les rendre vigilants, car il portait témoignage de la volonté des nazis de se dégager du cadre juridictionnel antérieurement codifié pour "pratiquer l'arbitraire total" [[204]](#footnote-204). Et de fait, l'internement en "camp de concentration" ne relevait d'aucune procédure judiciaire et pouvait même frapper une personne dans la foulée de sa relaxe par un tribunal, alors que le "camp de détention préventive" relevait du ministère de la Justice [[205]](#footnote-205) ce qui, il est vrai, ne signifiait pas pour autant, que le traitement infligé aux prisonniers y soit plus clément [[206]](#footnote-206). Mats c'est néanmoins ce qui explique que le célèbre pacifiste et rédacteur en chef de la *Weltbühne,* Carl von Ossietzky, auquel fut attribué le 23 novembre 1936 le Prix Nobel de la Paix pour 1935 alors qu'il croupissait à Esterwegen, soit mort des suites de ses tortures dans un hôpital berlinois et non en camp [[207]](#footnote-207).

[79]

Une autre donnée fondamentale – et pourtant négligée – concernant le néologisme "camp de concentration" est d'ordre étymologique. Calqué sur l'anglais *concentration camp* – une invention du redoutable maréchal Kitchener pour, durant la guerre du Transvaal (1899-1902), réduire la résistance des Boers [[208]](#footnote-208) –, le terme désigne originellement une opération militaire. Partant, son emploi par la propagande nazie suggère qu'il existe sur le territoire du Reich un état de guerre : un combat *(Kampf)* sans merci pour la régénération de l'Allemagne [[209]](#footnote-209) oppose sur le sol de la patrie *(Kriegsschauplatz Innerdeutschland)* les "forces du renouveau national" *(Kräfte der nationalen Erneuerung)* aux "forces de la désagrégation" *(Kräfte der Zersetzung),* à savoir la collusion judéo-pacifico-démocratico-marxiste qui, en 1918, a poignardé l'Empire dans le dos *(Dolchstosslegende),* provoqué la Révolution de novembre ( *Novemberverbrecher)*, puis signé le Traité de Versailles *(Schanddiktat)* et promu le désastreux "système" de Weimar *(Schandsystem)*[[210]](#footnote-210)*.* Rien n'étant possible tant que ce lobby délétère n'aura pas été laminé [[211]](#footnote-211), tous les moyens sont légitimes pour remporter la victoire : le 1er avril 1933, une première escarmouche antisémite est organisée avec l'appel au boycott des commerces juifs sous le slogan significativement guerrier de "Allemands, défendez-vous !" *(Deutsche, wehrt euch !*) ; le 7 avril, la "Loi de restructuration de la Fonction publique" démet tous les fonctionnaires indésirables pour motif politique [80] ou racial [[212]](#footnote-212) ; le 10 mai, la scène intellectuelle est purifiée par le feu des livres contraires à "l'esprit allemand", puis définitivement le 15 novembre, avec la création par J. Goebbels de la Chambre culturelle du Reich (Reichskulturkammer) [[213]](#footnote-213) ; le 23 mars 1934 est mise en place une "Cour de justice de la Communauté raciale populaire" *(Volksgerichtshof)* afin d'anéantir sans recours toute velléité de ne pas agir "inconditionnellement au service de cette mission supérieure où il y va de l'existence ou de la non-existence de la nation". [[214]](#footnote-214)

Éliminer toute souche maligne

Un commentaire s'impose à propos de la dernière séquence du communiqué de Himmler annonçant l'inauguration de Dachau. Rappelons-nous : "Nous sommes convaincus d'agir par là même pour la sécurité de notre population nationale et conformément à ses aspirations." Outre le fait que celui qui s'imposera bientôt comme le Grand maître du monde des camps affirme là sans ambages la prétention du pouvoir nazi de décider en lieu et place des citoyens [[215]](#footnote-215), on trouve dans cette phrase – par le biais de l'expression "population nationale" – la traduction d'une obsession de la *Weltanschauung* nazie, à savoir le dépassement des antinomies et des relations purement fonctionnelles de la société moderne (Gesellschaft) par l'instauration d'une communauté fusionnelle et consensuelle (*Volk),* ou mieux encore [81] d'une "Congrégation raciale populaire" *(Volksgemeinschaft).* Si l'on s'en tient à la lettre de ce texte qui – il convient de ne jamais l'oublier – est le texte fondateur du système concentrationnaire, c'est donc à double titre que toute réticence, toute non-conformité, toute déviance sont intolérables : au nom du *Führerprinzip* qui établit l'État *total* [[216]](#footnote-216), et au nom du *Führerkult* qui érige le chef en force mystique au dogme infaillible [[217]](#footnote-217). Or de même que la tumeur qui mine le fonctionnement harmonieux du corps doit être éradiquée par une cure appropriée et, si elle s'avère trop résistante, éliminée par une intervention extirpatrice, la cure en camp de concentration pourra être la thérapeutique appropriée pour régénérer les éléments tumoraux du corps communautaire et reconstituer l'harmonie. Mais si la thérapeutique échoue, on passera alors au "traitement spécial" (*Sonderbehandlung)* qui extirpera définitivement l'incurable (*Unheilbarer)* du corps communautaire. À cet égard, nul ne sera plus explicite que le député nazi Hans Dietrich qui, suite à sa visite de Dachau en juin 1933, commentera dans la *Coburger Zeitung :* "Il s'écoulera pour certains bien des saisons avant qu'ils ne soient aptes à nous rejoindre, avant que leur séjour en cure à Dachau ne les ait tant bien que mal guéris et n'ait refait d'eux couci-couça des membres utiles de notre Congrégation raciale populaire allemande. Par contre pour certains, même la prodigieuse cure à Dachau ne servira à rien [...]. Ce n'est que lorsque ce [82] contingent malade, parce que d'essence différente de notre race allemande, aura été éliminé et aura disparu sans laisser de traces, que l'avenir de notre Communauté raciale populaire sera définitivement assuré" [[218]](#footnote-218).

On saisit mieux dès lors pourquoi, dans leur obsession à éliminer toute souche maligne [[219]](#footnote-219), les nazis en sont venus, en une taxinomie délirante [[220]](#footnote-220), à affubler les détenus *(Häftlinge)* de désignations stigmatisantes telles que : "asocial" (*azozial*), "politiquement suspect" *(politisch unzuverlässig)*, "rétif au travail" *(arbeitsscheu),* ou encore, dans leur fantasme racial, "juif" (*Jude*) et "tsigane" *(Zigeuner).* Dans le camp, ces sémantèmes stigmatisants se doublaient chaque fois d'une stigmatisation physique par le port d'un triangle *(Winkel)* d'une couleur précise affectée à chaque catégorie [[221]](#footnote-221), avec panachage possible, par exemple rouge et jaune pour un interné politique juif, noir et jaune pour un asocial juif, rose et jaune pour un homosexuel juif, etc. L'intention évidente de cette double stigmatisation – hélas trop souvent couronnée de succès – était de générer entre les prisonniers des hiérarchies paralysant toute solidarité. Si l'on y rajoute la dépersonnalisation (cheveux rasés, tenue rayée, objets personnels confisqués, identification par un numéro [[222]](#footnote-222)), l'infantilisation, les vexations et violences, la faim, la mort omniprésente, et **parallèlement** certains privilèges ou l'éventualité d'une libération lorsque le captif se conformait strictement à la norme, servait les bourreaux, on comprendra [83] aisément quel climat régnait dans l'univers concentrationnaire : comme l'a souligné Simone de Beauvoir [[223]](#footnote-223), "les ensembles d'individus qui vivent dans la dispersion une condition commune – Sartre appelle ces ensembles des *séries* –, ont des conduites où ils se font ennemis les uns des autres et par là ennemis d'eux-mêmes. [...] L'habileté des Allemands a été de *sérialiser..."*

Le spectre de Dachau

Or cette *sérialisation* existait bien au-delà des barbelés des camps. En vérité, le spectre de Dachau *(Dachauer Spuk)* concernait l'ensemble de la population. "L'éloquence cinglante de la folie", selon l'expression consacrée en 1949 par Arno Schmidt [[224]](#footnote-224), ne tardera pas à avoir submergé la langue courante. "T'es bon pour Dachau" *(reif für Dachau),* ou même plus tard : "Pas question que je change d'avis même au risque d'être gazé" (*Drauf besteh'* *ich bis zur Vergasung),* devinrent des locutions quotidiennes [[225]](#footnote-225). La lecture du dernier chapitre des *Taupes* d'Adam Scharrer [[226]](#footnote-226) écrit en exil en 1933, de *Abattu durant la fuite* de Walter Schönstedt (1934), de *L'Épreuve* de Willi Bredel (1935), de *La dernière solde du* *matelot* de Ludwig Turek (1935), de *La septième croix* d'Anna Seghers (1942), du *Bois des morts* d'Ernst Wiechert (1945), de *Chêne et lapins angora* de Martin Walser (1962), ou encore des *Années* *de chien* de Gunter Grass (1963) avec l'anecdote de la décharge d'ossements où les enfants vont s'amuser [84] après la classe, montre combien le *KZ* hantait l'univers mental et culturel de l'Allemagne hitlérienne et le codifiait. Du reste, en conclusion de son article déjà évoqué, le député nazi Hans Dietrich n'en avait pas fait mystère : "Dachau sera une institution permanente [...] pour tous ceux qui, peu importe leur race, leur croyance ou leur statut social, ne voudront pas comprendre que le troisième Reich est en marche et que cet état de fait est définitif et irrévocable. Dachau n'est pas un épisode, c'est un programme et un mot d'ordre qui concernent tous ceux qui font preuve de mauvaise foi et de mauvaise volonté. La route qui mène à la réalisation du national-socialisme et du troisième Reich passe par Dachau !"

Et pour bien montrer que cette mission affectée aux camps de concentration était un réel succès, la propagande diffusera à grand renfort de publicité des mémoires d'anciens internés repentis, reconnaissants au régime de leur avoir fait prendre conscience de leur erreur initiale : l'ancien député communiste Karl Albrecht par exemple, dans son livre de 650 pages, *Le* *Socialisme trahi* [[227]](#footnote-227), remercie *grosso modo* les nazis de lui avoir dessillé les yeux quant à la véritable nature du communisme et affirme à propos de sa détention : "Je n'ai jamais entendu de cris de mort, ni vu de scènes de tortures ni d'exécutions massives, que ce soit dans les caves ou dans la cour du camp. Je n'ai jamais non plus entendu un prisonnier faire allusion au fait qu'il aurait [85] été maltraité ou aurait assisté à un acte de cruauté. Je pouvais maintenant me convaincre que les témoignages de la presse soviétique et étrangère hostiles à l'Allemagne n'étaient que mensonge et calomnie" [[228]](#footnote-228). C'est triste, c'est peut-être lamentable, mais le cas est pourtant parfaitement révélateur de ce que signifiait l'existence des camps pour la grande majorité de la population ; on retrouve là tout à fait l'instrument de mise au pas (*Gleichschaltung)* allégorisé par Franz Kafka dans *La Colonie pénitentiaire,* où une infernale machine burine dans la chair du prisonnier le motif de son internement afin qu'il en tire à jamais les conséquences.

Une loi absolue : l'exploitation

Le temps passant, le système allait évoluer et se perfectionner. Les camps se multiplieront, tissant sur le territoire du Reich une invraisemblable et pourtant bien réelle toile d'araignée [[229]](#footnote-229). À partir de 1937/1938, sous la pression des impératifs liés à la préparation de la guerre, ils deviennent un immense réservoir de main-d'oeuvre que viendra bientôt grossir le flot des déportés des territoires occupés. C'est l'époque de la naissance de Buchenwald [[230]](#footnote-230), prototype du camp d'exploitation de la force de travail des détenus avec l'entreprise SS d'équipements militaires *DAW (Deutsche Ausrüstungswerke),* implantée à l'extrémité nord-est de la zone des barbelés [[231]](#footnote-231). Suivront, après l'annexion de l'Autriche en mars 1938, Mauthausen et, après l'invasion [86] de la Pologne et la déclaration de guerre en septembre 1939, Auschwitz qui inaugurera l'internationalisation des camps [[232]](#footnote-232). Entre le 10 novembre et le 9 décembre 1938 étaient concentrés à Buchenwald 17 262 détenus ; en janvier 1944, ils étaient 20 611 à travailler pour la *DAW,* les usines d'armements Gustloff situées sur la route en direction de Weimar, et en sous-traitance dans des "commandos" pour les firmes BMW, Flick, IG-Farben, Krupp, Borsig, Siemens ; le 29 octobre 1944, ils étaient 63 283, et le camp extérieur *(Aussenlager)* de Dora, attelé à la fabrication des V1 et des V2 (Vergeltungswaffe, armes de représailles), devient camp autonome avec 32 000 prisonniers.

Ainsi que l'avait fait remarquer J. Billig [[233]](#footnote-233) dès les années 70, on a eu durant très longtemps tendance à scotomiser cette exploitation économique qui, par-delà la force de travail, sera poussée jusqu'à l'exploitation du corps même de l'homme (expérimentations médicales [[234]](#footnote-234), or dentaire [[235]](#footnote-235)) ; la grande industrie allemande a désormais reconnu ses responsabilités en la matière en créant un fonds d'indemnisation aux victimes. À Auschwitz, cette exploitation forcenée, qui fut un principe absolu de l'Office central de gestion économique de la SS [[236]](#footnote-236), aboutira à utiliser les cheveux pour faire des matelas et les cendres de crémation pour faire de l'engrais. Gommer cet aspect fondamental de la politique hitlérienne, s'en tenir uniquement à une analyse psychologisante du système concentrationnaire en insistant [87] sur des phénomènes d'irrationalité et de sadisme, constitue une grave falsification. Certes il n'est pas question de nier que ces phénomènes aient existé, mais ils sont à prendre en compte en tant que produits de la totale réification (*Verdinglichung)* de l'être humain par l'ordre nazi, lequel ne peut être analysé autrement que comme le stade suprême et techniquement parachevé de l'exploitation de l'homme par l'homme pour instaurer une féodalité capitaliste totale [[237]](#footnote-237) tout en supprimant les conditions objectives pouvant en compromettre le succès : "Remplacer le hasard", tel était, nous a appris Hermann Rauschning [[238]](#footnote-238), le leitmotiv de Hitler en matière politique.

Résistance et solidarité

Si l'on se reporte au *Journal of abnormal and social psychology* n° 38 d'octobre 1943, on trouve un article de trente-cinq pages intitulé "Individual and mass behavior in extrême situations", dont l'auteur n'est autre que le célèbre psychanalyste autrichien Bruno Bettelheim, interné après l’*Anschluss* durant une année à Dachau et Buchenwald, puis libéré en 1939 sur intervention de personnalités américaines [[239]](#footnote-239). Dans ce texte qui rend compte d'une enquête conduite auprès de ses codétenus avec Ernst Federn [[240]](#footnote-240), Bettelheim conclut : "Les nazis avaient pour objectif principal de provoquer chez leurs sujets des attitudes infantiles et une soumission, également infantile, à la volonté des dirigéants. [88] La façon la plus efficace de briser cette influence était de former des groupes démocratiques de résistance [...] dont chaque membre renforçait sa capacité de résistance en s'appuyant sur tous les autres. Sans ces groupes, il était extrêmement difficile de ne pas se soumettre au lent processus de la désintégration de la personnalité provoqué par la pression constante [...] du système nazi" [[241]](#footnote-241). En clair, il était impossible de résister durablement aux conditions extrêmes des camps sans prise de conscience de la nécessité absolue d'organiser la résistance, c'est-à-dire de passer des *séries* (cf. Simone de Beauvoir) à des *groupes.* C'est la raison pour laquelle tous les chercheurs qui ont sérieusement étudié la question relient – invariablement – l'endurance au camp à un idéal indéfectible – religieux ou politique –, et à la solidarité [[242]](#footnote-242). "Les détenus qui ont le mieux résisté, commente Paul Berben [[243]](#footnote-243), ont été ceux qui sont parvenus à s'accrocher à des convictions leur donnant, malgré toutes les vilenies, la boue et le sang, la vision d'un monde meilleur, qui ne se sont pas laissés dépouiller de [...] leur dignité d'homme." C'est certes parce qu'il était animé par sa foi dans le marxisme, par la certitude que le fascisme [[244]](#footnote-244) pouvait être vaincu et qu'il était indispensable de témoigner internationalement de sa nocivité, mais aussi parce qu'il bénéficiera de l'appui de ses camarades de détention, que le député communiste munichois Hans Beimler parviendra à s'évader de Dachau dans la nuit du 8 au 9 mai [89] 1933 [[245]](#footnote-245). C'est parce qu'ils étaient animés par la conviction que Hitler ne constituait pas une fatalité que les internés de Buchenwald entonnaient : "Le jour finira par arriver où nous serons libres", et que le poète Fritz Löhner-Breda, auteur des paroles de ce chant [[246]](#footnote-246), déclamait à ses compagnons d'infortune :

*Il* *était une fois* un *dragon
à la gueule immense et aux dents de tigres.
Il était insatiable*et *dévora toute la ville.
Bien qu'engloutissant des pays et des peuples,
rien* ne *pouvait le rassasier.
Du matin jusqu'au soir,
il n'avait cesse de gloutonner et ripailler.
Jusqu'à* ce *que, enfin, lors d'une ultime bouchée,
il ait fini par éclater...*[[247]](#footnote-247)

Dans le même contexte, on peut citer le *Dachau-Lied* [[248]](#footnote-248), ainsi que le Chant des *Marais,* composé durant l'été 1933 à Börgermoor, dans l'Emsland, par l'ouvrier Esser et l'acteur Wolfgang Langhoff sur une musique de Rudi Goguel, et que Langhoff, réfugié en Suisse après sa libération début 1935, fera connaître dans le monde entier par son ouvrage *Les Soldats du Marais* [[249]](#footnote-249) :

*Mais un jour de notre vie
Le printemps refleurira*

[90]

*Nous* *dirons liberté chérie
Liberté tu* es *à moi.*

*A priori*, il n'y a guère d'éclat ni d'héroïsme dans tout cela ! Elle paraît bien fade, cette résistance ! Et pourtant ! Ce qui était essentiel en camp de concentration – car c'était là un des facteurs majeurs de la survie –, c'était d'utiliser tous les "trucs" pour pratiquer la ***négation de la négation****.* La tâche centrale, c'était de faire échapper les détenus à l'ambiance dissolvante de leur univers dantesque, de les aider à retrouver une dimension humaine face à ce que David Rousset nommera "l'asphyxie mentale multipliée par les violences" [[250]](#footnote-250). Qu'un musicien, qu'un acteur, qu'un écrivain organise avec les moyens du bord un petit spectacle, une petite causerie, que l'on puisse se rattacher quelques instants à un livre habilement introduit et camouflé, et le moral connaissait une embellie. L'acte d'hypnose sur lequel reposait la stratégie des SS [[251]](#footnote-251) avait été momentanément brisé. Or, expliquera Jean-Paul Sartre dans une conférence de 1964 [[252]](#footnote-252), il suffit souvent d'une petite éclaircie de liberté dans les ténèbres totalitaires pour que l'homme retrouve "une sorte de sens de lui-même avec l'impression que c'est la liberté qu'il y a derrière."

[91]

Quels actes concrets ?

Dans les camps, ce furent les communistes et autres militants de gauche qui initièrent la résistance : d'une part parce qu'ils en furent massivement les premiers occupants ; d'autre part parce qu'ils possédaient une expérience de la lutte politique dont ils feront profiter les autres détenus. Malgré les inévitables dissensions qui nuisaient à l'action, voire la paralysaient, des comités œcuméniques parvinrent petit à petit à se constituer, auxquels participeront des gens de toutes origines et de toutes philosophies. Un extraordinaire travail se mit en place pour *organiser* [[253]](#footnote-253)de la nourriture, des vêtements, des couvertures, des médicaments, pour placer les plus faibles dans les commandos les moins durs, pour faire passer pour morts les plus menacés ; cela relevait fréquemment d'une ambiguïté, source de malentendus, de mépris, parfois de haine ; en effet, il fallait que certains prisonniers acceptent de pactiser avec les SS afin d'accéder à des postes à responsabilités : *Lagerältester* (doyen du camp), *Blockältester* (chef de bloc), Stubendienst (chef de chambrée), Kapo (surveillant) ; ou encore : employé à la *Schreibstube* (secrétariat administratif), à la *Arbeitsstatistik* (service de la main-d'oeuvre), au *Revier* (infirmerie) [[254]](#footnote-254). Ces postes étaient traditionnellement confiés par les SS aux *Triangles verts* (les prisonniers de droit commun) qui, pour se réhabiliter, étaient particulièrement cyniques et cruels ; il était donc décisif de les discréditer afin de [92] les refouler "des positions prédominantes dont ils abusaient sauvagement aux dépens des autres prisonniers" [[255]](#footnote-255). On ne peut ici faire l'économie d'un vibrant hommage à tous ces militants de gauche et démocrates qui prirent sur eux de se compromettre avec les SS dans le seul souci d'alléger les souffrances physiques et morales de leurs codétenus, de les protéger des dénonciations des mouchards, de coordonner un réseau d'entraide en tirant le meilleur parti des compétences de chacun : tailleurs, cordonniers, imprimeurs, médecins, intellectuels, prêtres [[256]](#footnote-256), ou encore les électriciens qui, en bricolant des récepteurs radiophoniques d'une époustouflante ingéniosité, permettaient de faire circuler les dernières nouvelles et de maintenir un semblant de vie sociale [[257]](#footnote-257).

Une autre mission que s'était fixée la résistance concentrationnaire était d'éclairer l'opinion publique sur la réelle nature du régime hitlérien en faisant parvenir des témoignages – et quelquefois des photos artisanales – à l'extérieur du camp. À Dachau, le franciscain Kart Mangold établira une liste des religieux internés qui aboutira au Vatican ; un prêtre, Hans Caris, parviendra à faire sortir plusieurs rapports sur les expérimentations médicales pratiquées sur cobayes humains [[258]](#footnote-258). Dans ce contexte de la communication avec l'extérieur – punie d'une mort certaine –, comment ne pas manifester son admiration pour la maestria des *Lupenschreiber* (écrivains à la loupe) qui logeaient l'équivalent d'une trentaine [93] de pages manuscrites dans un simple bouton de manteau ?

Un autre objectif de la résistance concentrationnaire fut aussi, dans la mesure du possible, le sabotage : sabotage comme à Buchenwald, par la cellule trotskiste, d'un "transfert" de Juifs en remplaçant leur triangle jaune par le triangle rouge des politiques ; mais aussi sabotage du travail dans les "commandos" en faisant traîner les choses, en "égarant" du matériel indispensable, en déréglant une machine. Ces actes eurent plus souvent une valeur symbolique qu'ils ne furent réellement efficaces, mais ils témoignent de l'opiniâtreté à enrayer la machine de destruction nazie. Un exempte tardif, mais d'importance, est celui des équipes de Karl Wagner de Stuttgart et Karl Nonnengesser de Munich, chargées de l'installation de la chambre à gaz de Dachau qui ne put jamais fonctionner [[259]](#footnote-259). Ils savaient parfaitement ce qu'il pouvait leur en coûter mais firent preuve d'une telle ingéniosité que la manœuvre ne put être avérée [[260]](#footnote-260). Par contre, à Auschwitz, sur le groupe des 853 détenus qui furent impliqués dans l'explosion d'un four crématoire, pas un seul ne survécut [[261]](#footnote-261).

En effet – et il faut le dire tout net –, la résistance active était impossible en camp de concentration et les rares exemples connus n'eurent "rien à voir avec le problème de la survie" [[262]](#footnote-262). On sait par exemple que les révoltes de Treblinka (2 août 1943) et Sobibor (14 octobre 1943) se firent en désespoir de cause et au prix [94] d'un massacre [[263]](#footnote-263). Lorsque les détenus ont réussi à se libérer par eux-mêmes, c'est parce que, sous la pression de l'arrivée des troupes alliées, les SS désorganisés évacuaient les lieux : ainsi le 11 avril 1945 à Buchenwald où, grâce à l'action du "Comité international de Résistance" qui refusait tout aventurisme, la prise du camp ne fit aucune victime [[264]](#footnote-264).

Un testament pour l'avenir

Affirmer cela n'a bien sûr rien de polémique, mais vise simplement à inciter à la méfiance vis-à-vis des témoignages ou ouvrages qui idéalisent l'ampleur réelle de la résistance dans les camps de concentration. Le rôle de l'Histoire est de se défier de toute mythologisation, de bien faire le départ entre *Dichtung und Wahrheit* [[265]](#footnote-265), car on ne doit jamais oublier que la réplique à toute falsification est un révisionnisme, et que ce révisionnisme peut prendre des aspects redoutables : le premier instigateur du négationnisme, dans les années cinquante, ne fut-il pas l'ancien déporté de Buchenwald, Paul Rassinier [[266]](#footnote-266) ?

De même serait-il pernicieux de chercher à héroïser la résistance concentrationnaire, car cela ne peut que conduire à une vision partielle et partiale. On le sait, après guerre, l'héroïsation a été pratiquée par la RDA (les camps auraient été le laboratoire de l'abolition de l'antagonisme des classes grâce à l'action fédérative du PC), et aussi en RFA (autour de la personne d'Adenauer [95] et de la résistance conservatrice et religieuse) [[267]](#footnote-267). Or à l'évidence, la résistance concentrationnaire ne doit être ni héroïsée ni personnalisée, et ce **par respect pour les milliers dont le nom, oublié derrière un numéro, ne fut plus jamais prononcé, et dont les cendres, dispersées à la sortie des crématoires, ont été vouées à l'ineffable**. Ce qui importe, ce n'est pas tant d'héroïser et de personnaliser la résistance concentrationnaire – ce qui en soi ne mène à rien et est bien peu conforme à son esprit – que de **perpétuer ses valeurs et sa lutte** pour que, comme le souhaitait la grande poétesse Nelly Sachs [[268]](#footnote-268), "l'innommé guér[isse] l'astre malade". L'étude du système concentrationnaire nazi est propice à une salutaire réflexion sur notre société moderne et à nous motiver dans la volonté de remédier à ses malaises. La résistance dans ce microcosme paroxystique des rapports sociaux des années trente/quarante que fut le camp de concentration doit nous inciter à résister aujourd'hui aux rapports sociaux basés sur l'hypostasie de l'argent et de la technique, l'égoïsme et le mépris de l'autre qui ouvrent la voie à l'exclusion, ainsi qu'à instrumentaliser une solidarité et une lutte constante contre les forces d'aliénation et d'oppression que représentent les nouvelles idéologies [[269]](#footnote-269). Comme l'a montré fin janvier 1998 te congrès national de l'Association française de psychiatrie [[270]](#footnote-270), lorsqu'un individu (ou un groupe) ne relève plus d'aucun secteur social, il devient "insectorisable" et ouvre par là même une plaie dans [96] l'harmonie du corps communautaire. Or, ainsi que le soulignait Georges Canguilhem, "la solution d'une hérésie, c'est l'extirpation" [[271]](#footnote-271), comme dans *La Métamorphose* de Kafka où, apparaissant aux yeux des autres en tant que "vermine" (*Ungeziefer)*, l'insectorisable est *insectorisé* [[272]](#footnote-272) et l'harmonie communautaire rétablie dès lors que l'on s'en est débarrassé [[273]](#footnote-273). C'est pourquoi, aujourd'hui, le testament de la résistance concentrationnaire mérite d'être médité pour que nous en soyons non seulement les légataires, mais aussi les exécuteurs car, comme l'a suggéré Bruno Bettelheim [[274]](#footnote-274), ce testament "témoigne pour une humanité que même l'abomination des camps ne put détruire".

Conclusion

Loin de relever de la morbidité, œuvrer pour la transmission de la mémoire concentrationnaire est un acte civique. En effet – David Rousset y avait insisté dès 1945 [[275]](#footnote-275) –, "le solde n'est pas négatif [...], il s'avère riche [...] ; les ressorts de l'idéalisme démontés, la mystification crevée [font] apparaître [...] la dépendance de la condition d'homme d'échafaudages économiques et sociaux, les rapports matériels vrais qui fondent le comportement. Dans son expression ultérieure, cette connaissance [...] commandera de nouveaux horizons dans la reconstruction des thèmes de vie et de leur interprétation."

À ce titre, il est impératif d'éconduire "la conscience [97] malheureuse" car, en la matière, l'affliction ne résout rien ; pire, elle paralyse l'action. "Sous une figuration nouvelle, avertissait David Rousset [[276]](#footnote-276) avec lucidité, des effets analogues peuvent demain encore apparaître. Il s'agit, en conséquence d'une bataille très précise à mener."

Cependant, pour remporter la victoire, nulle faiblesse n'est tolérable. Les hommes doivent avoir conscience que, aujourd'hui comme hier, "tout est possible [...]. Ce serait une duperie, et criminelle, que de prétendre qu'il est impossible [...] de faire une expérience analogue" [[277]](#footnote-277).

Dans notre environnement présent, obsédé par le mercantilisme, la quête de la performance et de la rentabilité, la reconstruction génétique [[278]](#footnote-278), que devient l'homme ?

Les camps de concentration, a splendidement montré le médecin François Wetterwald à son retour d'Ebensee [[279]](#footnote-279), furent un banc d'essai terrible d'anéantissement du caractère humain, "à moins qu'il ne fût au plus haut point humain", c'est-à-dire qu'il se réfère à des valeurs "bien plus puissantes que les bourreaux et les boutiquiers" [[280]](#footnote-280).

Les dérives du monde actuel impliquent que l'on en revienne d'urgence à ces valeurs, à savoir : solidarité avec tous ceux qui sont victimes des superstructures ; opposition systématique à tous ceux par lesquels existent encore des exploités, des exclus, des boucs émissaires ; [98] action déterminée pour étouffer les vieux démons et renouveler les rapports sociaux. Tel est l'axiome qui inspirait David Rousset lorsqu'il exhortait par-delà tout *lamento* à tirer "le bilan positif de l'expérience concentrationnaire" [[281]](#footnote-281). Oui, il faut, comme le réclamait François Wetterwald, briser le carcan de la "passivité atavique devant l'autorité en place [car] à la lumière de cette passivité, on arrive à comprendre bien des choses" [[282]](#footnote-282). Autrement dit, il faut allumer la flamme de la résistance et la porter partout avant qu'il ne soit trop tard. Alors, mais alors seulement, les morts des camps nazis n'auront pas été inutiles !

[99]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

PLAIDOYER POUR
LA LITTÉRATURE ALLEMANDE [[283]](#footnote-283)

*"Les intellectuels se voient contraints de parler chaque fois qu'un silence est scandaleux.* " [[284]](#footnote-284)

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Aube du 22 octobre 1940 ; la sonnette de la porte d'entrée de la demeure Wiessler, 12 Katharinenstrasse, fit entendre son timbre strident. Au même instant, le premier tramway en provenance de la gare centrale traversait cahin-caha la Friedrichstrasse en direction du monument de la victoire érigé en souvenir de la guerre victorieuse de 1870-1871 contre la France. Madame Irmgard Wiessler, l'épouse du charcutier Hamann Wiessler, fut brutalement arrachée à la confusion de son rêve. Elle enfila sa robe de chambre, ordonna à la va-vite ses cheveux, en un semblant de chignon, enfila ses mules, et descendit en traînant les pieds du deuxième étage vers le porche : avec beaucoup de prudence car seule une faible lumière éclairait les marches ; voilée de surcroît, du fait de la réglementation en vigueur en cas de raid aérien. Qui plus est, on risquait facilement de perdre l'équilibre sur le gros gravier qui jonchait le porche,* [100] *du gravier en provenance, des rives du Rhin ! Sous la porte se trouvaient déjà les deux journaux auxquels le couple, était abonné :* L'Alaman *et* La Gazette fribourgeoise*. Elle les ramassa.*

*Tout en manoeuvrant le verrou, elle entendait le murmure étouffé de voix masculines. La solide porte s'ouvrit dans un grincement ; il serait grand temps qu'elle soit huilée ! Un faible faisceau lumineux émanant d'une lampe de poche masquée la frappa en plein visage. À l'extérieur pointait une sombre journée d'automne ; météo à Fribourg en ce 22 octobre 1940 : grisaille, température autour de 8-9°C, des passages brumeux ; durant la journée, il y eut quelques embruns et l'on n'excéda pas les 12°C.*

*Il fallut d'abord que ses yeux révulsés s'accommodent au clair-obscur. Depuis le début de la guerre, il était interdit d'allumer les lampadaires dans les rues. Lors des nuits sans lune, les ténèbres étaient insondables. Mieux valait alors rester chez soi.*

*Pendant la nuit, les feuilles des châtaigniers qui bordaient la chaussée s'étaient amassées le long du trottoir, portées par le vent. Encore du travail en perspective car, en définitive, tout repose sur les épaules des propriétaires ; durant la semaine de balayage obligatoire, les chers locataires ont toujours une bonne raison pour se soustraire à cette corvée.*

*Détrempés pat la brume, les drapeaux à croix gammée pendouillaient à leur mât ou s'étaient partiellement* [101] *enroulés autour de leur hampe. Le rouge du tissu avait pris une couleur sinistre et fantomatique, tirant sur le noir ; le blanc du cercle central faisait sale ; les serres noires du svastika* – *le sceau de l'Antéchrist – avaient un air outrageusement menaçant. L'Alsace était de retour dans le giron du Reich : ordre de pavoiser durant toute la semaine ! L'Alsace de nouveau allemande ! Le Rhin non plus fleuve frontière, mais fleuve allemand ! La division funeste et contre nature du paya alémanique avait cédé le pas à l'unité !*

*En cette année 1940 qui sur la fin, combien de fois n’avait-elle pas dû glisser la hampe du drapeau dans le support sur la façade : pour les nombreuses célébrations qui avaient ponctué chaque victoire durant la campagne de France; sur plusieurs journées lors de la chute de Paris ; sans compter les fêtes nationales : 20 avril, anniversaire du Führer ; 1er mai, fête des travailleurs allemands. La ville était alors engloutie dans une mer de drapeaux ; par grand soleil un spectacle grisant, exaltant ; une vision particulièrement fascinante lorsqu’on grimpait au Schlossberg et contemplait du sommet l’enchevêtrement des maisons. La bannière de l’Église catholique, blanche et or – les couleurs pontificales – avait été reléguée au grenier. Elle ne la sortait plus – passablement empoussiérée – qu’à l’occasion de la Fête-Dieu. Tout de même : à Fribourg, la cité épiscopale,* [102] *on se devait de faire encore preuve d'un soupçon de ferveur religieuse.*

*[...] De la boulangerie du coin de la rue s’exhalaient les effluves de la première journée. Irmgard Wiessler s'en imprégna avec délectation. Matinal comme toujours, notre boulanger Adler ! Un solide petit déjeuner ensoleillait cette morne matinée d'octobre ! Une chance qu'elle ait pu récemment échanger avec des parents de la vallée de l'Elz de la bonne saucisse et quelques livres de rôti bien tendre contre un beau monceau de beurre fermier et un seau de miel, du miel de sapin de la Forêt-Noire ! Quel intérêt sinon d'être propriétaire d'une charcuterie bien tenue ? La charcuterie Wiessler était réputée pour ses produits de première qualité ; pourquoi les gens comme nous seraient-ils tenus d'en passer par les tickets de rationnement ? Malgré le renforcement des contrôles, il y avait toujours moyen de s'arranger ! D'autant que, après la victoire éclair sur la France, tout cela allait être terminé. Quand on pense, que, en 14, les Français n'avaient pas reculé d'un pouce : tranchées, chevaux de frise, casemates ; une interminable guerre de position ! Sur le front des Vosges, chaque centimètre était l'objet de combats acharnés ! À chaque bataille, du matériel toujours plus perfectionné ! Utilisation du phosgène, ce gaz toxique qui brûlait la peau et les poumons ! Orages d'acier : le combat comme expérience vitale* [[285]](#footnote-285)*!*

[103]

*Et voilà que cette fois la Grande Nation avait vu ses armées rôdées à la victoire défaites en quelques semaines : deux millions de prisonniers, la plupart sans aucune résistance ! Une course contre la montre pour qui voulait à tout prix combattre : "Peut-on encore, espérer aller au feu ?" L'armée allemande volait de succès en succès. À Dunkerque, le contingent anglais avait été refoulé de l’autre côté de la Manche. Et pour saluer chaque victoire, les cloches des églises de Fribourg carillonnaient à tout rompre : Calais ; chute de la ligne Maginot ; reddition de Paris, la capitale ! Un triomphe ! On avait de nouveau la possibilité d'aller en excursion sur les flancs crevassés du Grand Ballon d'Alsace. En novembre, les vétérans de Fribourg se rendraient en pèlerinage à Verdun. Verdun ! Fort Douaumont ! Langemarck, avec le sacrifice héroïque des régiments étudiants ; bien décidée à vaincre, la rage au cœur, la jeunesse allemande était montée à l'assaut en chantant l'hymne national ! Ce chant de défi, alors que se déchaînait la tempête, est entré dans la légende ; c'était le 11 novembre 1914 ! Ils étaient enfin vengés, nos jeunes volontaires ! Définitivement effacée, l'humiliation de Versailles ! L'Aigle allemand traîné dans la boue avait repris son essor ! Quelles superbes et grandioses photographies que celles du Führer au milieu de ses généraux dans le wagon de Compiègne !*

*Les deux hommes arboraient une mine renfrognée ;* [104] *des inconnus venus d'ailleurs ; pas des Fribourgeois : "C'est bien, ici que loge la veuve Thérèse Sarah Loewy, née Neuburger, la Juive Sarah Loewy"*[[286]](#footnote-286) ? *La question exigeait une réponse et l'insigne de la Gestapo lui confiait un poids certain. Que d'ennuis depuis que – cela faisait environ deux ans – Madame Loewy, l'épouse du Professeur Loewy, avait emménagé comme locataire dans l'appartement non meublé. Et maintenant, voilà que débarquait la Gestapo en chair et en os ! Jamais encore Irmgard n'avait eu affaire à ses agents ! Évidemment la Loewy payait rubis sur l'ongle ; elle jouissait d'une bonne pension ; veuve de professeur d'Université : au bas mot soixante-dix marks par mois ; et ça se voyait ! De plus, elle avait du bien ; les meubles qu'elle avait ramenés de son appartement cossu de la Poststrasse témoignaient d'une incontestable opulence ! Allez donc savoir pourquoi elle avait quitté cet appartement princier, magnifiquement situé près du parc Colombi ? Possible qu'elle ait été déroutée par les événements et ait souhaité se soustraire au voisinage immédiat de la synagogue détruite* [[287]](#footnote-287)*; n'avait-elle pas un jour raconté qu'elle ne supportait plus la vue de ce terrain rasé, et que probablement son propriétaire juif, ne tarderait plus à quitter le pays ?* *L'immeuble deviendrait alors la propriété d'Aryens et les Juifs en seraient expulsés ; c'est pourquoi elle avait préféré prendre les devants et se trouver un logement plus* [105] *petit ; avec l'âge, on devient moins exigeant, on sait se contenter de peu.*

*Le piano à queue, un Blüthner s'il vous plaît, avait pour sûr de la valeur. Elle avait tenu à le prendre avec elle. Quel travail de titan pour le hisser à l'étage ! Et puis l'accordeur qui y avait passé toute une journée ! En tout cas, l'épouse du Professeur jouait à merveille ; elle avait une bibliothèque spéciale pour ranger ses montagnes de partitions.*

*Vu qu'elle ne disposait plus que d'un trois-pièces, la majeure partie de son mobilier était en garde-meubles. Précédemment, elle avait occupé un six pièces comme il sied à un professeur d'Université.*

*Les voisins et connaissances des Wiessler ne se privaient pas de leur casser du sucre sur le dos ; tout récemment, la Seufert, cette vieille commère qui habitait au 14, avait déblatéré de façon bien audible avec l'Albiez, sa voisine d'en face, qui logeait au 16 : quelle impudence d'imposer la présence d'une Juive à la Katharinenstrasse alors que plus aucun youpin n'y résidait ! Quelle honte pour une rue libérée de la présence des youtres !*

*Mais l'argent n'a pas d'odeur ; celui des Juifs pas plus que celui des Aryens ! Évidemment le Parti – le bureau de section se trouvait pour ainsi dire au coin de la rue* – *avait à plusieurs reprises clairement signifié à Hermann Wiessler – en toute amitié mais sans détour – que louer à une Juive pourrait s'avérer* [106] *incompatible avec la poursuite de ses livraisons fort lucratives aux cantines publiques ; il s'agissait là d'une question de correction à l'égard des vrais Allemands ! Certes il n'avait pas été jusque-là incorporé parce qu'on avait jugé qu'il était plus utile à son geste civil, mais rien ne garantissait que cette situation dure éternellement ! Du reste, peut-être souhaitait-il aller combattre pour la patrie ? C'est en 1937, lors de la grande vague d'adhésion, que Hermann avait fini par prendre sa carte au Parti : même si l'on restait de bons catholiques et fréquentait tous les dimanches et jours fériés la grand-messe à l'église Saint-Martin, cela n'excluait pas que l'on sache s'adapter et que l'on fasse quelques concessions.*[[288]](#footnote-288)

Le nazisme : encore et toujours !

Cet extrait constitue l'ouverture d'un récit de 120 pages paru en 1994, *Fête des Tabernacles 1940*[[289]](#footnote-289)*,* écrit par Hugo Ott qui, pour une fois, a troqué sa plume de chercheur pour celle d'un écrivain, sans pour autant s'être départi de la fiabilité documentaire qui a fait sa réputation [[290]](#footnote-290). De fait, l'histoire est authentique : il s'agit du suicide – le 22 octobre 1940, quelques minutes avant que la Gestapo ne vienne se saisir d'elle – de la veuve du mathématicien Alfred Loewy, destitué par les nazis de son poste à l'Université de Fribourg en 1935 parce qu'il était juif, et décédé dans la foulée. Ce jour-là, plus de cinq cents Israélites de Fribourg ont été [107] déportés à Gurs [[291]](#footnote-291) avec la complicité du gouvernement de Vichy ; la plupart seront ultérieurement gazés à Auschwitz. Au moment où le récit commence, Thérèse Loewy est en train de mourir [[292]](#footnote-292) ; on ne la découvrira qu'indirectement, notamment à travers les évocations de sa logeuse, celle-ci et son mari étant des personnages prêts à tous les compromis pour peu qu'ils puissent en tirer profit : plus soucieux de leur intérêt personnel que de la politique, ils sont des monuments de lâcheté et de cynisme alors même que la *Shoah* se met en marche.

Il peut sans doute paraître étonnant que, plus d'un demi-siècle après l'effondrement du troisième Reich, cette période constitue encore et toujours une constellation de la littérature allemande actuelle. En effet, depuis la dislocation du *Groupe 47,* constitué comme son nom l'indique en 1947 et dont la production fut jusque dans les années soixante centrée sur la confrontation à la période hitlérienne [[293]](#footnote-293), les choses ont considérablement changé en Allemagne. Finie l'époque où Alfred Andersch (1914-1980) et Heinrich Böll (1917-1985) dominaient le débat ; Hans-Werner Richter (1908-1993), Günter Eich (1907-1972), Wolfgang Weyrauch (1904-1980) sont passablement discrédités depuis que la recherche a mis à jour qu'ils avaient eu une activité sous le nazisme [[294]](#footnote-294) ; *Le* *Tambour, Le Chat et la Souris, Les Années de Chien* de Günter Grass (né en 1927), *L'Instruction et Esthétique de la Résistance* de [108] Peter Weiss (1916-1982), restent certes des œuvres essentielles ; mais leur indissociabilité du travail de deuil sur l'illusion national-socialiste et l'inhumanité dont elle fut porteuse n'interpelle plus guère que les germanistes et ceux qui – dans la continuité des travaux du sociopsychanalyste Alexander Mitscherlich (*Le* *Deuil impossible,* 1967) et de sa femme Margarete ("Le Deuil nécessaire", *Psyché* 33/ 1979) – s'inquiètent d'un retour du refoulé provoqué par l'actuel ébranlement de la prospérité en République fédérale ; ces livres sont plus lus à l'étranger qu'en Allemagne même, si tant est qu'ils aient un jour sollicité le lecteur allemand : on se souvient de l'hostilité officielle instrumentalisée dans les années soixante par le chancelier Erhard, l'artisan avec Adenauer du "miracle économique", qui traitait publiquement Grass et ses amis de "petits roquets" [[295]](#footnote-295), et par son successeur Kiesinger, celui qui reçut la fameuse gifle de Béate Klarsfeld [[296]](#footnote-296), qui les insultait ouvertement en tant que gauchistes malfaisants pour l'esprit allemand [[297]](#footnote-297), alors que, au même moment en France, on les considérait comme les phares de la renaissance culturelle d'outre-Rhin, qu'ils avaient droit de cité dans les rubriques littéraires et figuraient au programme des Universités et des concours (Grass au CAPES et à l'agrégation 1972) ! Il n'y a pas si longtemps encore, en 1992, la réédition de *Mémoires écrits dans un Souterrain* de Wolfgang Koeppen (1906-1996) – l'histoire du Juif Jakob Littner, un rescapé de [109] l'Holocauste – est passée totalement inaperçue en Allemagne ; de même, la mort de cet auteur majeur des années cinquante *(Les Pigeons dans l'Herbe,* 1951 ; *La Serre,* 1953 ; *Mort à Rome,* 1953) [[298]](#footnote-298) n'a pas été l'objet d'hommages particuliers. Quant à la littérature d'exil [[299]](#footnote-299) – plus de 1500 écrivains qui quittèrent volontairement ou furent contraints de quitter l'Allemagne nazie –, il a fallu trois décennies pour que soit enfin acquise sa réintégration dans la culture : or, à lire *Jeunesse sans Dieu* d'Ödön von Horváth [[300]](#footnote-300), *Les Sous-Hommes* de Walter Kolbenhoff [[301]](#footnote-301), *À Gauche à la Place du Coeur* de Leonhard Frank [[302]](#footnote-302), *Histoire des sept Ghettos* d'Egon Erwin Kisch [[303]](#footnote-303), ou encore *La Rue jaune* de Veza Canetti [[304]](#footnote-304), la femme d'Elias morte en 1963, on saisit sans peine de quel patrimoine intellectuel le boycott de la littérature d'émigration – qui n'épargnera pas la famille Mann [[305]](#footnote-305) – a privé les jeunes Allemands de République fédérale sur plusieurs générations [[306]](#footnote-306). Bien sûr, certains ne manqueront pas d'objecter que cette littérature bénéficiait par contre d'un véritable culte à l'Est : mais ceci n'est vrai que pour les auteurs qui s'inscrivaient dans la tradition militante antifasciste telle que ta concevait la SED [[307]](#footnote-307) ; pour les autres, c'était le blackout. En outre, rares étaient les auteurs de l'exil en faveur en RDA à être diffusés en RFA, et ailleurs seuls quelques grands noms (B. Brecht, A. Seghers [[308]](#footnote-308), S. Hermlin [[309]](#footnote-309)) étaient l'objet de traductions.

C'est au lendemain de la Réunification, alors que des [110] actes racistes barbares sont perpétrés par des groupuscules se revendiquant de l'extrême droite, qu'un certain nombre d'auteurs jugent indispensable de "lancer des passerelles entre le passé et le présent" [[310]](#footnote-310) afin de mettre en garde contre les résurgences des doctrines ultratudesques et les douloureuses conséquences auxquelles tout cela avait abouti dans les années 30-40. Paru en 1993, le roman *L'Invention de la Saucisse au Curry*[[311]](#footnote-311)de Uwe Timm (né en 1940) restitue le climat qui régnait à Hambourg à l'effondrement du Reich ; en 1994, dans un volume de seize récits, *Le Pays des Pères et des* *Traîtres*[[312]](#footnote-312)*,* le Munichois Maxim Biller (né à Prague en 1960) revient sur la "solution finale", tandis que dans le roman *La belle Femme*[[313]](#footnote-313)*,* Judith Kuckart (née en 1959), présente une héroïne hantée par sa naissance dans un haras humain du *Lebensborn* ; en 1995,Bernhard Schlink (né en 1944) rappelle par le biais d'une magnifique fable, *Le* *Liseur*[[314]](#footnote-314)*,* l'horreur des camps de concentration, et Dieter Forte évoque dans le roman *Le Garçon aux Semelles de* Sang [[315]](#footnote-315) "le calvaire des populations civiles en temps de guerre et la nécessaire indépendance des esprits face aux idéologies" [[316]](#footnote-316) ; quant à Peter Härtling (né en 1933), avec sa nouvelle *Božena*[[317]](#footnote-317)*,* il plonge carrément le lecteur dans l'intimité de son enfance : en 1992, alors qu'il effectue un séjour à Olomouc – Olmütz dans l'ancienne Moravie, la ville où il a grandi –, il découvre que son père, un avocat allemand mort en 1945 dans un camp soviétique, a eu [111] durant la guerre une liaison avec sa secrétaire tchèque, une certaine Božena ; malgré tout ce qu'il lui en coûtera ultérieurement en tant que collaboratrice, la jeune femme ne reniera jamais son amour et son admiration pour son amant qui, loin d'être un nazi, n'avait eu de cesse de sauver des partisans et des Juifs de la déportation : un conte paradigmatique de deux vies brisées par l'aveuglement des hommes dont le grand nombre se contente de se laisser porter sans discernement par la déferlante de l'Histoire ! Enfin, comment ne pas mentionner la restitution par le poète Wolf Biermann – chassé de RDA en 1976 [[318]](#footnote-318) – du bouleversant texte en vers, *Épopée tragique de l'Anéantissement* du *Peuple juif* [[319]](#footnote-319), écrit en yiddish par Jischak Katzenelson au camp d'internement de Vittel en 1943-1944 ; à l'époque, Katzenelson arrivait du ghetto de Varsovie [[320]](#footnote-320) ; sa femme ainsi que ses trois fils venaient d'être assassinés à Auschwitz ; un an plus tard, il allait connaître le même sort, mais entre-temps il avait pu enterrer une version de son ouvrage et en camoufler une autre dans une poignée de valise grâce à un *Lupenschreiber* – type Willy Burger au camp du Vernet, dont Friedrich Wolf[[321]](#footnote-321) nous a appris dans son récit éponyme qu'il avait été capable de loger tout le manuscrit de son drame *Beaumarchais* dans un bouton de manteau[[322]](#footnote-322) –.

L'ex-RDA au pilori ?

Le séisme de 1989, qui s'est soldé par la disparition [112] de la République démocratique allemande au terme de quarante années d'existence, a logiquement donné lieu à des témoignages et à une réflexion sur ce qu'avait été le quotidien de cet État où l'antifascisme et le réal-socialisme, érigés en dogmes modélisateurs de l'existence individuelle, avaient dérivé vers un totalitarisme négateur de la personnalité et des libertés. "Figure de proue d'une Allemagne révolue"[[323]](#footnote-323), Christa Wolf [[324]](#footnote-324), passablement discréditée après la disparition du Rideau de fer, a cherché en 1994, avec *En route pour Tabou* [[325]](#footnote-325) à récuser les accusations qui pesaient sur elle d'avoir été une informatrice de la *Stasi [[326]](#footnote-326)* et la porte-parole du régime communiste ; mais ce qui en fin de compte ressort de ses pages, c'est une tentative d'autojustification pas si éloignée que cela du débat qui, au lendemain de 1945, agita l'Allemagne autour du philosophe Martin Heidegger [[327]](#footnote-327), d'Ernst Jünger [[328]](#footnote-328), ou d'autres intellectuels ayant navigué durant le troisième Reich sous couvert de "l'émigration intérieure" [[329]](#footnote-329). Chez Daniela Hahn [[330]](#footnote-330) qui eut à souffrir de la censure et d'humiliations au point d'en faire une grave dépression, la RDA est certes condamnée en tant que "dictature sclérosée", mais tout son projet réside dans une correction de l'image schématique que l'on pourrait en conserver dans l'avenir en la contrebalançant par une critique simultanée de l'Allemagne occidentale et du capitalisme [[331]](#footnote-331). C'est afin de susciter une catharsis collective que Brigitte Burmeister – ulcérée par l'attitude [113] discriminatoire des *Wessis* à l'égard des *Ossis*[[332]](#footnote-332) à la Réunification – a publié *Sous le Nom de Norma* [[333]](#footnote-333); dans ce roman, une jeune femme observe la vie de ses concitoyens est-allemands de la fenêtre de son appartement, situé non loin du Reichstag ; ce que l'on en retire, c'est que, en RDA, tout se passait finalement comme à Fribourg sous le troisième Reich : chacun s'arrangeait pour avoir une existence à peu près normale ; on s'accommodait du régime et de ses abus pourvu que l'on s'y retrouve ; aussi n'y a-t-il lieu de jeter la pierre à personne ; beaucoup plus que le système, c'est toujours la nature humaine qui est en cause ; une grande majorité des gens se fichent éperdument du type de société dans laquelle ils vivent, pourvu que leurs habitudes et leur petit confort ne s'en trouvent pas affectés. Chez Marion Titze, avec le récit *Perte inconnue*[[334]](#footnote-334), c'est *grosso* *modo* le ton du Groupe 47 vis-à-vis du troisième Reich qui refait surface : disséquant cette RDA perdue qu'elle considère comme un traumatisme qui hantera à jamais l'inconscient allemand [[335]](#footnote-335), elle incite à rechercher un objet d'investissement qui soit digne de respect, et dont le peuple ne devra pas encore une fois faire un jour son deuil en se disant que ce qu'il a adoré n'était au fond à nouveau qu'illusion, fourberie et horreur. Si l'on rajoute à ces ouvrages le roman d'Irina Liebmann, *À Berlin*[[336]](#footnote-336)*,* celui d'Andreas Neumeister, *Il* *faut qu'on m'explique*[[337]](#footnote-337), ainsi que les récits de Wolfgang Hilbig – *Travail aux fours*[[338]](#footnote-338), [114] qui traite de la dureté de la condition ouvrière en RDA, et *Connaissance des Arbres*[[339]](#footnote-339), *sorte* *d'histoire naturelle (Naturgeschichte)*[[340]](#footnote-340)des strates mnésiques des immondicités accumulées au cours des décennies sur cette bande de terre coincée entre bloc oriental et bloc occidental –, on obtient un panorama à peu près complet de la discussion autour de l'Allemagne communiste, encore qu'il convienne de ne pas sous-estimer la pièce de Klaus Pohl (né en 1952), *Le* *Retour de Karate-Billi* [[341]](#footnote-341) : un champion sportif, auquel le régime avait interdit de participer aux Jeux olympiques en raison de ses opinions politiques dissidentes et qui s'était retrouvé dans un asile psychiatrique, recouvre sa liberté après la chute du mur ; rentré dans son village, il comprend que toute la population a été complice de son internement !

La Réunification sur la sellette

Nombreux sont les écrivains à avoir, dès le début des années 90, pris position sur la reconstitution des anciens *Länder* est-allemands [[342]](#footnote-342) et leur intégration par le biais de l'article 23 de la *Loi fondamentale*[[343]](#footnote-343)à une République fédérale élargie [[344]](#footnote-344). Courageux dénonciateur des ambiguïtés du régime socialiste où n'avaient cessé de régner ni l'opportunisme et la corruption (*Le* *Briseur de Salaire,* 1958 ; *La Vie à la Campagne,* 1961), ni le militarisme et l'oppression policière (*Germania mort à Berlin,* 1971), Heiner Müller (1929-1996) n'a pas hésité à formuler ses craintes quant à une possible résurgence [115] du fascisme dans une "Allemagne ressuscitée dans son entier" [[345]](#footnote-345). Connu pour *La Mort de Horn* (1985) – une réflexion sur l'esprit petit-bourgeois toujours présent en RDA – et *L'Exécution d'un* *Veau* (1994) – une critique du plan agricole qui imposait aux éleveurs de fournir à la coopérative des bêtes d'un poids déterminé alors qu'on ne leur livrait pas de quoi les engraisser –, Christoph Hein (né en 1944) [[346]](#footnote-346) a de son côté taxé la Réunification de nouvelle volonté allemande de domination de l'Europe, opinion à laquelle s'est rallié l'auteur de pièces radiophoniques Rolf Schneider lors du colloque de Valenciennes de mai 1995 [[347]](#footnote-347). Quant à Stefan Heym [[348]](#footnote-348), lequel avait osé dans *Chronique du Roi David,* mettre en scène ses démêlés avec le pouvoir communiste – interdit de publication de 1963 à 1973, ses romans critiques *Cinq Jours en Juin* et *Collin*[[349]](#footnote-349) ne purent jamais paraître en RDA –, il s'insurgera dans son discours d'ouverture de la deuxième session parlementaire de l'Allemagne unifiée (10 novembre 1994) contre la politique de *Kohlonisation* [[350]](#footnote-350). Faisant lui aussi corps avec son époque, Thomas Rosenlöcher, poète réputé né à Dresde en 1947, s'est mesuré dès 1990 – *Pavés bradés, La meilleure Façon de marcher, Braillements à l'Est*[[351]](#footnote-351), trois ouvrages en prose qui lui valurent le prix Hölderlin de la ville de Tübingen (octobre 1999) – au chambardement de la Réunification en montrant avec humour la distorsion entre une réalité officielle, basée sur une propagande artificielle, et la réalité vécue au [116] quotidien par l'homme de la rue. Né 1940 à Lübeck et installé à Berlin-Ouest, Peter Schneider [[352]](#footnote-352) a pour sa part plaidé dans un essai, *La Fin de la Certitude*[[353]](#footnote-353)*,* pour que l'ébranlement structurel, politique, économique et socioculturel amené par la chute du Rideau de fer s'accompagne d'une réflexion philosophique, juridique et éthique afin d'établir des garde-fous au redoutable potentiel d'agressivité nationaliste qui ne pouvait manquer d'en résulter (cf. la Bosnie) ; son livre de 1999, *Le Retour d'Edouard (Eduards Heimkehr),* consacré au Berlin redevenu capitale d'une entité de plus de 80 millions d'individus[[354]](#footnote-354), est empreint d'une vision foncièrement pessimiste : des sous-sols de l'ancienne cité, maintenant enfouie sous les gigantesques chantiers de sa rénovation, surgissent des fantômes qui, longtemps encore, s'accrocheront aux chevilles des vivants et paralyseront leur cerveau ; comme dans cet autre roman de Cees Nooteboom (né en 1933), *Le Jour des Morts (Allerseelen)* – également paru en 1999 –, les démons de l'Histoire hantent rues et édifices, sans que jamais ne soit transcendé le malaise omniprésent [[355]](#footnote-355) : chez Peter Schneider, ce sont des "énergies souterraines qui, comme un gaz inodore, répandent partout les accusations, la sournoiserie, le cynisme ou autres réflexes de sauve-qui-peut" [[356]](#footnote-356) ; chez Cees Nooteboom, c'est la poussière des morts : "Tout en est rempli. Leurs yeux aussi. [...] On leur fait cadeau d'un pays entier et ils ne savent pas quoi en faire. [...] Des deux côtés, tout n'est [117] qu'amertume, suspicion, jalousie, interdépendance ; et cette poudre qui se pose partout" [[357]](#footnote-357). Si bien que, à l'heure actuelle, le seul écrivain à s'être authentiquement colleté sur un plan socio-politique avec la Réunification reste Günter Grass [[358]](#footnote-358). En 1991, il écrit *L'Appel du* *Crapaud* que son éditeur habituel, Luchterhand, refuse de prendre et qui sera publié en 1992 par un petite maison de Göttingen jusque-là pour ainsi dire inconnue, le Steidel-Verlag [[359]](#footnote-359). Dans ce récit (eine *Erzählung*)de 300 pages, dont le titre original est *Unkenrufe,* Grass joue les Cassandre (sens du verbe *unken)* en dénonçant la menace de l'impérialisme économique que l'Allemagne réunifiée fait peser sur ses anciennes provinces orientales, notamment Dantzig où il vécut de 1927 à 1945 (cf. *Le Tambour,* 1959) ; en août 1995, toujours chez Steidl, paraît le roman de 784 pages, *Ein weites Feld* (*Toute une* *Histoire* [[360]](#footnote-360))*,* dans lequel il soutient la thèse que, chaque fois que l'unité allemande s'est concrétisée (Bismarck, Guillaume II, Hitler), la démocratie et les droits de l'homme ont été bafoués ; l'ouvrage a été l'objet d'une polémique hystérique dans la presse et à la télévision ; en une du *Spiegel,* on a pu voir un montage représentant Marcel Reich-Ranicki, le Bernard Pivot d'outre-Rhin, en train d'en déchirer la couverture. Ce que l'on a reproché à Grass, c'est de ne pas aimer son pays, allégation absurde s'il en est [[361]](#footnote-361), son unique dessein ayant été de mettre en garde contre les dérapages possibles d'une évolution historique précipitée et

[118]

*Toute une* *Histoire :* Agencement du roman



[119]

mal contrôlée [[362]](#footnote-362) ; en l'occurrence, ce n'est pas qu'il ait parfaitement tenu sa place en tant qu'intellectuel jouissant d'une forte audience qui fut scandaleux, mais le fait qu'on ait refusé qu'il puisse faire entendre une voix discordante du consensus ; or Grass n'en a jamais fait mystère : si la politique vit de compromis, pas question que ce soit le cas pour l'art et la littérature [[363]](#footnote-363) ; il n'est rien de pire que ces prétendus administrateurs du monde sans âme et sans esprit, ces technocrates qui décident de l'avenir de l'homme en l'inféodant au potentiel destructeur de la technique et du capital spéculatif, sans tenir compte de sa dimension particulière, de son droit imprescriptible à une existence digne et heureuse ! Partant, *Toute un Histoire* est – il faut le dire tout net – un roman d'une force exceptionnelle (cf. p. 118) de par sa "vision diachronique et la présence de l'histoire des grands événements, mais aussi la totalité de la topographie dans un énorme pastiche de tous les thèmes liés au changement et dans une grande quantité de correspondances intertextuelles"[[364]](#footnote-364). Du reste, le jury du prix Nobel (30 septembre 1999) ne s'y est pas trompé [[365]](#footnote-365) !

L'Europe remise en question ?

La réalité des grandes difficultés économiques et sociales connues par leur pays depuis l'unification ne remet nullement en question la conscience européenne fortement affirmée de l'écrasante majorité des Allemands : [120] on sait du reste que l'arrivée de l'Euro a été fêtée dans les rues d'Allemagne comme nulle part ailleurs et que la tant redoutée "nostalgie du Mark" est un sujet de discussion aujourd'hui totalement relégué aux oubliettes. Hormis au sein de l'extrême droite, où quelques bardes excités prêchent – non sans un certain succès il est vrai [[366]](#footnote-366) – pour ta défense du terroir et de la tradition ancestrale avec des arguments puisés dans le bréviaire du troisième Reich, seuls quelques passéistes incurables restent opposés à l'intégration européenne qu'ils assimilent à une perte d'identité et à un effacement de particularismes pourtant surannés ; pratiquant presque exclusivement le dialecte, cantonnés dans l'édition à compte d'auteur, leur audience ne dépasse guère le cadre de leur commune ou de leur canton, et il est du reste significatif qu'il n'existe présentement aucune anthologie de cette production. Si certains régionalistes peuvent parfois s'honorer d'une notoriété nationale (Thaddäus Troll en Souabe, Ludwig Harig en Bavière) c'est que leur propos, au départ localisé, s'inscrit à terme dans une perspective beaucoup plus générale : ainsi Franz Xaver Kroetz (né en 1946) qui, avec son "théâtre populaire", se livre à une analyse caustique – et justifiée – des travers inhérents à l'évolution des mœurs dans un environnement polarisé sur la consommation et aux frustrations liées au conditionnement nivelateur imposé au continent européen par le libéralisme bruxellois [[367]](#footnote-367). Signalons enfin deux auteurs [121] qui, s'ils exploitent eux aussi la veine du régionalisme, ne le font que pour mieux le tourner en dérision et en stigmatiser l'aberration : tandis que dans une courte pièce hilarante, *Holzers Peepshow (Peepshow dans les Alpes*[[368]](#footnote-368)*),* le Suisse Markus Köbeli (né en 1956) met en scène une famille paysanne qui se donne en spectacle dans sa vie quotidienne à des groupes de touristes pour faire des sous, Kerstin Specht (née en 1956) décrit dans *Das glühend Männla (P'tit Bonhomme en Révolte*[[369]](#footnote-369)*),* un garçon de 15-16 ans qui voudrait bien s'émanciper et vivre comme tout jeune Européen de son âge, mais ne peut se libérer du carcan que lui impose sa maman dans un village retiré de Franconie, sous prétexte de le protéger des vicissitudes du monde extérieur.

De l'Est européen, du nouveau !

Les migrants du bloc ex-socialiste passés à l'Ouest se livrent – par l'utilisation de la langue allemande dont ils se servent comme d'un instrument de distanciation – à une psychosociologie en profondeur des rapports sociaux qui furent les leurs durant de longues années. Dans un recueil de nouvelles, *La Discothèque des Russe*[[370]](#footnote-370), Wladimir Kaminer, né à Moscou en 1967 et installé à Berlin depuis 1990, brosse un tableau plein de finesse des états d'âme de ses compatriotes exilés dans la capitale allemande ; venue de Hongrie où elle vit le jour en 1971, Térezia Mora, elle aussi berlinoise depuis [122] la Réunification, s'est attachée par ses récits – rassemblés sous le titre de *Matière particulière*[[371]](#footnote-371) *–* à présenter l'évolution de son pays qui, le premier, osa ouvrir sa frontière sur l'Autriche ; originaire de Prague, établie à Brème depuis 1971, et précocement disparue en 1998 à l'âge de 53 ans, Libuše Moniková a laissé avec ses *Fenêtres pragoises*[[372]](#footnote-372) *–* treize essais –, un incontournable témoignage sur l'histoire de sa ville, de la mort de Jan Pallach le 21 août 1968 lors de l'occupation par les chars soviétiques, aux années 90 ; outre plusieurs contributions dans la *Süddeutsche Zeitung* et le *Spiegel* sur le rôle de la *Securitate* et sur l'après-Ceausescu, Richard Wagner, né en Roumanie en 1952 et Berlinois d'adoption, a dénoncé les méfaits du tyran et de ses sbires dans *L'Homme qui collectionnait les Glissements de Terrain*[[373]](#footnote-373)*;* quant à Herta Müller, née en 1953 près de Timisoara (province du Banat) et résidant à Hambourg depuis 1987 après avoir été persécutée par le régime de Bucarest, elle a produit trois romans magistraux – *L'Homme est un grand Faisan sur Terre*[[374]](#footnote-374)*, Le Renard était déjà le Chasseur*[[375]](#footnote-375)et, surtout, *L'Animal dans ton Cœur*[[376]](#footnote-376) *–* dans lesquels elle documente avec obsession la sourde et longue agonie de son pays rongé par le cancer de la dictature. Chez elle, comme chez Libuše Moniková et Richard Wagner – lequel apparaît du reste sous les traits d'Edgar dans *L'Animal dans ton Coeur –,* on retrouve vis-à-vis du totalitarisme communiste le ton auquel nous avait habitués le Groupe 47 [123] dans sa dénonciation du nazisme : ce rapprochement semble d'autant plus naturel en ce qui concerne Herta Müller que, ayant vécu jusqu'à 34 ans au Banat, il lui est impossible de faire abstraction de cette réalité : dans cette province, la génération de son père mit un zèle tout particulier à collaborer avec les nazis et les SS.

Merci les Kanaks [[377]](#footnote-377) !

On est libre de partager ou non la position du très médiatique Maxim Biller qui considère que la jeune littérature allemande est à 95% une "littérature de lavettes", ce qui lui a du reste coûté de ne pas être invité au Salon du livre de Paris 2001 où l'Allemagne était à l'honneur ; mais on ne peut qu'être d'accord avec lui lorsqu'il affirme que les auteurs d'autres cultures s'exprimant en langue allemande représentent à l'heure actuelle une de ses plus dynamiques constellations [[378]](#footnote-378). En prétendant cela, Biller plaide cependant quelque part pour sa propre chapelle puisque, jusqu'à son arrivée de Prague en Bavière en 1970 – il avait alors dix ans –, il ne pratiquait que le tchèque et le russe – avec ses parents –, et n'a commencé à maîtriser l'allemand que vers l'âge de quinze ans.

Mais pour bien comprendre ce qui est advenu, il est indispensable de revenir quarante ans en arrière : le 17 juin 1961, un ancien mineur de la Ruhr, Max von der [124] Grün (né en 1926), auteur de plusieurs textes basés sur sa propre expérience, fonde un groupe littéraire dit "Groupe 61", afin que soit ouvert en Allemagne capitaliste un vaste débat public sur la réalité de la condition ouvrière [[379]](#footnote-379) ; mais cette "littérature sur les ouvriers" par des professionnels de l'écriture reprenant les accents du réalisme socialiste pratiqué en RDA, ne satisfait pas un certain Gunter Wallraff (né en 1942) qui plaide lui, avec Erika Runge (née en 1939), pour une "littérature par les ouvriers" et crée, en 1969, les ateliers littéraires du monde du travail *(Werkkreis Literatur der Arbeitswelt) ;* quand l'entreprise tourne court, Wallraff se reconvertit en virulent dénonciateur des magouilles patronales, des manipulations de la presse à grand tirage du consortium Springer, et surtout en 1985 – ce qui va asseoir sa réputation internationale – de la situation des travailleurs immigrés *(Tête de Turc),* utilisant, afin de pouvoir accéder à la documentation qu'il recherche, les subterfuges et les travestissements les plus extravagants. Ainsi, après quelques interventions ponctuelles dues, dans les années 70, à des chansonniers tel Franz Josef Degenhardt ou au polémiste suisse Max Frisch [[380]](#footnote-380), l'immigration faisait avec Wallraff une entrée fracassante en littérature [[381]](#footnote-381). Alors, finalement, quitte à y entrer comme objet, pourquoi pas comme sujet, c'est-à-dire comme actant ? D'où la naissance d'une littérature de l'immigration : centrée au départ sur le triste sort de l'immigré avec Zafer Şenocak, Meltem [125] Ayaz, Hasan Dewran (cf. p. 126), ou encore Aras Ören, puis dans une deuxième phase sur la volonté de s'organiser contre la discrimination et les tendances ultranationalistes – collectif *Paroles de concernés* composé de Syriens (Rafik Schami, Suleman Taufiq) et du Libanais Jusuf Naoum autour des Italiens Franco Biondi et Gino Chiellino ; Feridun Zaimoglu, le "Malcolm X d'Allemagne" (né en 1964), et l'association d'extrême gauche *Kanak Attak –,* l'immigration tend actuellement à évoluer majoritairement vers une heureuse et féconde transculturalité : née à Istanbul en 1961 et établie en Allemagne depuis 1963, la poétesse Zehra Cirak a prouvé par son recueil, *Avec des Ailes étrangères sur les Épaules*[[382]](#footnote-382)*,* combien la sensibilité turque est susceptible de donner un sang nouveau au lyrisme allemand ; venu à Berlin en 1975, Kemal Kurt (= le loup !), né en 1947, s'est désormais détaché des thèmes qui marquèrent ses débuts (cf. p. 126) – et encore *Quel est le Pluriel de Pays natal ? Regards sur la Vie d'un Turc en Allemagne*[[383]](#footnote-383) *–* pour, avec *Oui, dit Molly*[[384]](#footnote-384), se lancer dans une réflexion fantastique sur la survie de la littérature, les bibliothécaires de l'ère de la globalisation ayant décidé de ne conserver du XXe siècle qu'un livre unique. Quant à Akif Pirincçi, né en 1959, domicilié à Cologne – et sans doute le plus fascinant de tous –, il a lui aussi déserté la problématique propre à l'immigration (*Tout* *se termine par des Larmes*[[385]](#footnote-385))*:* avec *L'Homme Tronc*[[386]](#footnote-386)*,* roman dans lequel il renoue avec l'Expres-

[126]

**L'homme double (Zafer Şenocak)**

Chacun de mes pieds se trouve sur une planète différente ;
Lorsqu'elles se mettent en mouvement, elles m'entraînent,
Et c'est la chute.
Deux mondes sont en moi, mais tous deux sont amputés
Et ne cessent de sanguinoler.
Ma langue est partagée par une frontière.
Je cherche bien à briser la cage qui m'emprisonne,
Mais je ne fais que retourner le couteau dans la plaie.

**L'œil qui rit et l'œil qui pleure (Meltem Ayaz)**

Vivre ici et m'imaginer que je vais y vieillir
ou bien vivre là-bas et y vieillir ?
Deux éventualités que j'envisage, seulement voilà :
Dans un cas comme dans l'autre,
J'ai toujours un œil qui rit et un œil qui pleure.

**Réservé ! (Hasan Dewran)**

Je monte dans le train, cherche une place, m'installe ;
Passage du contrôleur : non, non, cette place est réservée !
J'entre dans un restaurant, cherche une table, m'installe ;
Arrivée du serveur : non, non, cette table est réservée !
J'en arrive à penser que si un jour j'échappe à ce cauchemar,
Il y en aura encore un, planté là devant moi, pour me hurler :
Inutile de te réveiller, la réalité est réservée !

**S'cusez-nous ! (Kemal Kurt)**

S'cusez-nous d'être encore là ! Désolés de travailler chez vous !
Ayez l'extrême obligeance de nous pardonner
si nos femmes mettent des enfants au monde !
Je vous prie instamment de nous accorder votre indulgence
quand nos gamins fréquentent vos écoles !
J'en appelle à votre générosité :
Fermez un œil, s'il vous plaît, et ne nous tenez pas rigueur
d'avoir besoin d'un toit au-dessus de nos têtes.
Soyez patients avec nous
car sachez le bien : nous ne partirons pas sans nous être révoltés !

[127]

sionnisme, il a fourni la démonstration des capacités d'un "Kanak" à assimiler les subtilités de la langue, mais aussi la tradition historique, culturelle et sociologique du pays dans lequel il vit, tout en faisant preuve d'un humour caustique à l'égard du commercialisme qui se camoufle derrière le caritatisme et les grandes prétentions humanitaires, en RFA comme ailleurs. Le cas Pirinçci est paradigmatique de cette conviction affirmée en son temps par Thomas Mann que seul l'apport étranger permettrait un jour à la pensée allemande de se revivifier en se dégageant de ses schémas rigides, autoritaires et dominateurs [[387]](#footnote-387).

Une littérature d'abréaction ?

Que l'individu allemand – socio psychologiquement conditionné par ses schèmes éducatifs et culturels répressifs à renoncer à toute affirmation idiosyncrasique [[388]](#footnote-388) – ait été historiquement condamné à vivre au sein de la civilisation avec un constant sentiment de malaise [[389]](#footnote-389), explique pourquoi la littérature contemporaine de langue germanique relève de l'abréaction [[390]](#footnote-390). L'écriture est en effet le domaine privilégié où peut se réaliser le défoulement des frustrations et des aliénations auxquelles est vouée la personnalité ; par déplacement (Verschiebung) et condensation *(Verdichtung)* s'instaure une fiction métonymique et métaphorique [[391]](#footnote-391) qui permet que l'on règle ses comptes, comme dans le *Dîner* *de Moules* de Birgit Vanderbeke [[392]](#footnote-392) qui réactive la [128] thématique du meurtre du père [[393]](#footnote-393), ou dans *La belle Étrangère* de Klaus Pohl, une pièce très dure qui se trouve dans le même volume que *Le Retour de Karaté Billi*[[394]](#footnote-394) et basée sur la vision de l'Allemagne de la Réunification comme "une tête vide sur un ventre plein" *(Deutschland – ein leerer Kopf auf vollem Bauch) :* par une nuit d'hiver particulièrement rigoureuse, Margrit, une jeune Allemande de l'Ouest dont le train est bloqué par une congère, se voit contrainte de passer la nuit à l'auberge de Bebra, une petite bourgade à l'ancienne frontière de la RDA ; elle y assiste au meurtre d'un ouvrier polonais par les frères Maul (= grande gueule !) et se fait violer par leur homme de confiance du nom de Lutter ; lorsqu'elle veut dénoncer ces crimes, elle se heurte à un mur, tant auprès de l'avocat que de son futur mari Léon ; elle décide donc de faire justice elle-même mais finit assassinée par Lutter ; conclusion de l'aubergiste : les étrangers, quels qu'ils soient, sont toujours source de problèmes *(Wär die da ... die Fremde nicht gewesen ... und der Pole ... wär gar nichts gewesen. Die Fremden. Das ganze Unglück kommt von den Fremden).* Régi par l'ambition, le mensonge, l'iniquité, la violence, l'horreur, le crime, le monde, incapable de raison et d'humanité, s'achemine vers sa fin, comme dans *Le Testament de Maître Mussard* de Patrick Süskind (né en 1949) où "le grand Coquillage originel" broie tout en son sein [[395]](#footnote-395).

Il faut donc le dire avec force : l'écrivain de langue [129] allemande ne fait pas dans le détail ; il se complaît couramment – tout du moins pour ceux qui se soucient d'apporter à la réflexion de leurs contemporains, les seuls qui nous intéressent ici – dans un sadomasochisme qui fait frémir ses concitoyens ; l'expressionnisme d'un Reinhard Sorge (1892-1916) ou d'un Walter Hasenclever (1890-1940), l'outrance d'un Frank Wedekind (1864-1918) ou d'un Ernst Toller (1893-1939), le vérisme d'un Hans Fallada (i.e. Rudolf Ditzen, 1893-1947) ou d'un Alfred Döblin (1878-1957), l'inquiétante étrangeté d'un Franz Kafka (1883-1924), d'un Leo Perutz (1882-1957), ou encore d'un Franz Nabi (1883-1974), constituent toujours des lignes de force et d'inspiration incontournables ; bref, pour reprendre une discussion tardive au bistrot du journal *La Montagne* avec Peter O. Chotjewitz (né en 1934) qui, au tout début des années 80, était venu au CRDP de Clermont-Ferrand présenter ses ouvrages *Romans d'Amour d'un Incendiaire* et *Ces Messieurs du* *petit Matin* tout juste traduits chez Belfond [[396]](#footnote-396), l'écrivain de langue allemande se veut comme le "miroir grossissant qui révèle soudain à l'œil éberlué que le nez bien rose en apparence est en réalité truffé de comédons" *(ein Vergrösserungsspiegel, der dem verblüfften Auge auf einmal verrat, dass die anscheinend rosige Nase eigentlich voiler Mitesser ist) !* Il n'est qu'à relire *L'Envol vers le Cœur* [[397]](#footnote-397) de Gunter Herburger (né en 1932), pour s'en persuader (p. 5) : "Le défi à relever, pour nous auteurs, c'est d'exprimer le plus flagrant [130] comme le plus profondément caché, et d'oser jouer avec nos pensées [...] dans l'intention de dépasser [...] les contradictions dont pâtit notre société." Il convient bien sûr dans ce contexte d'évoquer les Suisses Friedrich Durrenmatt (1921-1990) avec *La Visite de la vieille Dame (Der Besuch der alten Dame,* 1956) et *Portrait d'une Planète (Porträt eines Planeten,* 1970), Max Frisch (1911-1991) avec *Andorra* (1961) et *L'Homme parait à l'Holocène* (*Der Mensch erscheint im Holozän,* 1975), sans oublier Fritz Zorn (1945-1977), le fils de milliardaire qui, dans le récit Mars, a sauvagement réglé ses comptes avec la société helvétique. Impossible également de ne pas penser à ces audacieux auteurs autrichiens tels Thomas Bernhard (1931-1989) avec ses romans *Trouble (Zerstörung,* 1967) et *Extinction (Auslöschung,* 1986), instrumentalisés autour des phénomènes de décomposition de l'humanité, Ingeborg Bachmann (1926-1973) avec notamment le recueil de nouvelles *La trentième Année (Das dreissigste Jahr,* 1961) qui dénonce les traumatismes liés à une existence vide de valeurs authentiques, ou encore Josef Winkler, Peter Turrini, Elfriede Jelinek, qui s'attaquent avec fureur à un environnement où les tendances fascistoïdes ont toujours la vie dure ; avec sa pièce *Dreck* (la dégueulasserie, la merde, la chiasse, tout ça à la fois !), Robert Schneider (né en 1961) a produit une œuvre d'un pathétisme auquel nul ne saurait rester insensible : Sad, un étudiant iranien, vit à Vienne dans la clandestinité [131] et, pour survivre, vend le soir des roses dans les restaurants ; exceptionnel connaisseur de la culture germanique, admirateur fervent – mais naïf – du "peuple des penseurs et des poètes", il n'a jamais douté que son intégration serait une simple formalité ; le temps passant, il finit toutefois par comprendre à son grand désespoir que rien ne lui permettra de surmonter la bêtise petite-bourgeoise et raciste des Autrichiens. Reste – toujours dans le même esprit – à insister sur cet admirable prosateur qu'est le Bavarois Patrick Süskind, dont l'oeuvre *(La Contrebasse, Le Parfum, Le Pigeon, Histoire de Monsieur Sommer)* est souvent l'objet d'une lecture réductrice ; en effet, loin de se contenter de nous livrer des "histoires" fascinantes, toute l'intelligence de Süskind consiste à nous confronter à des comportements pathologiques qui sont le lot de nombre de ceux qui nous entourent – et peut-être aussi le nôtre – afin de nous motiver à trouver des remédiations *ad hoc* au climat délétère responsable de telles situations ; à cet égard, l'anamnèse de ses héros est sans équivoque : rappelons simplement que celui de *La Contrebasse* est devenu musicien par haine de son père, un fonctionnaire dominateur, et particulièrement contrebassiste, pour se venger de sa mère qui ne lui donnait pas assez d'affection en la violant chaque jour symboliquement (cf. L.d.P. 7308, p. 36 *sq*.), que Jean-Baptiste Grenouille (*Le* *Parfum)* est le survivant d'une fausse couche que sa génitrice, une poissonnière, a enfoui [132] sous les viscères des téléostéens, et que Jonathan Noël (*Le* *Pigeon)* est l'enfant de Juifs déportés à Auschwitz, contraint à sa majorité à s'engager en Indochine où il fut plusieurs fois blessé, puis finalement trahi par sa jeune épouse.

Postmodernisme ou retour au baroque ?

S'inscrivant à l'origine parfaitement dans le cadre précédemment évoqué, deux écrivains de renom, l'Autrichien Peter Handke (né en 1942) et l'Allemand Botho Strauss (né en 1944), ont opéré une mutation qui les place aujourd'hui au centre d'un débat de fond sur la littérature.

Handke nous avait habitués à des peintures d'individus condamnés par la société à avoir un comportement anormal et marginal : ainsi Josef Bloch, le personnage central de *L'Angoisse du Gardien lors du Penalty (Die Angst des Tormanns beim Elfmeter,* 1970), ou encore Gregor Keuschnig qui, dans *L'Heure de la vraie Sensation (Die Stunde der wahren Empfindung,* 1975), proclamait : "Mon époque, voilà l'ennemi !" Mais dans les années 90 – Handke vit désormais à Chaville, près de Paris –, voilà que le ton change avec un pavé de plus de mille pages, *Mon Année dans la Crique où ne vit Personne*[[398]](#footnote-398), dont le propos se situe par anticipation en 1997. On y retrouve Gregor Keuschnig avec vingt-cinq années de plus, environ 58 ans ; après une carrière de juriste, il devenu écrivain et, avec l'âge, a perdu sa [133] hargne ; marié assez souplement avec une Catalane, père d'un fils adulte qui a quitté le domicile, il vit isolé dans ce qu'il nomme sa crique – d'où il peut apercevoir la Tour Eiffel –, et il se consacre à l'écriture ; cependant, paralysé par l'idée de ne pas réussir le roman dont il a prévu un synopsis détaillé, il se résout à ne parler que de lui et de ses obsessions ; un passage du livre est à cet égard lourd de sens : "Après que le retour d'une lame de couteau, en une profonde entaille, m'eût permis de voir brièvement la stratification de mes tissus jusqu'à l'os, menaçant de me faire perdre le doigt qui tient le stylo, je me lavai, tout en laissant la main sanguinolente sous le robinet, de l'autre les dents avec grand soin." Un critique, Walter Klier [[399]](#footnote-399), s'est insurgé contre cette phrase : pourquoi cette espèce de rite magique ? Pourquoi ne pas tout banalement se mettre un sparadrap et courir chez le médecin ? À quoi d'autres se sont empressés de répliquer qu'il s'agissait à l'évidence de postmodernisme, à savoir – si l'on retient la définition qu'en a donné le philosophe Jürgen Habermas [[400]](#footnote-400) qui condamne sans appel toutes les formes de pensée *new-age* –, "un repli sur un fonds archaïque niant tout progrès et opposant à la raison instrumentale un principe qui ne peut être qu'invoqué, qu'il s'agisse de la volonté de puissance ou de la souveraineté de l'être ou d'une force poétique dionysiaque."

Cependant, le hic, c'est que cette définition du postmodernisme par Habermas, ce n'est pas à Peter Handke [134] qu'elle va être explicitement appliquée, mais au Berlinois Botho Strauss [[401]](#footnote-401).

Avec Tout *un chacun (Gross und Klein,* 1978) et *Couples, Passants* (Paare, Passanten, 1981), Strauss nous avait lui aussi accoutumés à plonger dans l'univers d'êtres brisés par les épreuves de l'existence et réagissant à leur mutilation par une introspection maladive. Mais en 1994, avec *Avoir un Logement, Somnoler, Mentir* [[402]](#footnote-402), le gauchiste défroqué [[403]](#footnote-403) nous entraîne – à travers l'énigme des comportements élémentaires – dans une mystique biologique esthétisée que d'aucuns vilipendent en tant que "littérature néonazie", l'élémentaire *(das Elementare)* et le biologique *(das Biologische)* ayant été, comme on le sait, des ressorts majeurs de la production littéraire du troisième Reich [[404]](#footnote-404). Pire encore, dans sa pièce *L'Équilibre (Das Gleichgewicht,* toujours en 1994), voici Strauss mettant en scène un jeune homme qui, contre son père, un professeur d'économie persuadé des vertus du libéralisme, se livre à l'apologie d'une "révolte de la pureté" *(Aufstand der Reinheit)* dans une Europe malade ! Dès lors, pour Peter von Becker *(Theater heute* 12/1994, revue pour laquelle a travaillé Strauss), il s'impose donc – en l'état actuel des choses et à moins d'un salutaire soubresaut de l'intéressé –, de prendre congé *(Abschied nehmen)* de cet auteur qui, dans sa quête d'une société qu'il n'aurait plus à maudire *(verwünschen)* a déjà un pied dans le marécage brun ([...] *braunen Sumpf ... mit einem Fuss* [135] *schon darin).*

Quoi qu'il en soit de cette polémique – qui a pris des proportions énormes depuis qu'un autre écrivain d'envergure, Martin Walser (né en 1927), ancien membre du Groupe 47, a en octobre 1998, lors de la réception du Prix de la paix de l'édition allemande à la veille du soixantième anniversaire de la Nuit de cristal, usé d'une rhétorique lut faisant "rejoindre et du coup cautionner le discours de l'extrême droite" [[405]](#footnote-405)–, assimiler Handke et Botho Strauss relèverait d'un mauvais procès.

Chez Peter Handke, aucun relent d'idéologie nazie ; certes le malaise dans la civilisation est patent, mais c'est à l'individu et à lui seul de trouver des solutions ; pas question de désigner des boucs émissaires ; du reste, pour sa part, Handke a choisi : résolument nombriliste à la Adalbert Stifter [[406]](#footnote-406), recherchant dans l'entomologie propice au rêve une compensation à son désenchantement du monde sans y voir comme Ernst Jünger (1895-1998) [[407]](#footnote-407) la justification à une "révolution conservatrice" [[408]](#footnote-408) par laquelle l'organisation sociale se mettrait en conformité avec l'ordre naturel, il renoue en fait avec une certaine tradition baroque où – comme l'a fort bien dit Jean-Louis Bandet, professeur de littérature allemande à Rennes II – "derrière le foisonnement débordant de l'imaginaire [se cache] la vision sceptique, désabusée, voir désespérée [...] de la misère de l'homme" [[409]](#footnote-409).

[136]

Conclusion

Il serait bien téméraire et présomptueux de vouloir prédire où va la littérature allemande ! Toutefois, pour qui s'entend à considérer l'écriture comme le sismographe des entreprises de l'homme qui, finalement, ne se résument qu'à une seule, l'Histoire, il n'est pas douteux que ses orientations actuelles constituent un précieux indice pour apprécier l'évolution sociopolitique en cours et future de la sphère germanique [[410]](#footnote-410), et par-delà de l'Europe. C'est dire si cette littérature nous concerne tous et pourquoi il est inadmissible – comme c'est trop fréquemment le cas en France – de ne pas la prendre en compte pour peu que l'on ait le souci du lendemain. Bien sûr, libre à chacun de considérer, comme l'indiquait Jean-Paul Sartre [[411]](#footnote-411), que "tout cela n'est pas si important", que "le monde peut fort bien se passer de la littérature" ; mais il serait criminel de ne pas alors avoir conscience que le monde "peut se passer de l'homme encore mieux." C'est cela la ***mémoire féconde***[[412]](#footnote-412) !

[137]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

NOTES ET RÉFÉRENCES

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pour faciliter la consultation des notes en fin de textes, nous les avons toutes converties, dans cette édition numérique des Classiques des sciences sociales, en notes de bas de page. JMT.

[138] [139] [140] [141] [142] [143] [144] [145] [146] [147] [148] [149] [150] [151] [152] [153] [154] [155] [156] [157] [158] [159] [160] [161] [162] [163] [164] [165] [166] [167] [168] [169] [170] [171] [172] [173] [174] [175] [176]

[177]

**LA MÉMOIRE FÉCONDE.***Cinq conférences***.**

INDEX DES NOMS CITÉS

[Retour à la table des matières](#tdm)

Adenauer K. 94, 108

Adler V. 70

Albrecht K. 84

Andersen A. 107

Arco auf Valley A. 16

Aroneanu E. 75

Aufricht E. J. 13, 39

Ayaz M. 125, 126

Bachmann I. 130

Bandet J. L. 135

Bauer O. 61

Beauvoir S. de 83, 88

Becher U. 24

Becker P. v. 134

Beller S. 57, 60, 62

Beimler H. 17, 88

Berben P. 38

Berg A. 61

Bergmann H. O. 52

Bernhard T. 130

Bettauer H. 59

Bettelheim B. 87, 96

Biermann W. 111

Biller M. 110, 123

Billig J. 75, 86

Biondi F. 125

Bismarck O. v. 117

Bloch E. 5

Böll H. 53, 107

Borchert W. 54

Brecht B. 13 *sq*., 21 *sq*., 38 *sq*., 51, 109

Bredel W. 83

Brentano F. 58

Broch H. 60, 68

Bronnen A. 14

Broszat M. 75

Brüning H. 26 *sq*., 45

Bürger W, 111

Burmeister B, 112

Burnier M. A. 284

Canetti E. 39, 64, 109

Canetti V. 109

Canguilhem G. 96

Carls H. 92

Castiglioni C. 61

[178]

Chassenet-Smirgel J. 65

Chiellino G. 125

Chotjewitz P. O. 129

Cirak Z. 125

Clausen C. 52

Cohen D. 5, 10, 75

Degenhardt F. J. 124

Dewran H. 125, 126

Dietrich H. 81, 84

Ditzen R. cf. Fallada H.

Döblin A. 77, 129

Dudow S. 51

Dürrenmat F. 130

Durus A. 15

Eglhofer R. 16

Eich G. 107

Einstein A. 58

Eisenberg J. 68, 73

Eisner K. 16

Eisner L. 52

Epp Ritter v. F. 16

Erhard L. 108

Ewers H. 47

Fallada H. 129

Federn E. 87

Ferenczi S. 34

Fontane T. 118

Forte D. 110

François-Josep 69

Frank L. 109

Freud S. 34, 57, 60, 63, 65, 69, 71, 73

Freydefond D. 7

 Fried A. H. 61

Frisch M. 124, 130

George H. 52

Goebbels J. 14, 38, 43, 46 *sq*., 50, 80, 138

Goethe J. W. v. 69

Goguel R. 89

Goldmann L. 62

Goldschmidt G. A. 71

Goring H. 78

Grass G. 83, 107 *sq*., 117 *sq*.

Groener W. 27

Grossmann K. 18

Grün M. v*.* 54, 123 *sq*.

Grünberg K. 60

Gründgens G. 44

Guillaume II 30 *sq.,* 72, 117, 139

[179]

Guillemot G. 10

Habermas J. 133

Hahn D. 112

Handke P. 23, 132 *sq.*

Harig L. 120

Harlan V. 44

Härtling P. 110

Hartmann L. 61

Hasenclever W. 129

Hegel G. W. F. 43

Heidegger M. 112, 137

Hein C. 19, 115

Heine H. 33

Herburger G. 129

Hermlin S. 109

Hertzka E. 61

Herzl T. 72 *sq*.

Heym S. 115

Hilbig W. 113

Hildebrandt D. 39

Hilferding R. 61

Himmler H. 76, 80

Hindenburg P, v. 26 *sq*., 46

Hinkel H. 14

Hitler A. 14, 31, 43, 48, 50 *sq*., 53 *sq*., 63, 87, 89, 117

Hofmannstal H. v. 57, 60

Hoffmann J. 16

Höltermann M. 17

Hörsing O. 17

Horváth Ö. v. 7, 13 *sq*.,

109 Hume D. 69

Jannings E. 44

Jaspers K. 37

Jelinek E. 130

Jünger E. 112, 135

Jutzi P. 51

Kafka F. 22, 58, 85, 96, 129

Kahr G. v. 16

Kaminer W. 121

Kandinski W. 58

Kant I. 69

Katzenelson J. 111

Kelsen H. 60

Kerr A. 15

Kiesinger K. G. 108

Kisch E. E. 109

Kitchener H. 79

Klabund 39

Klarsfeld B. 108

[180]

Klemperer 0. 60

Klier W. 133

Klimt G. 57

Köbeli M. 121

Koch R. 51

Koeppen W. 108 *sq*.

Koestler A. 75

Kogon J. 75

Kokoschka 0. 57

Kolbenhoff W. 109

Kravchenko V. 75

Kraus K. 68 *sq*.

Krauss W. 44

Kroetz F. X. 120

Kühnrich H. 75

Kuckart J. 110

Kurt K. 125, 126

Kutscher A. 39

Landauer W. 21

Lang F. 44, 51

Langhoff W. 89

Lanz von Liebenfels J. 63

Lefèvre H. 9

Leiser E. 44

Leviné E. 16

Liebeneiner W. 45

Liebmann I. 113

Locke J. 69

Loewenstein R. 73

Loewy A. 106

Loewy T. 107

Löhner-Breda F. 89

Loos A. 62

Louis II de Bavière 33

Ludwig E. 27

Lueger K. 63

Manier G. 57, 70

Mangold K. 92

Mann T. 109, 127

Marx K. 25, 43

Mehring W. 39

Mendel G. 7

Mendelssohn F. v. 13

Mitscherlich A. 108

Mitscherlich M. 108

Mitterrand F. 7

Moniková L. 122

Mora T. 121

Müller Heiner 114

Müller Hermann 26

Müller Herta 122 *sq*.

Mussolini B. 24

[181]

Nabl F. 129

Naoum J. 1 25

Napoléon III 28

Nestroy J. N. 13

Neumeister A. 113

Neurath 0. 68

Nietzsche F. 34

Nonnengesser K. 93

Nooteboom C. 116

Norkus H. 46

Ören A. 125

Ossietzky C. v. 18, 27, 78

Ott H. 106

Pabst G.W. 51

Palmier J. M. 8

Perutz L. 129

Pirinçci A. 125

Piscator E. 39

Pivot B. 117

Plessner H. 31 *sq.*

Pleyer L. 33

Pohl K. 114, 128

Popper-Lynkeus J. 61, 68

Rassinier P. 94

Rathenau W. 18

Rauschning H. 87

Reger E. 15

Régler G. 77

Reich W. 30

Reich-Ranicki M. 117

Reinhardt M. 39, 61

Resnais A. 75

Richard L. 53

Richter H. W. 107

Riefenstahl L. 45

Rosenlöcher T. 115

Roth J. 60

Rousset D. 75, 90, 96 *sq.*

Rummer H. 25

Sachs N. 95

Sartre J. P. 38 *sq*., 68, 75, 83, 90, 136

Schädlich H. J. 118

Schami R. 125

Scharrer A. 26, 83

Schenzinger K. A. 46, 48

Schiele E. 57

Schirach B. v, 52

Schiller F. v. 69

Schlesinger B. W. cf. Walter B.

[182]

Schlink B. 110

Schlösser R. 20

Schmidt A. 83

Schneckenburger M. 34

Schneider P. 116

Schneider Robert 130 *sq.*

Schneider Rolf 115

Schnitzler A. 57, 60, 68, 71, 74

Schonberg A. 57, 69

Schönerer G. v. 63

Schönstedt W, 83

Schuh O.F. 22

Schwarzinger H. 7

Seghers A. 83, 109

Şenocak Z. 124, 126

Serin J. 10

Seitz F. 47

Silcher F. 33

Siodmak R. 21

Sloterdijk P. 11

Soljénitsyne A. 75

Sorge R. 129

Specht K. 121

Sperber M. 67, 70

Steinhoff H. 8, 48, 50 *sq*.

Stifter A. 135

Strauss B. 134 sq.

Strauss J. 59

Süskind P. 128, 131

Suttner B. 61

Taufiq S. 125

Titze M. 113

Timm U. 110

Toller E. 14, 15, 39, 129

Treviranus G. 26

Troll T. 120

Tucholsky K. 25

Turek L. 83

Ucicky G. 47

Vanderbeke B. 127

Voltaire 22

Wagner K. 93

Wagner R. 122

Wallraff G. 124

Walser M. 83, 135

Walter B. 60

Webern A. v. 57, 61

Wedekind F. 30

Weiss P. 108

Wels O. 17

[183]

Wenzler F. 47

Werfel F. 60

Wessel H. 47

Wetterwald F. 97 *sq*.

Weyrauch W. 107

Wiechert E. 83

Wieland CM. 14

Wilhelm C. 34

Wittgenstein L. 60, 68

Wolf C. 112

Wolf F. 111

Wormser-Migot 0. 75

Yourcenar M. 11

Zaimoglu F. 125

Zille H. 51

Zola E. 118

Zorn F. 130

Zuckmayer C. 15

Zweig S. 57, 70

[184]

[185]

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos [7]

Lumières sur *la nuit italienne* d'Ödön von Horváth [13]

Le film de propagande nazie *Hitlerjunge Quex* (*le jeune hitlérien* Quex) [43]

Les juifs de Vienne à l'aube de la modernité [57]

Pourquoi toujours parler des camps du troisième Reich ? [75]

Plaidoyer pour la littérature allemande [99]

Notes et références [137]

Index des noms cités [177]

[186]

[187]

**– Travaux de l'auteur –**

*Art et Nazisme*, Montage audiovisuel, CRDP, Clermont-Fd, 1977, 45 mn.

*Le Système concentrationnaire nazi*, Montage audiovisuel, CRDP, Clermont-Fd, 1978, 30 mn.

*La Conscience pétrifiée. Essai sur la politique culturelle du troisième* *Reich,* PU, Paris, 1980, 350 p.

*Le Combat hitlérien. Guide pour une lecture critique de "Mein* *Kampf",* PU, Paris, 1981, 160 p.

"Der antifaschistische Widerstandskampf der deutschen Intelligenz im Februar 1933", *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs* *d'allemand,* CRDP, Clermont-Fd, mars 1981.

"Le livre au service de l'idéologie nationale-socialiste", *Bulletin régional de liaison* *et d'information des professeurs d'allemand,* CRDP, Clermont-Fd, novembre 1981.

*Regard sur la poésie nationale-socialiste*, Devès, Tarascon, 1982, 80 p.

*La Suisse au temps du* *nazisme,* Devès, Tarascon, 1982, 80 p.

*Justiz im Dritten Reich,* Univ. d'Auvergne, Clermont-Fd, 1984, 178 p. (rééditions 1987 et 1991).

"Nazisme et tradition classique", in *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand*, CRDP, Clermont-Fd, novembre 1995.

"Edelweisspiraten : anticonformisme, délinquance ou résistance ?, *Bulletin régional de liaison et d'information des professeurs d'allemand*, CRDP, Clermont-Fd, mars 1987.

*Nazisme et psychanalyse*, PU, Paris, 1987, 92 p.

[188]

*Petit vocabulaire du national-socialisme*, PU, Paris, 1989, 170 p.

*Anatomie d'un crépuscule. Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich*, Tarmeye, Mazet-St-Voy, 1990, 450 p.

"Le concept de troisième Reich", Univ. d'Auvergne, janvier 1990.

"La politique féminine du troisième Reich", Univ. d'Auvergne, mai 1990,

*Le Défi de la mémoire.* *Quelques réflexions autour* du *nazisme,* Tarmeye, Mazet-St-Voy, 1991, 145 p.

"Darwinisme social : odieux souvenir ou révoltante présence ?", *Médecin du front. Bulletin national* *des médecins résistants et déportés,* Paris, 1994.

*Médecins, médecine et société* (en collaboration), Nathan, Paris, 1995.

"Un système médicalisé de liquidation des êtres humains : le national-socialisme", *Forensic. Revue de psychiatrie légale,* n°10, 1995.

"Psychanalyse sous le troisième Reich", *Forensic. Revue de psychiatrie légale,* n° 10, 1995.

"Psychanalyse et troisième Reich", *Journal de* *Nervure. Journal de Psychiatrie,* n° 7, 1995.

"La psychanalyse sous le troisième Reich", in *Allemagne d'Aujourd'hui*, n° 134, 1995.

*Médecine et national-socialisme.* Cours de D. U. d'éthique médicale, Faculté de médecine, Brest, 1996 (polycopié), 21 p.

"L'éthique, seul rempart véritable contre la paranoïa étatique. Réflexions à propos de la médecine nazie, *Psychiatrie française*, n° 4, 1996.

"Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem", *Kultur-Mosaik*, Ellipses, Paris, 1997, pp. 187-202.

[189]

*Justice et nazisme*, L'Harmattan, Paris, 1997, 108 p.

*Le national-socialisme. Vocabulaire et chronologie*, L'Harmattan, Paris, 1998, 320 p.

*Médecine et nazisme* (en collaboration), L'Harmattan, Paris, 1998,142 p.

"Plaidoyer pour une résistance sémantique et sémiologique en psychiatrie", *Psychiatrie française*, n° spécial, sept. 98.

*Le national-socialisme*. *Approche didactique,* Ellipses, Paris, 1999,144 p.

"Plaidoyer pour la relecture du roman "Succès" de Lion Feuchtwanger, *Allemagne d'Aujourd'hui,* n° 147, 1999.

*Culture* *et dégénérescence* en *Allemagne,* L'Harmattan, Paris, 1999, 136 p.

Préface à S. Horen-Hornfeld, *Comme un feu brûlant. Expérimentations médicales au camp de Sachsenhausen*. Témoignage, L'Harmattan, Paris, 1999.

*Principes d'éthique médicale* (en collaboration), édit. Vuibert, Paris, 1999.

"Les Allemands dans l'histoire de France : plaidoyer pour une reconnaissance", préface à F. Labbé, *Anacharsis* *Cloots, le Prussien francophile,* L'Harmattan, Paris, 2000.

Adaptation française et présentation du roman de Walter Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes,* L'Harmattan, Paris, 2000, 238 p.

Préface à G. Connes, *L'autre épreuve. Souvenirs hétérodoxes de captivité, 1916-1919,* L'Harmattan, Paris, 2001.

Préface à B. Gaudiot, *Adolf* *Hitler. L'archaïsme déchaîné,* L'Harmattan, Paris, 2001.

"Aliénation, réification et fétichisme à l'exemple du livre sous le troisième Reich", *X-Alta. Revue de sociologie,* n°5, 2001.

[190]

*Le nazisme : une culture ? Essai étiologique*, L'Harmattan, Paris, 2001.

"La *Nuit italienne* d'Ödön von Horváth", *Polyglotte. Revue culturelle pluridisciplinaire*, n° 9, 2002.

*Initiation* à *l'éthique médicale* (en collaboration), édit. Vuibert, Paris, 2002.

Préface à G. Solovieff, *Une enfance berlinoise.* *1921-1928,* L'Harmattan, Paris, 2002.

*Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*, L'Harmattan, Paris, 2002, 141 p.

[191]

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique
- 14110 Condé-sur-Noireau
 N° d'Imprimeur : 11794 -
Dépôt légal : avril 2003 -
Imprimé sur DemandStream

*imprimé* en *UE*

*Fin*

1. E. Bloch, *Avicenna und die Aristotelische Linke,* Suhrkamp, 1963, p. 67. [↑](#footnote-ref-1)
2. D. Cohen, *Où tes Traces, L'Harmattan*, 2001, p. 193. [↑](#footnote-ref-2)
3. G. Mendel, *Une Histoire de l'Autorité*, La Découverte, 2002, p. 110 ; voir également du même auteur : *De Faust à* *Ubu. L'invention de l'individu*, L'Aube, 1996. [↑](#footnote-ref-3)
4. "Quand les nazis faisaient leur cinéma", Journal *La Montagne*, édition de Clermont-Ferrand, 20 novembre 1991. [↑](#footnote-ref-4)
5. H. Lefèvre, *Le Manifeste différentialiste,* Idées/Gallimard, 1970, p. 182. [↑](#footnote-ref-5)
6. Cf. A. Camus, [*La* *Chute*](http://dx.doi.org/doi%3A10.1522/030165669)*,* Gallimard, 1956, p. 12 et p. 128 *sq*. [↑](#footnote-ref-6)
7. D. Cohen, *Lettre à* *une Amie allemande,* L'Harmattan, 2001, p. 106. [↑](#footnote-ref-7)
8. *Ibid.*, p. 55. [↑](#footnote-ref-8)
9. Colloque sur M. Heidegger du 17 juillet 1999, château d'Eimau, près de Garmisch, en Bavière. [↑](#footnote-ref-9)
10. Ö. von Horváth, *Sportmärchen*, G.W. 11, Suhrkamp Tb 1061, 1988, p. 252. [↑](#footnote-ref-10)
11. En mars 1954, le *Schiffbauerdamm* deviendra le siège permanent du *Berliner Ensemble,* fondé en 1949 par B. Brecht et Hélène Weigel. [↑](#footnote-ref-11)
12. En novembre 1932, il montera également à Leipzig et à la Comédie de Berlin *Casimir et Caroline,* pièce populaire achevée par Horváth en 1931 : un chômeur abandonné par sa femme qui ne rêve que de luxe trouve le réconfort auprès de la maîtresse d'un truand. [↑](#footnote-ref-12)
13. 1898-1971 ; émigré à Paris où il dirigera le Théâtre de l'Étoile, puis à New-York où il produira les pièces de Brecht. Voir son autobiographie : *Erzähle,* *damit du* *dein Recht erweist,* Berlin, 1966. [↑](#footnote-ref-13)
14. 1801-1862 ; grand maître du *Jux*, entendons : une stigmatisation par le sarcasme des contradictions sociales poussées à l'absurde. Pour ses œuvres et une bibliographie, voir M. Kluge et R. Radier, *Hauptwerke der deutschen Literatur. Einzeldarstellungen und Interpretationen*, Kindler Verlag, 1974, pp. 387-389. Cf. également J. Chassard et G. Weil, *Dictionnaire des œuvres et des thèmes de la Littérature allemande.* Hachette, 1973, p. 256. [↑](#footnote-ref-14)
15. 1901-1960 ; études en sciences politiques, puis membre d'un corps franc, adhère au Parti nazi en octobre 1921. Très grosse influence au sein de la Ligue de combat pour la défense de la culture allemande d'Alfred Rosenberg, puis de la Chambre culturelle du Reich dirigée par Goebbels. [↑](#footnote-ref-15)
16. En réalité Arne Bronner, 1895-1959 ; après avoir participé à la guerre, s'établit à Berlin en 1920, se fait connaître par sa pièce expressionniste *Le Meurtre du* *Père.* Passe au nazisme vers 1929 et publie notamment le roman *Rossbach* qui glorifie les corps francs et le putsch de Hitler à Munich. Chargé sous le régime nazi de développer les programmes de la future télévision du Reich, il est exclu de la Chambre culturelle en 1937 en raison de son origine juive ; rentré en Autriche, il rejoint la résistance communiste et est condamné à mort pour haute trahison en 1945 ; après la défaite nazie, maire de Goisern en Haute-Autriche, puis journaliste à Linz ; installé à Berlin-Est à partir de 1955. [↑](#footnote-ref-16)
17. Cf. CM. Wieland, *Les* *Abdéritains,* trad. en français moderne par J. Demélier, L'Harmattan, 2000. [↑](#footnote-ref-17)
18. 1893-1939 ; écrivain et dramaturge pacifiste ; incarcéré pour cinq ans en 1919 suite au rôle dirigeant qu'il a joué lors de la Commune bavaroise ; un des plus vigoureux dénonciateurs de Hitler et en tant que tel "bête noire" des nazis ; collaborateur de la *Weltbühne ;* déchu de la nationalité allemande le 23 août 1933, il réside en Suisse et en France ; rejoint les USA en 1936 ; se suicide à New York. [↑](#footnote-ref-18)
19. Cit. in M. Kluge et R. Radier, *Hauptwerke der deutschen Literatur,* Kindler Verlag, 1974, p. 505. [↑](#footnote-ref-19)
20. 1893-1954, journaliste et écrivain ; selon un rapport de la Gestapo de juin 1938, aurait été communiste (cf. J. Wulf, *Literatur und Dichtung im* *Dritten Reich*, Sigbert Mohn Verlag, 1963, p. 183) ; *Union der festen Hand* a été republié par le Scriptor Verlag de Kronberg. [↑](#footnote-ref-20)
21. *Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschands* (Parti socialiste indépendant), fondé en avril 1917 au Congrès de Gotha en rupture avec le Parti social-démocrate qui soutient la politique belliciste de Guillaume II. Disparition en octobre 1920 où la majorité fusionne avec le Parti communiste, tandis que la minorité réintègre le Parti social-démocrate. [↑](#footnote-ref-21)
22. Putsch d'extrême droite qui, le 14 mars 1920, chasse de Bavière le gouvernement social-démocrate dirigé par Johannes Hoffmann et instaure la dictature de Gustav von Kahr. Pour plus de détails, voir T. Feral, *Le National-Socialisme,* Ellipses, 1999, pp. 55-57. [↑](#footnote-ref-22)
23. Cf. Hans Beimler, *Im Mörderlager Dachau,* Berlin, 1980, p. 9 : "Après que les fascistes aient réussi à s'emparer du pouvoir en Bavière le 9 mars 1933, sans résistance du gouvernement Held-Stützel-Schäfer – et malheureusement aussi sans résistance notable de la classe ouvrière – [...]". [↑](#footnote-ref-23)
24. *Sozialdemokratische Partei Deutschands* (Parti social-démocrate), fondé en mai 1875 au Congrès de Gotha ; en janvier 1919, le plus puissant parti d'Allemagne ; alliance avec le Centre catholique *(Zentrum)* et le Parti démocrate (DDP) pour former la "Coalition de Weimar". Colonne vertébrale de la République jusqu'en mars 1930 où des "Cabinets présidentiels" (Brüning, von Papen, von Schleicher), orientés à droite, gouvernent par décrets avec le soutien du président Hindenburg, élu en 1925 ; ligne politique opportuniste : soutien de la réélection de Hindenburg en 1932, tolérance de la droitisation, rejet jusqu'en mars 1933 de toute action de masse contre le régime hitlérien... [↑](#footnote-ref-24)
25. Ligue d'anciens combattants orientée à l'extrême droite fondée le 25 décembre 1918 par le capitaine de réserve et directeur d'entreprise chimique Franz Seldte qui sera nommé ministre du Travail en 1933. [↑](#footnote-ref-25)
26. *Sturmabteilung :* organisation paramilitaire du Parti nazi constituée fin 1921 par le capitaine Ernst Röhm qui en fit une véritable armée de la terreur politique. [↑](#footnote-ref-26)
27. Dans son ouvrage consacré à Ossietzky (Suhrkamp, 1973, p. 122), Grossmann affirme que Horváth aurait alors collaboré à une brochure éditée par la Ligue des Droits de l'Homme pour dénoncer l'iniquité des tribunaux allemands vis-à-vis des militants de gauche. [↑](#footnote-ref-27)
28. 1889-1938 ; pacifiste, rédacteur en chef de la *Weltbühne,* résistance active et systématique à l'extrême droite dès le début de son activité journalistique ; nombreuses condamnations sous la République de Weimar pour ses dénonciations du réarmement ; arrêté par la Gestapo le 28 février 1933 et envoyé dans plusieurs camps de concentration ; meurt dans un hôpital berlinois suite aux tortures que lui infligèrent ses gardiens après que lui eût été attribué en novembre 1936 le Prix Nobel de la Paix pour l'année 1935. [↑](#footnote-ref-28)
29. Dans la mythologie germanique, nom de la "fureur guerrière" qui aurait notamment permis en l'an IX aux tribus conduites par Arminius de vaincre les légions romaines de Varus lors de la fameuse bataille de la forêt de Teutoburg. Dans *Orages d'Acier* (1920), qui relate son expérience de combattant de la Première Guerre mondiale, Ernst Jünger (1895-1998) en donne ce commentaire : "Une fureur guerrière s'empara de nous, comme si de très loin, se déversait en nous la force de l'assaut. Elle arrivait avec tant de vigueur qu'un sentiment de bonheur, de sérénité me saisit. L'immense volonté de destruction qui pesait sur ce champ de mort se concentrait dans les cerveaux, les plongeant dans une brume rouge. Sanglotant, balbutiant, nous nous lancions des phrases sans suite, et un spectateur non prévenu aurait peut-être imaginé que nous succombions sous l'excès du bonheur" (traduction française, C. Bourgois, 1970, p. 381). [↑](#footnote-ref-29)
30. C. Hein, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 120/1992, p. 24. [↑](#footnote-ref-30)
31. in Ö. von Horváth, *Sportmärchen, op.* *cit.,* p. 227. [↑](#footnote-ref-31)
32. *Reichskulturkammer*; voir T. Feral, *Le National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie,* L'Harmattan, 1998, p. 103. [↑](#footnote-ref-32)
33. *Universum-Film-Aktiengesellschaft ;* cf. *ibid.,* p. 119. [↑](#footnote-ref-33)
34. Cf. les diatribes enflammées de Hitler dans *Mein Kampf* à l’encontre de la "multiracialité" de l'Empire des Habsbourg. [↑](#footnote-ref-34)
35. Cf. "Die Komödie des Menschen", in *Sportmärchen, op. cit.,* p.227 : "Ich machte Kompromisse, verdorben durch den neupreussischen Einfluss, und wollte ein Geschäft machen, sonst nichts. [...] So habe ich mir nun die Aufgabe gestellt, frei von Verwirrungen [...] zu schreiben, ohne Kompromisse, ohne Gedanken ans Geschäft." [↑](#footnote-ref-35)
36. O.F. Schuh, cit. in D. Hildebrandt, *Horváth*, Rowohlt, 1989, p. 131. [↑](#footnote-ref-36)
37. On se souvient que ce n'est qu'au terme de ses infortunes que Candide comprendra enfin l'absurdité de renseignement de son précepteur Pangloss, disciple des philosophes optimistes Leibniz et Wolf, qui, en dépit des réalités, professait que "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes". [↑](#footnote-ref-37)
38. P. Handke, "Horváth ist besser als Brecht", in *Theater im Umbruch,* DTV, 1970. [↑](#footnote-ref-38)
39. D. Hildebrandt, *op. cit.,* p. 74. [↑](#footnote-ref-39)
40. U. Becher, postface à *Horváth. Stücke,* Rowohlt, 1961. [↑](#footnote-ref-40)
41. 1890-1935 ; voir *Bonsoir Révolution allemande,* PUG, 1981, choix de textes précédé d'une excellente présentation par Dieter Welke. [↑](#footnote-ref-41)
42. Libéré après sa "rééducation", Hans Rummer réapparaîtra héroïquement sur la scène politique le 28 avril 1945 : ayant entendu vers quatre heures du matin sur l'émetteur de radio Munich un appel du comité de libération de la Bavière exhortant les anciens maires et la population à mettre un terme à l'absurde guerre totale, Rummer et quelques amis criassent de Penzberg le maire nazi Vonwerden, forment une milice de quarante hommes pour protéger les installations minières de la destruction (Plan Néron) et assurer la sécurité des prisonniers de guerre français, et préparent la remise de la ville aux Américains. Mais le lieutenant Ohm, tout juste arrivé avec un détachement, a vent de la "trahison" et prévient le *Gauleiter,* sur ordre duquel Rummer et six autres "traîtres au Führer" sont immédiatement exécutés ; un autre conjuré est abattu alors qu'il tente de s'enfuir. Dans la soirée, un commando *Werwolf* arrive en ville sous les ordres de l'écrivain Hans Zöberlein, bientôt rejoint par le juge Bauernfeind, spécialiste des condamnations sommaires : une liste d'otages est dressée à la hâte ; deux femmes et six hommes sont pendus "au nom du peuple allemand" ; certains ne doivent qu'à la chance de s'en tirer... Devant la progression rapide des troupes US, le commando quitte la ville le lendemain matin. Le procès des criminels de Penzberg se déroula du 14 juin au 7 août 1948 : seuls Zöberlein et Bauernfeind furent condamnés à mort ; toutefois en décembre 1949, après l'abolition de la peine de mort par la *Loi fondamentale,* leur peine fut commuée en détention à perpétuité, et finalement abrogée en avril 1950, malgré les campagnes de protestation des organisations démocratiques de la ville de Penzberg. C'était en effet l'époque où, dans une République fédérale focalisée sur la reconstruction et obsédée par la guerre froide, "un peuple dynamique, bien qu'accablé par le remords, ne pouvait se permettre d'être consumé par un passé obsédant" (Golo Mann, *Histoire allemande,* 1958). [↑](#footnote-ref-42)
43. Voir T. Feral, [*Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Feral_Thierry.html)*,* L'Harmattan, 2002. [↑](#footnote-ref-43)
44. 1891-1971 ; officier de marine, puis membre influent du Parti national-populiste (DNVP) de Hugenberg avec lequel il rompt en 1929 par désapprobation de son orientation trop extrémiste ; étroit collaborateur du chancelier Brüning ; quitte la scène politique en 1932 ; après la "Nuit des longs couteaux" à laquelle il échappe de justesse, émigré en Grande-Bretagne puis aux USA ; rentre en Allemagne en 1949 ; a publié en 1968 *La Fin de Weimar.* [↑](#footnote-ref-44)
45. 1881-1948 ; de son vrai nom E. Cohn ; auteur de biographies de personnalités historiques (Goethe, Napoléon, Guillaume II) et d'*Entretiens avec* *Mussolini* (Berlin, 1932) ; émigré en Suisse puis aux USA ; son réquisitoire, *Hindenburg ou la Légende de la République allemande,* parut à Amsterdam en 1935. [↑](#footnote-ref-45)
46. Cf. H. Donat, A. Wild et *al., Carl von Ossietzky. Republikaner ohne Republik,* Brême, Donat & Temmen Verlag, 1986. [↑](#footnote-ref-46)
47. Voir T. Feral, *Le National-Socialisme*, Ellipses, 1999, p. 72 *sq*. [↑](#footnote-ref-47)
48. Pour le détail, voir Ö. von Horváth, *Italienische* *Nacht,* G.W. 3, Suhrkamp, 1984, avec commentaires et appareil critique par T. Krischke. [↑](#footnote-ref-48)
49. Élections du 14 septembre 1930 ; pour se rendre compte concrètement des succès remportés à cette époque par les nazis, voir T. Feral, [*Le National-Socialisme. Vocabulaire et Chronologie*](http://classiques.uqac.ca/contemporains/Feral_Thierry/Feral_Thierry.html)*,* L'Harmattan, 1998, p. 171 sq. [↑](#footnote-ref-49)
50. 1897-1957, militant communiste en même temps que disciple de Sigmund Freud ; exil à Amsterdam puis aux USA ; après avoir dans les années vingt ouvert une consultation pour ouvriers et employés dont l'activité tourne autour du contrôle des naissances, de l'avortement et de l'éducation sexuelle, en arrive à la conclusion que la famille, en réprimant la sexualité des enfants pour détruire leur désir d'émancipation, "est le véritable atelier idéologique de l'ordre social" tel que souhaité par le capitalisme : "Le père, dans sa configuration habituelle, est le représentant des autorités bourgeoises et le pouvoir d'État dans la famille." L'ordre patriarcal ouvre la voie à la "peste émotionnelle" qui fabrique le fascisme (cf. *La Psychologie de Masse du Fascisme,* 1933). [↑](#footnote-ref-50)
51. Sur cette illusion entretenue par Hitler qui régulièrement s'affichait lors de cérémonies officielles en compagnie du *Kronprinz* et de hautes personnalités connues pour leur dévotion à Guillaume II, voir par exemple le personnage du vieux Wiegand dans le roman autobiographique de Dietrich Seiffert, *Einer war Kisselbach,* Rowohlt, 1980, p. 7 : "Hitler va nous ramener l'Empereur [...]. Vous pouvez me croire, les Hohenzollern vont retrouver leur trône." [↑](#footnote-ref-51)
52. Avec pour maître-mot le profit à tout prix ; cf. à ce sujet W. Schuman et *al., Konzept für die Neuordnung der Welt. Die Kriegsziele* des *faschistischen deutschen Imperialismus,* Dietz Verlag, 1977 (excellente documentation dont on nuancera néanmoins certaines analyses, l'auteur ayant été un des historiens officiels de la RDA). [↑](#footnote-ref-52)
53. Né en 1892, exil en Hollande ; après la guerre, enseigne à Göttingen et à New-York ; auteur de *Die verspätete Nation,* importante contribution à l'analyse sociologique des racines du nazisme parue initialement en 1935 sous le titre *Das Schicksal deutschen Geistes* *im Ausgang seiner bürgerlicher Epoche.* [↑](#footnote-ref-53)
54. J. P. Sartre, *L'Existentialisme est un* *Humanisme,* Nagel, 1968, pp. 53-54. [↑](#footnote-ref-54)
55. J. Goebbels, *Kampf um Berlin,* F. Eher Verlag, 1933. [↑](#footnote-ref-55)
56. B. Brecht, *Der* *aufhaltsame Aufstieg* des *Arturo Ui,* Suhrkamp, 1965, p. 123. [↑](#footnote-ref-56)
57. J. P. Sartre, *Un Théâtre de Situations,* Idées/Gallimard, 1973, p. 73. [↑](#footnote-ref-57)
58. 1890-1928 ; de son vrai nom Alfred Henschke, pseudonyme formé à partir de la contraction de *Klabautermann* (génie de la mer annonciateur des naufrages) et *Vagabund* (vagabond) ; marié à l'actrice communiste Carola Neher qui émigrera en URSS et sera liquidée comme trotskiste ; adaptateur d'oeuvre chinoises et traducteur du *Tartarin* de Daudet avec des illustrations par G. Grosz ; auteur de poèmes et romans expressionnistes, ainsi que de drames (*Le Cercle de* *Craie,* 1925) ; mort de la tuberculose. [↑](#footnote-ref-58)
59. 1893-1966 ; metteur en scène communiste ; fondateur en 1920 du "théâtre prolétarien" dont le but est "la propagation consciente de la lutte des classes" ; à son propos, voir H. Arvon, *L'Esthétique marxiste*, PUF, 1970, p. 69 sq. [↑](#footnote-ref-59)
60. 1896-1981 ; écrivain, dramaturge et chansonnier centré sur ta critique du système capitaliste et du national-socialisme ; exil en Autriche, puis en France où il est interné dans un camp ; parvient à fuir aux USA ; auteur notamment d'un très remarquable roman sur l'absurdité des théories racistes, *Les* *Müller* (trad. française chez Laffont, 1982). [↑](#footnote-ref-60)
61. 1873-1943 ; de son vrai nom Goldmann ; acteur et metteur en scène autrichien ; à partir de 1905, directeur du *Deutsches Theater de Berlin*; condamné par les nazis en tant que "prototype de l'enjuivement de la scène allemande", séjourne à Paris où il monte en novembre 1933 *La Chauve-Souris* de Johann Strauss, puis émigré aux USA. [↑](#footnote-ref-61)
62. Cf. E. Canetti, *Histoire d'une Vie. Le Flambeau dans l'Oreille,* L.d.P. biblio 3056, p. 304 *sq*. ; à l'époque évoquée par Canetti (1928), Horváth vivait déjà à Berlin depuis un certain temps et n'était plus un inconnu. [↑](#footnote-ref-62)
63. B. Brecht. *Briefe* 1913-1956, Suhrkamp, 1981. [↑](#footnote-ref-63)
64. D. Hildebrandt, *Horváth, op. cit*., p. 26. [↑](#footnote-ref-64)
65. B. Brecht, in *Über Politik und Kunst,* Suhrkamp, 1971, p. 7. [↑](#footnote-ref-65)
66. J. P. Sartre, *Un Théâtre de Situations, op. cit.,* p. 149 sq. [↑](#footnote-ref-66)
67. J. P. Sartre, *Qu'est-ce que la Littérature ? ,* Idées/Gallimard, 1964, p. 117. [↑](#footnote-ref-67)
68. J. P. Sartre, cit. in M. A. Burnier, *Les Existentialistes et la Politique,* Idées/Gallimard, 1966, p. 156. [↑](#footnote-ref-68)
69. Voir à ce sujet : G. Albrecht, *Film im Dritten Reich,* Cologne, 1974 ; W. Becker, *Film und Herrschaft,* Berlin, 1973 ; P. Courtade et P. Cadars, *Histoire du Cinéma nazi,* Paris,1972 ; D. S. Hull, *Film in the third Reich,* Berkeley/Los Angeles, 1969 ; J. Wulf, *Theater und Film im Dritten Reich,* Gütersloh, 1964. [↑](#footnote-ref-69)
70. Voir H. Brenner, *Die Kunstpolitik* des *Nationalsozialismus,* Rowohlts deutsche Enzyklopädie, 1963 ; T. Feral, *Anatomie d'un* *Crépuscule. Essai sur l'Histoire culturelle du troisième Reich*, Tarmeye, 1990 ; L. Richard, Le *Nazisme et la Culture,* Maspero, 1978. [↑](#footnote-ref-70)
71. 1897-1945 ; détails in T. Feral, *Anatomie..., op. cit.,* p. 197 *sq*. [↑](#footnote-ref-71)
72. Cf. G. Bussmann *et* *al., Kunst im Dritten* Reich, Frankfurter Kunstverein, 1975, et aussi T, Ferai et S. Gänzle, "Der Nationalsozialismus als kulturelles Problem", in *Kultur-Mosaik,* Ellipses, 1997, pp. 187-202. [↑](#footnote-ref-72)
73. Voir notamment : F. Buache, *Le Cinéma allemand*. 1918-1933, Hatier, 1986 ; L. Eisner, *L'Écran démoniaque*, Losfeld, 1965 ; S. Kracauer, *De* *Caligari à Hitler,* L'Âge d'Homme, 1973. [↑](#footnote-ref-73)
74. 1899-1964 ; acteur de théâtre ; passe au cinéma en 1927 et réalise ses premiers films en 1934 ; remarqué par Goebbels, se met au service de la propagande nazie ; produira *Juif Süss* (1940) et *Kolberg* (1945) ; après la guerre, tournera en 1957 avec sa troisième épouse, l'actrice Kristina Söderbaum, un film contre l'homosexualité, *Anders als du und ich.* [↑](#footnote-ref-74)
75. 1899-1963 : acteur de cinéma *(M le* Maudit) et de théâtre (Méphisto dans le *Faust* de Goethe) ; marié de 1925 à 1928 avec Erika Mann, fille de Thomas Mann ; admiré par Goering qui le couvrira d'honneurs ; après guerre, directeur du théâtre de Hambourg ; sa compromission avec les nazis a été violemment critiquée en 1936 par son ex-beau-frère, Klaus Mann, dans son roman d'exil *Mephisto* (adaptation filmique de I. Szabo en 1981). [↑](#footnote-ref-75)
76. 1884-1959 ; après avoir travaillé pour le théâtre sous la direction de Max Reinhardt, puis tourné dans plus de cent films muets, se laissera récupérer par les nazis qui lui conféreront le titre d'artiste d'État ; jouera des personnages historiques ( Bismarck) et dans des films antisémites (Levi dans *Juif Süss*) ; poursuivra sa carrière après guerre, au terme de quelques années d'interdiction professionnelle. [↑](#footnote-ref-76)
77. 1886-1950 ; acteur de théâtre et pour le film muet ; célèbre pour le rôle du professeur séduit par Marlene Dietrich dans *L'Ange bleu* de Sternberg (1930) ; sous le troisième Reich, tournera dans des films essentiels : *Le vieux Roi et le* *jeune Roi* (1935), Robert Koch (1939) et *Oncle Krüger* (1941) de Steinhoff, ainsi que *Le Souverain* de Harlan (1937). [↑](#footnote-ref-77)
78. *Totaler Krieg*; cf. T. Feral, Le *National-Socialisme. Vocabulaire* et *Chronologie,* L'Harmattan, 1998, p. 116. [↑](#footnote-ref-78)
79. Voir E. Leiser, Deutschland *erwache. Propaganda im Film des Dritten* *Reiches,* RoRoRo, 1978, pp. 110-121. [↑](#footnote-ref-79)
80. *Ibid.,* p. 23 *sq*. [↑](#footnote-ref-80)
81. Voir D. Hollstein, *Antisemitische Filmpropaganda,* Munich/Berlin, 1971 ; cf. aussi R. M. Friedmann, *L'Image et son Juif,* Payot, 1983. [↑](#footnote-ref-81)
82. Cf. T. Feral, H. Brunswic, A. Henry, *Médecine et Nazisme,* L'Harmattan, 1998, p. 21 *sq*. [↑](#footnote-ref-82)
83. Voir G. B. Infield, *Leni Riefenstahl*, Le Seuil, 1978, ainsi qu'éventuellement et avec réserve pour certaines interprétations : C. Ford, *Leni Riefenstahl,* La Table ronde, 1978. [↑](#footnote-ref-83)
84. Voir filmographie in E. Leiser, *op. cit*., p. 157 *sq*. [↑](#footnote-ref-84)
85. 1885-1970 ; député du Centre catholique *(Zentrum)*; Chancelier de mars 1930 à fin mai 1932 ; voir p. 25 *sq.* dans le présent volume. [↑](#footnote-ref-85)
86. Sur l'arrivée et l'activité de Goebbels à Berlin, je renvoie à : T. Feral, in *X-Alta, Revue de* *sociologie,* 5/2001, p. 92 *sq*., ainsi qu'à *Anatomie d'un Crépuscule, op. cit.,* p. 356 *sq*. [↑](#footnote-ref-86)
87. *Roter Frontkämpferbund*: Ligue rouge des combattants du front ; organisation de choc du Parti communiste fondée en mai 1924 ; plus de 100 000 membres en 1928 ; dissolution en mai 1929 suite aux manifestations berlinoises du 1er mai ; continuera néanmoins à œuvrer clandestinement jusqu'au démantèlement systématique du PC par les nazis après l'incendie du *Reichstag*. [↑](#footnote-ref-87)
88. Plusieurs ouvrages publiés sous le troisième Reich ont raconté "à leur façon" les faits ; il s'agit de : A. Littmann, *Herbert Norkus und die Hitlerjugend von Beusselkitz,* Berlin, 1934 (B. U. Lafayette, Clermont-Fd, 110/637) ; G. Mondt, *Herbert Norkus,* Berlin, 1936 ; R. Ramlow, *Herbert Norkus ? Hier !*, Berlin, 1933 (B. U. Lafayette, Clermont-Fd, 110/634). [↑](#footnote-ref-88)
89. Cf. K. A. Schenzinger, *Hitlerjunge Quex,* Berlin, 1932 (B. U. Lafayette, Clermont-Fd, 110/623). [↑](#footnote-ref-89)
90. Voir note 33. [↑](#footnote-ref-90)
91. Cf. T. Feral, Justice *et Nazisme,* L'Harmattan, 1997. [↑](#footnote-ref-91)
92. 1907-1930 ; SA berlinois et souteneur assassiné au cours d'une rixe dont les circonstances restent mystérieuses ; le coup fut attribué aux communistes et le jeune homme proclamé héros national ; le *Chant de* *Horst Wessel (Horst-Wessel-Lied)* deviendra l'hymne du Parti nazi. [↑](#footnote-ref-92)
93. 1871-1943 ; écrivain fantastique à succès ; sur son rôle sous le troisième Reich, voir L. Richard, *Le* *Nazisme et la Culture,* Maspero, 1978, p. 250 *sq*. [↑](#footnote-ref-93)
94. En 1928, des Allemands de la Volga persécutés par les bolcheviques se transforment sous la conduite d'un *Führer* en combattants héroïques de la cause allemande. Le premier film du troisième Reich à avoir reçu le "Prix d'État". [↑](#footnote-ref-94)
95. H. Rauschning, *Hitler m'a dit.* Coopération, 1939, p. 278. [↑](#footnote-ref-95)
96. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-96)
97. Voir ta scène 10 *(L'indicateur)* de la pièce de Brecht, *Grand'Peur et Misère du* *troisième Reich,* où les parents vivent dans l'angoisse d'une dénonciation à la Gestapo par leur fils. [↑](#footnote-ref-97)
98. On sait qu'à la fin de la guerre, les Jeunesses Hitlériennes combattront jusqu'à la mort ; outre le film *Le Pont* qui dénonce l'absurdité de cette résistance jusqu'au-boutiste aux Alliés, je renvoie au splendide roman de W. Kolbenhoff, *Von unserem Fleisch und Blut*, Fischer, 1978. [↑](#footnote-ref-98)
99. 1882-1945 ; passe du théâtre au cinéma en 1925 ; connaît le succès avec *La Comtesse Mariza,* un film de distraction ; anticommuniste et antisémite, mettra tout son talent au service des nazis. [↑](#footnote-ref-99)
100. Ces albums, de format 23x31, à couverture généralement rouge vif, et diffusés par le Eher Verlag, maison d'édition officielle du Parti nazi, furent très nombreux ; on peut encore les trouver couramment en Allemagne chez les bouquinistes ou sur les marchés aux puces ; ils constituent souvent une précieuse documentation photographique. [↑](#footnote-ref-100)
101. Réalisateur de films muets et surtout, en 1931, du sonore *Berlin Alexanderplatz,* d'après le très célèbre roman d'Alfred Döblin. [↑](#footnote-ref-101)
102. Voir sans faute à son sujet l'interview de Lotte Eisner par J. M. Palmier, in G. Badia *et al., Exilés en France,* Maspero, 1982, p. 279 *sq.* ; cf. également F. Buache, *Le* *Cinéma allemand, op. cit.,* pp. 69-81 et 95-98. [↑](#footnote-ref-102)
103. Nom d'un lieu-dit de la banlieue berlinoise où s'était installé après la crise de 1929 un camp-refuge pour les chômeurs et les sans-abri ; le film marxiste par excellence avec comme motif sonore dominant le "Chant de la solidarité" composé par Hanns Eisler, tellement obsédant qu'on peut le fredonner sans problème lorsque s'achève la projection. [↑](#footnote-ref-103)
104. Voir à propos de ce film le remarquable travail de P. Guislain, *M le Maudit*, Hatier, 1990. [↑](#footnote-ref-104)
105. Koch a découvert le bacille de la tuberculose (1882) et aussi du choléra ; récompensé par le Prix Nobel pour la préparation de la tuberculine. [↑](#footnote-ref-105)
106. 1893-1946 ; acteur de théâtre et de cinéma, tournera dans *Metropolis* de F. Lang ; sous le troisième Reich, collaborera à de nombreux films-phares : *Juif Süss* (1940) et *Kolberg* (1945) de Veit Harlan ; *Friedrich* *Schiller* de Herbert Maisch (1940) ; après la guerre, interné par les Soviétiques dans l'ancien camp de concentration de Sachsenhausen où il mourra. [↑](#footnote-ref-106)
107. Également acteur de théâtre, jouera notamment dans la pièce de Mussolini et Giovachino Forzano consacrée à Napoléon, *Les Cent-Jours*; apparaît dans plusieurs films de Steinhoff ainsi que dans *Kolberg* de Harlan. [↑](#footnote-ref-107)
108. 1896-1974 ; critique de théâtre et de cinéma, fréquentera tous les grands acteurs et réalisateurs de la République de Weimar ; juive berlinoise, socialiste et pacifiste, se réfugiera à Paris en 1933, puis à Montpellier et Figeac dans le Lot ; fondatrice avec H. Langlois de la Cinémathèque ; cf. également note 102. [↑](#footnote-ref-108)
109. Cf. T. Feral*, Le National-Socialisme,* Ellipses, 1999, p. 125 *sq*. [↑](#footnote-ref-109)
110. L. Richard, *Nazisme et Littérature,* Maspero, 1971, p. 22. [↑](#footnote-ref-110)
111. 1917-1985 ; un des représentants les plus éminents de la "littérature de la guerre et des ruines" ; membre du Groupe 47 ; à partir des années soixante, s'oriente vers une critique acerbe de la RFA ; reçoit le Prix Nobel en 1972. [↑](#footnote-ref-111)
112. Voir également à ce sujet G. Platner *et al., Schule im Dritten Reich –Erziehung zum Tod ?*, DTV, 1983. [↑](#footnote-ref-112)
113. Très bonne enquête sur ce thème par H. Bouvier et C. Géraud, *Napola,* L'Harmattan, 2000 ; pour une description au jour le jour de la vie des élèves de ces institutions très particulières et le sort qui leur fut réservé pendant la guerre, voir le roman autobiographique de D. Seiffert, *Einer war Kisselbach, op. cit*. ; on pourra aussi se reporter à ce qu'en dit Michel Tournier dans *Le Roi* des *Aulnes,* Folio, 1996, p. 319 sq. : "L'Ogre de Kaltenborn". [↑](#footnote-ref-113)
114. Cf. A. Klönne, *Jugend im Dritten Reich,* Diederichs Verlag, 1984 ; M. von Hellfeld et A. Klönne, *Die betrogene Generation,* Pahl Rugenstein, 1985 ; E. Mann, *Zehn Millionen Kinder. Erziehung der Jugend* *im Dritten Reich,* Munich, 1986. [↑](#footnote-ref-114)
115. 1921-1947 ; voir P. Rühmkort, *Wolfgang Borchert,* RoRoRo, 1961. [↑](#footnote-ref-115)
116. Cf. T. Feral, Le *National-Socialisme,* Ellipses, 1999, p. 94. [↑](#footnote-ref-116)
117. M. von der Grün, *Wie war* das *eigentlich ?*, Luchterhand, 1982, p. 102. [↑](#footnote-ref-117)
118. Le grand message délivré par I. Kant (*Qu'est-ce que les Lumières ?*) et d'une façon générale tous les représentants de l’*Aufklärung* (Lessing, Mendelssohn...). [↑](#footnote-ref-118)
119. E. Jünger, *Le Cœur aventureux,* Gallimard, 1969, p. 122. Ce texte date de 1938. [↑](#footnote-ref-119)
120. S. Bélier, *Vienne et les Juifs. 1867-1938,* Nathan, 1991, p. 245. Cette étude de 320 pages, par un enseignant aux universités de Cambridge et Londres, est une des meilleures publiées sur ce sujet. Cette conférence lui doit énormément et je recommande vivement sa lecture. [↑](#footnote-ref-120)
121. Voir M. Pollak, *Vienne 1900,* Gallimard, 1984 : W. Johnston, *L'Esprit viennois,* PUF, 1985 ; F. Latraverse, W. Moser *et al, Vienne au Tournant du Siècle*, Albin Michel, 1988 ; je profite de l'occasion pour rendre hommage aux travaux du professeur Jacques Le Rider (*Modernité viennoise et Crise* *de l'Identité,* PUF, 1990 ; *Hugo* *von Hofmannstal. Historicisme et Modernité,* PUF, 1995), dont on sait combien ils ont contribué et contribuent encore à notre connaissance de l'histoire de l'Autriche. [↑](#footnote-ref-121)
122. Dans leur préface aux *Romans et Nouvelles* de S. Zweig, Pochothèque L.d.P., 1991, G. Rudent et B. Vergne-Cain notent avec pertinence : "Vienne est devenue un de nos mythes préférés." [↑](#footnote-ref-122)
123. Appellation donnée par Karl Kraus aux jeunes écrivains qui se retrouvaient au café Arco de Prague : Gustav Meyring, Egon Erwin Kisch, Paul Leppin, Viktor Hadwiger, Max Brod, Oskar Wiener, Franz Werfel, Rainer Maria Rilke. [↑](#footnote-ref-123)
124. Nombreux renseignements in K. Wagenbach, *Kafka par lui-même.* Le Seuil, 1968, ainsi que E. Pawel, *Franz* *Kafka,* Le Seuil, 1988. [↑](#footnote-ref-124)
125. Cf. les *Romans et* *Nouvelles* d'Arthur Schnitzler, Pochothèque L.d.P, 1994. [↑](#footnote-ref-125)
126. H. Bettauer, *Die Stadt ohne Juden,* Vienne, 1922 (réédité en 1980). [↑](#footnote-ref-126)
127. H. Bettauer, *op. cit.,* p. 71 *sq*., 81 *sq*., 113 *sq.* [↑](#footnote-ref-127)
128. *Op. cit. ;* il s'agit à l'origine d'une thèse dirigée par Nordman Stone et publiée en 1989 par les Presses de l'université de Cambridge. [↑](#footnote-ref-128)
129. Cf. S. Beller, *op. cit*., pp. 46 et 47 ; l'émigration des médecins a été étudiée par H.P. Kröner, "Die Emigration deutschsprachiger Mediziner im Nationalsozialismus", *Berichte zur Wissenschaftsgeschichte,* numéro spécial, 1989. [↑](#footnote-ref-129)
130. Anna Freud n'hésitera pas à parler à ce propos d'une "nouvelle forme de diaspora" ; sur la psychanalyse face au nazisme, voir T. Feral *et al., Médecine et Nazisme,* L'Harmattan, 1998. [↑](#footnote-ref-130)
131. Cf. J. L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande,* PUF, 1997, p. 276 sq. et 315 *sq*. ; Hofmannstal et Schnitzler meurent respectivement en 1929 et 1931 ; H. Broch (1886-1951) sera arrêté en 1938 par la Gestapo, puis parviendra à rejoindre les USA via l'Angleterre ; J. Roth (1894-1939), établi en Allemagne dans les années vingt, se rendra à Paris fin 1932 ; F. Werfel (1890-1945) vivra de juillet 1938 à mai 1940 à Sanary-sur-Mer puis ira aux USA avec son épouse Alma Mahler-Werfel (1879-1964). [↑](#footnote-ref-131)
132. Voir S. Beller, *op. cit.,* p. 30. [↑](#footnote-ref-132)
133. Cf. à son sujet : W. M. Johnston, *The austrian Mind : an intellectual and social History,* Berkeley, 1983, p. 92, ainsi que H. Steiner *et al., Käthe Leichter,* Vienne, 1973, pp. 363-367 ; ne doit pas être confondu avec l'écrivain communiste berlinois Karl Grünberg qui fera plusieurs séjours en camp de concentration et qui, en 1948, publiera *Le Jeune* *Hitlérien Burscheidt,* un récit destiné à convaincre la jeunesse pervertie par le nazisme de s'engager dans la construction du socialisme. [↑](#footnote-ref-133)
134. Sur ses engagements et ses initiatives : I. Belke, *Die sozialreformerischen Ideen von Josef Popper-Lynkeus,* Tübingen, 1978. [↑](#footnote-ref-134)
135. Cf. E. Glaser, *Im Umfeld des Austromarxismus,* Vienne, 1981. [↑](#footnote-ref-135)
136. Sur ces événements – diversement interprétés – voir : E. Fischer, "Die Kämpfe in Wien in Februar 1934", Vienne, *Militärische Schriftenreihe*, 1974 ; E. Lewerenz, "Die Klassenkämpfe in Frankreich und Österreich 1934", in *Die Analyse des* *Faschismus durer) die Kommunistische Internationale,* Berlin/RDA, Dietz Verlag, 1975, p. 62 *sq*. ; E. Wittmann, *Zwischen Faschismus und Krieg,* Vienne, Europa Verlag, 1982 ; P. Milza, *Les* *Fascismes,* Imprimerie nationale, 1985, p. 328 *sq.* ; on pourra aussi lire le roman, *Der Weg durch den Februar,* consacré à ce sujet par Anna Seghers en 1935, alors qu'elle vivait en exil à Paris. [↑](#footnote-ref-136)
137. De son vrai nom Max Goldmann (1873-1943) ; voir la monographie de L. M. Fiedler, *Max Reinhardt,* Hambourg, 1975. [↑](#footnote-ref-137)
138. Mouvement d'opposition à l'art officiel lancé à Vienne en 1897 par le peintre Gustav Klimt et l'architecte Joseph Maria Olbrich *(Jugendstil)*; cf. *Grande Histoire de* *la Peinture,* vol. 15, Skira, 1979, p. 78 *sq*. [↑](#footnote-ref-138)
139. 1870-1933 ; architecte opposé au style ornemental de la Sécession ; un des initiateurs du purisme (cf. *Ornament und Verbrechen,* 1908) ; souvent considéré à tort comme d'origine juive ; voir à son propos L. Münz et G. Künstler, *Der Architekt Adolf Loos*, Vienne, 1964. [↑](#footnote-ref-139)
140. S. Beller, *op. cit*., p. 38. [↑](#footnote-ref-140)
141. E. Canetti, *Histoire d'une Vie. Le Flambeau dans l'Oreille,* L.d.P. biblio, 1985, pp. 138 et 143 ; on lira avec grand profit cette autobiographie dont les pages 69-298 évoquent longuement Karl Kraus, Sigmund Freud, et d'une manière générale le foisonnement culturel de la Vienne des années vingt. [↑](#footnote-ref-141)
142. A. Hodeir, in *Grande Encyclopédie Larousse,* 1979, vol. 20, p. 12603. [↑](#footnote-ref-142)
143. Voir I. Oxaal, M. Pollak et G. Botz, *Jews, Antisemitism and Culture in Vienna*, Londres, 1987. [↑](#footnote-ref-143)
144. Sur le "programme culturel" des nazis, je renvoie à mon *Anatomie d'un* *Crépuscule,* Tarmeye, 1990, ainsi qu'à *Culture et Dégénérescence en Allemagne,* L'Harmattan, 1999. [↑](#footnote-ref-144)
145. Cf. S. Beller, *op. cit*., p. 54. [↑](#footnote-ref-145)
146. Voir P. G. J. Pulzer, *The Rise of Political Antisemitism in Germany and Austria,* Londres et New-York, 1964, et sur un plan plus général : J. Droz, *Histoire de l'Autriche,* PUF, 1969 ; J. Béranger, *La République autrichienne* *de 1919 à nos jours,* Didier, 1972 ; M. Cullin et F. Kreissler, *L'Autriche contemporaine,* Colin, 1972. [↑](#footnote-ref-146)
147. S. Freud, *Ma* *Vie* *et la Psychanalyse,* Idées/Gallimard, 1972, p. 14. [↑](#footnote-ref-147)
148. Voir P. Milza, *Les Fascismes*, Imprimerie nationale, 1985, p. 196 *sq*. [↑](#footnote-ref-148)
149. De son vrai nom Josef Lanz, 1874-1954 ; moine cistercien défroqué, fondateur en 1899 de l'Ordre du nouveau temple auquel il donne comme emblème la croix gammée ; éditeur à partir de 1905 de la revue *Ostara* où il prône la sélection raciale et l'asservissement des êtres inférieurs par les Aryens ; de précieuses indications à son propos in J. P. Faye, *Langages totalitaires,* Hermann, 1972. [↑](#footnote-ref-149)
150. Cf. J. Eisenberg, *Une Histoire des Juifs*, L.d.P., 1986, p. 431 : "Jusqu'à l'avènement du nazisme, leur intégration ne cessa de progresser. À bien des points de vue il s'agissait d'ailleurs d'une assimilation presque totale. Entendons par là que, du point de vue de la culture, des mœurs, de la langue et des professions, ils ne se distinguaient pas de leurs voisins." [↑](#footnote-ref-150)
151. Voir E. Canetti, *La Langue sauvée. Histoire d'une Jeunesse*, L.d.P. biblio, 1984, pp. 118-132. [↑](#footnote-ref-151)
152. *Ibid*., p. 126. [↑](#footnote-ref-152)
153. Voir M. A. Ouaknin, *Les Symboles du Judaïsme,* Éditions Assouline, 1992. [↑](#footnote-ref-153)
154. Que l'on m'autorise ici une anecdote personnelle ; mon vieil ami Gérard Ostrowsky (1910-1996), juif et communiste berlinois, réfugié en 1933 à Paris où il fréquenta Brecht et Anna Seghers, puis en 1940 en Auvergne où il rejoindra la Résistance, ne cessa jusqu'à sa fin de me soutenir que, contrairement à son frère qui vivait en Israël, il ne se sentait absolument pas concerné par ses origines juives et se positionnait uniquement en tant que militant marxiste dans son pays d'accueil, la France ; il fut du reste politiquement actif jusqu'à son dernier jour puisqu'il mourut dans une chambre d'hôtel à Paris alors qu'il venait de sortir d'une réunion de l'amicale nationale des vétérans du PCF. Or, lorsque son fils Ernst me fit l'honneur de m'offrir sa bibliothèque, grande fut ma surprise d'y découvrir, parmi des ouvrages originaux des écrivains allemands exilés et une masse de livres consacrés à l'histoire et à la politique, un certain nombre de documents anciens ainsi que des volumes de grande qualité éditoriale et richement illustrés sur la vie et les traditions des Juifs de l'Est qui, en considération de leur état, n'était pas là que pour la figuration. Sur mon insistance, ils ont été conservés par son petit-fils qui était présent à l'inventaire. [↑](#footnote-ref-154)
155. J. Chasseguet-Smirgel, "Quelques réflexions sur l'attitude de Freud durant la période nazie", *Revue* *Internationale d'Histoire de la Psychanalyse* 1, PUF, 1988, p. 14. [↑](#footnote-ref-155)
156. *Ibid*., p. 19. [↑](#footnote-ref-156)
157. Voir S. Beller, *op. cit. ,* pp. 101-130. [↑](#footnote-ref-157)
158. Sur cet événement décisif pour l'histoire d'Israël (occupation du pays, massacres, déportations, diaspora), voir A. Abecassis, *La Pensée Juive. De l'État politique à l'Éclat prophétique,* L.d.P. biblio, 1987, p. 269 *sq. ;* cf. également J. Eisenberg, *Une Histoire des Juifs, op. cit.*, p. 37 *sq*. (à noter que cet auteur indique comme date "586"), ainsi que "Le Temple", in M. A. Ouaknin, *Les Symboles du Judaïsme, op. cit*., p. 120 *sq*. [↑](#footnote-ref-158)
159. Terme yiddish dérivé du diminutif du mot allemand *Stadt*, soit *Städtlein*, *Städtle, Städtel,* et signifiant littéralement "petite ville". [↑](#footnote-ref-159)
160. Mot yiddish pour *Rabbi*, de l'hébreu *Ravvi* = mon maître ; cf. *Deutsches Universal Wörterbuch*, Duden, 1989, p. 1206. [↑](#footnote-ref-160)
161. Terme yiddish désignant tout lieu d'enseignement collectif. [↑](#footnote-ref-161)
162. C'est-à-dire le mouvement juif des Lumières dont le théoricien fut le philosophe berlinois Moses Mendelssohn (1729-1786) qui a inspiré à Lessing le personnage de *Nathan le* *Sage* (1779) ; bon résumé de ses idées et de son influence in J. Eisenberg, *Une Histoire des Juifs, op. cit.,* p. 386 *sq*. [↑](#footnote-ref-162)
163. Voir l'article de P. Roudil, "Contre-Réforme", in *Grande Encyclopédie Larousse, op. cit.,* vol. 6, pp. 3289-3293, ainsi que celui de J. Delumeau, in *Encyclopaedia Universalis,* 1990, vol. 19, pp. 675-677. [↑](#footnote-ref-163)
164. Sur la condamnation et la persécution de ta modernité par l'Église catholique au nom d'Aristote, voir p. ex. : U. Eco, *Le Nom de la Rose ;* B. Brecht, *La* *Vie de Galilée ;* ainsi que *Materialien zu Brechts "Leben des Galilei",* Suhrkamp, 1963. [↑](#footnote-ref-164)
165. Cf. J. Eisenberg, *Une Histoire* des *Juifs, op. cit.,* pp. 171-195. [↑](#footnote-ref-165)
166. Réfugié à Paris en 1933, il y fondera avec Arthur Koestler un Institut pour l'étude du fascisme. Voir à ce sujet l'article de J. Omnès in G. Badia *et* *al.. Les Bannis de Hitler,* EDI/PUV, 1984, pp. 185-198. [↑](#footnote-ref-166)
167. M. Sperber, *Der Wasserträger* *Gottes,* Munich, 1983, p. 16. [↑](#footnote-ref-167)
168. J. Eisenberg, *Une Histoire des Juifs, op. cit.,* p. 187. [↑](#footnote-ref-168)
169. Cf. H. Viesel, *Literaten an der Wand*, Büchergilde Gutenberg, 1980, p. 791. [↑](#footnote-ref-169)
170. Les deux titres dans un même volume, Idées/Gallimard, 1950. [↑](#footnote-ref-170)
171. Retenons par exemple cette phrase de la dernière page de *Psychanalyse et Médecine* à propos des névroses : "Notre civilisation exerce une pression presque intolérable sur nous, elle demande un correctif. Est-il insensé d'attendre de la psychanalyse qu'elle soit appelée, malgré toutes les difficultés qu'elle présente, à offrir un jour aux hommes un semblable correctif ?" [↑](#footnote-ref-171)
172. Cf. E. Jones, La *Vie et l'Oeuvre de Sigmund Freud,* vol. 2, PUF, 1961. [↑](#footnote-ref-172)
173. "Il était inspiré par un idéal grandiose : l'Europe", écrivent G. Rudent et B. Vergne-Cain dans leur préface à S. Zweig, *Romans et Nouvelles, op. Cit.,* p. 24. Pour en savoir plus sur cet auteur, voir le numéro 34/1992 [↑](#footnote-ref-173)
174. M. Sperber, *Masks of Loneliness : Alfred Adler in Perspective,* New-York, 1974, p. x. [↑](#footnote-ref-174)
175. J. Eisenberg, *Une Histoire des Juifs*, *op.* cit., p. 188. [↑](#footnote-ref-175)
176. Voir à ce sujet le chapitre fort bien documenté de S. Beller in *Vienne et les Juifs*, *op. cit.,* pp. 193-209. [↑](#footnote-ref-176)
177. H. Arendt, *Die verborgene Tradition,* Francfort/Main, 1976 ; à ce propos, A. Schnitzler écrit dans *Vienne au Crépuscule,* in *Romans et Nouvelles,* vol. 1, Pochothèque, 1994, p. 1051 : "Quatre-vingt-dix neuf lois sur cent, l'individu est cité sans tenir compte de son ascendance ou de sa confession, dans le centième cas, si le bonhomme [...] a le malheur d'être juif, [on] n'oubliera certainement pas de mentionner ce fait." [↑](#footnote-ref-177)
178. A. Schnitzler, *Jugent ! in Wien,* Francfort/Main, 1981, p. 322. [↑](#footnote-ref-178)
179. C'est le *Sicherheitswahn,* décrit par A. Schnitzler dans *Vienne* *au Crépuscule, op. cit.,* p. 1051 : "L'illusion maladive de se croire à l'abri, laissé en paix, [...] une illusion obsédante de sécurité ..." [↑](#footnote-ref-179)
180. Voir à ce propos "Der marginale Mensch", in R. M. Loewenstein, *Psychoanalyse des Antisemitismus*, Suhrkamp, 1967, pp. 122-128. [↑](#footnote-ref-180)
181. A. Schnitzler, *Vienne au Crépuscule*, *op. cit.,* p. 1052. [↑](#footnote-ref-181)
182. G. A. Goldschmidt, *Quand* *Freud voit la Mer,* Buchet/Chastel, 1988, p. 186. [↑](#footnote-ref-182)
183. Cf. R. Jaccard, in R. Jaccard *et al.,* *Histoire de la Psychanalyse,* Tome 1, LdP biblio, 1982, p. 155 : "[...] le désir de Freud de s'intégrer, de se faire admettre par la bourgeoisie médicale et universitaire de son temps" ; ceci expliquerait du reste qu'il se soit "toujours tenu à l'écart de la bohème viennoise". [↑](#footnote-ref-183)
184. *Ibid.*, p. 143 ; on sait que sous le troisième Reich l'extermination des malades mentaux servit de laboratoire à la Shoah (cf. T. Feral *et al., Médecine et Nazisme,* L'Harmattan, 1998). Concernant Freud et la société viennoise, on lira avec grand intérêt le condensé de R. Jaccard, *op. cit.,* pp. 139-155, ainsi que l'article d'Ernst Simon, "Sigmund Freud, the Jew", in *Year Book* 2, Léo Baeck Institute, East and West Library, London, 1957, pp. 270-305. [↑](#footnote-ref-184)
185. On se souvient que dans *Malaise dans la Civilisation,* Freud explique fort bien que la répression, le refoulement, les frustrations imposés aux individus par le carcan social peuvent provoquer des réactions insoupçonnables et source du pire. Aussi regrette-t-il vivement – tout en s'en accommodant néanmoins par refus du passage à l'action politique (ce dont Wilhelm Reich lui fera grief) – que "le bonheur ne soit pas une valeur culturelle". [↑](#footnote-ref-185)
186. Cf. le titre d'Erich Fromm, *Sigmund Freuds Sendung,* Ullstein, 1961. [↑](#footnote-ref-186)
187. R. Loewenstein, *Psychoanalyse.*.., *op. cit.,* p.117. [↑](#footnote-ref-187)
188. Voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne,* L'Harmattan, 1999 [↑](#footnote-ref-188)
189. R. Loewenstein, *Psychoanalyse..., op. cit*., p. 120. [↑](#footnote-ref-189)
190. J. Eisenberg, *Une Histoire des Juifs, op. cit.,* p. 450. [↑](#footnote-ref-190)
191. Cf. "Herzl", in *Thesaurus 2, Encyclopaedia Universalis*, 1990, p. 1617 *sq*. : "[...] élevé à Vienne, il était étranger au judaïsme traditionnel mais profondément acquis aux idées rationalistes et libérales sur la dignité et les droits de l'homme." [↑](#footnote-ref-191)
192. Dont l'incarnation par la belle Romy Schneider dans plusieurs films produits entre 1955 et 1958 a profondément marqué – et fait pleurer – des générations. [↑](#footnote-ref-192)
193. Voir bien sûr l'ouvrage collectif dirigé par Eugen Kogon, *Les Chambres à Gaz. Secret d'État*, Éditions de Minuit, 1984. [↑](#footnote-ref-193)
194. A. Schnitzler, *Mourir*, Stock, 1994, pp. 32-33. [↑](#footnote-ref-194)
195. D. Cohen, *Lettre à une Amie allemande,* L'Harmattan, 2000, p. 76. [↑](#footnote-ref-195)
196. Cf. *Faschismus*, Elefanten Press, 1977, pp. 265-360. [↑](#footnote-ref-196)
197. E. Kogon, *L'Enfer organisé*, Jeune Parque, 1947 (réédité en poche sous le titre *L'État SS* au Seuil en 1970) ; D. Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, 10/18, 1965 ; J. Billig, *L'Hitlérisme et le Système concentrationnaire*, PUF, 1967 ; O. Wormser-Migot, *Le Système* *concentrationnaire nazi,* PUF, 1968 ; M*.* Broszat, "Nationalsozialistische Konzentrationslager", in *Anatomie des SS-Staates,* vol. 1, Munich, 1979 ; H. Kühnrich, *Der KZ-Staat,* Berlin, 1980. [↑](#footnote-ref-197)
198. Voir P. Daix, Préface à A. Soljénitsyne, *Une Journée d'Ivan Denissovitch,* 10/18, 1973, pp. 5-22. [↑](#footnote-ref-198)
199. Sur cet événement, voir W. Hofer *et* *al., Der Reichstagsbrand,* Berlin, 1972, ainsi que G. Badia, *Feu au Reichstag,* Éditions sociales, 1982. [↑](#footnote-ref-199)
200. Cf. J. M. Palmier, in G. Badia *et al., Les Bannis de Hitler,* EDI/PUV, 1984, pp. 20-21. [↑](#footnote-ref-200)
201. Voir par exemple H. Krüger, *Das zerbrochene Haus*, DTV, 1986 ; cf. aussi *mon* *National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie,* L'Harmattan, 1998. [↑](#footnote-ref-201)
202. E. Kogon, *L'État SS*, Seuil, 1970. pp. 376-377. [↑](#footnote-ref-202)
203. Cf. T. Feral, *Justice et Nazisme,* L'Harmattan, 1997. [↑](#footnote-ref-203)
204. E. Kogon, *L'État SS, op*. *cit.,* p. 376. [↑](#footnote-ref-204)
205. Voir T. Feral, *Justice et Nazisme, op. cit.,* p. 53. [↑](#footnote-ref-205)
206. Cf. les récits *Die Moorsoldaten* (Zurich, 1935) et *Eine Fuhre* *Holz* (Moscou, 1937) dans lesquels l'acteur Wolfgang Langhoff relate son internement à Börgermoor et Lichtenburg. [↑](#footnote-ref-206)
207. Voir H. Donat, A. Wild *et* *al.. Carl von Ossietzky,* Brême, 1986. [↑](#footnote-ref-207)
208. À vrai dire, le "brevet" en revient au capitaine espagnol Weyler y Nicolau pendant la révolte indépendantiste cubaine de 1896 (voir A. J. Kaminski, *Konzentrationslager 1896 bis heute,* Stuttgart, 1982), mais les nazis se revendiqueront de la tradition anglaise, nettement plus élaborée (cf. J. Barckhausen, *Ohm Krüger,* Berlin, 1941, pp. 395 *sq.).* [↑](#footnote-ref-208)
209. Cf. le mot d'ordre belliciste "Allemagne, éveille-toi !" (*Deutschland erwache !*), repris d'un poème de Dietrich Eckart (1868-1923), le mentor de Hitler ; cf. T. Feral, *Le National-Socialisme,* Ellipses, 1999, p. 58 *sq*. [↑](#footnote-ref-209)
210. Sur le jargon spécifique utilisé par les nazis, voir T. Feral, *Le* *National-Socialisme : Vocabulaire et Chronologie,* L'Harmattan, 1998. [↑](#footnote-ref-210)
211. On lira à ce sujet avec grand profit la pièce d'Ödön von Horváth *Sladek,* ainsi que les romans *Sechsunddreissig Stunden – Der ewige Spiesser* et *Ein Kind unserer Zeit,* dans l'édition critique de Traugott Krischke chez Suhrkamp (respectivement St 1052, St 1062. St 1064). [↑](#footnote-ref-211)
212. Cf. T. Feral, *Justice et Nazisme*, L'Harmattan, 1997, p. 45 *sq*. [↑](#footnote-ref-212)
213. Voir T. Feral, *Anatomie d'un Crépuscule. Essai* *sur l'Histoire culturelle du troisième Reich,* Tarmeye, 1990, pp. 192 *sq*. et 202 *sq*. [↑](#footnote-ref-213)
214. Cf. T. Feral, *Justice et Nazisme, op. cit*., pp. 40 *sq*. et 62 *sq*. [↑](#footnote-ref-214)
215. Cette prétention sera entérinée le 1er décembre 1933 par la loi sur l'unité du Parti et de l'État, puis définitivement scellée le 1er août 1934, le lendemain de la mort du président Hindenburg, par la loi sur la concentration des pouvoirs entre les mains de Hitler, loi qui, en établissant une concordance mystique entre le Führer et la nation, faisait que toute opposition à sa personne était assimilable à un crime de haute trahison envers la nation. [↑](#footnote-ref-215)
216. Conception de l'État nazi exposée par le juriste Ernst Forsthoff dans son ouvrage de 1933, *Der totale Staat.* [↑](#footnote-ref-216)
217. Cf. A. Guérin, "Mystique d'abord", in *Fascisme et grand Capital,* Maspero, 1971, p. 62 *sq*. [↑](#footnote-ref-217)
218. Cit. in H. Beimler, *Im Mörderlager Dachau*, Berlin, 1980, p. 65 *sq*. [↑](#footnote-ref-218)
219. Dans un article de mars 1934, publié suite à sa visite de Dachau, le journaliste Guillaume Ducher rapportera ces paroles du commandant du camp, Theodor Eicke (1892-1943) : "Nous pratiquons ici la purification intérieure. Il s'agit d'extraire le virus pacifiste et marxiste de ces pauvres têtes malades." Cit. in *Jusqu'au Bout de la Résistance,* Stock, 1997, p. 383 *sq*. [↑](#footnote-ref-219)
220. C'est-à-dire très exactement contraire à ce que la science nous enseigne. [↑](#footnote-ref-220)
221. Pour ces marques distinctives, voir par exemple la quatrième de couverture de E. Kogon, *L'État SS*, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-221)
222. De très nombreux déportés m'ont dit que, à leur retour, ils ne répondaient plus à l'appel de leur nom tellement ils étaient devenus tributaires de leur matricule ; du reste, pratiquement soixante ans plus tard, aucun d'eux ne l'a oublié. [↑](#footnote-ref-222)
223. S. de Beauvoir, préface à J. F. Steiner, *Treblinka,* L.d.P., 1968, p. 13. [↑](#footnote-ref-223)
224. A. Schmidt, *Leviathan,* C. Bourgois, 1998, p. 67 ; l'expression originale est "die schnalzende Eloquenz des Wahnsinns", soit mot à mot : l'éloquence claquante de la langue de la folie. [↑](#footnote-ref-224)
225. Cf. G. A. Goldschmidt, "De l'Excès à l'Apocalypse", *Allemagne d'Aujourd'hui,* 129/1994, p. 75. [↑](#footnote-ref-225)
226. Voir T. Feral, *Adam* *Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan,* L'Harmattan, 2002. [↑](#footnote-ref-226)
227. K. Albrecht, *Der verratene Sozialismus,* Nibelungen Verlag, Berlin et Leipzig, 1938. [↑](#footnote-ref-227)
228. K. Albrecht, *Der verratene Sozialismus, op. cit.,* p. 633 *sq.* [↑](#footnote-ref-228)
229. Voir notamment *Faschismus*, *op. cit.,* p. 111 ; H. Focke et U. Reimer, *Alltag der Entrechteten,* RoRoRo, 1980, p. 147 ; G. Schoenberger, *L'Étoile jaune.* Presses de la Cité, 1982, p. 214 ; T. Feral, *Justice et Nazisme, op. cit.,* p. 117. Voir aussi pour une documentation détaillée la *Lettre de la Fondation de la Résistance,* numéro spécial, sept. 1999, pp. 46-49, ainsi que le catalogue de la collection *Mémoires du XXe siècle* aux éditions L'Harmattan. [↑](#footnote-ref-229)
230. À partir de juillet 1937, sur l'Ettersberg près de Weimar, la "ville des penseurs et des poètes" *(Stadt der Dichter und Denker),* avec en son centre un chêne sous lequel aimait s'asseoir Goethe. [↑](#footnote-ref-230)
231. Cf. plan du camp in E. Kogon, *L'État SS, op. cit.,* p. 382. [↑](#footnote-ref-231)
232. Voir R. Höss, *Kommandant in Auschwitz,* herausgegeben von Martin Broszat, DTV, 1963. [↑](#footnote-ref-232)
233. J. Billig, *Les* *Camps de Concentration dans l'Économie du Reich* *hitlérien,* PUF, 1973. [↑](#footnote-ref-233)
234. Cf. T. Feral *et* *al., Médecine* et *Nazisme,* L'Harmattan, 1998. [↑](#footnote-ref-234)
235. Voir X. Riaud, *La Pratique dentaire dans les Camps du* *troisième Reich,* L'Harmattan, 2002. [↑](#footnote-ref-235)
236. *Wirtschafts-Verwaltungshauptamt* (WVHA),dirigé par Oswald Pohl, né à Duisburg en 1892, adhérent à la NSDAP en 1926, collaborateur de Himmler à partir de février 1934, condamné à mort en novembre 1947 par le Tribunal de Nuremberg, exécuté en juin 1961 à Landsberg-sur-Lech. [↑](#footnote-ref-236)
237. Ce qui explique notamment la "Nuit des longs couteaux" ; cf. R. Kühnl, *Die nationalsozialistische Linke*, Meisenheim, 1966 ; cf. également C. Bloch, *Die SA und* *die Krise des NS-Regimes 1934,* Francfort/Main, 1970. [↑](#footnote-ref-237)
238. H. Rauschning, *Hitler m'a dit.* Coopération, 1939, p. 42. [↑](#footnote-ref-238)
239. B. Bettelheim, *Survivre,* Hachette Pluriel, 1986, pp. 68-109. [↑](#footnote-ref-239)
240. Voir le film *Survivre dans la Terreur de* T. H. Fua de Camonde (1997) dans lequel Federn explique comment la psychanalyse lui a permis de survivre à Buchenwald de 1938 à 1945, et d'aider les détenus. [↑](#footnote-ref-240)
241. B. Bettelheim, *Survivre, op. cit*., p. 109. [↑](#footnote-ref-241)
242. Cf. H. Maršálek, "Durch Solidarität zur Überwindung der nationalen Gegensatze und zum Widerstand", in *Die Geschichte des Konzentrationslagers Mauthausen*, Wien, 1980, pp. 294-317. [↑](#footnote-ref-242)
243. P. Berben, *Dachau*, Bruxelles, 1968, p. 166. [↑](#footnote-ref-243)
244. J'emploie ici sciemment le mot "fascisme" pour bien marquer la volonté des résistants communistes, mais aussi socialistes et trotskistes, de donner à leur lutte une dimension de solidarité internationaliste (Italie, Espagne, etc.) et pas uniquement antinazie. [↑](#footnote-ref-244)
245. Trois mois plus tard, il publiera à Moscou son fameux rapport *Im Mörderlager Dachau* (rééd. Berlin, 1980), immédiatement traduit en de nombreuses langues. Engagé en 1936 dans les Brigades internationales, Beimler trouvera la mort devant Madrid le 1er septembre, à 41 ans : sous les balles franquistes selon la thèse officielle et, selon une autre version, abattu par des agents du Komintern parce qu'il s'insurgeait contre l'orthodoxie stalinienne qui considérait les trotskistes et les anarchistes comme des alliés objectifs des fascistes et, non contente d'interdire toute unité d'action avec eux, commandait de les éliminer. [↑](#footnote-ref-245)
246. Avant son internement, Löhner-Breda avait travaillé avec le compositeur austro-hongrois d'opérettes Franz Lehár. [↑](#footnote-ref-246)
247. Cit. in W. Schneider, *Kunst hinter Stacheldraht,* Dresde, 1976, p. 171. [↑](#footnote-ref-247)
248. Voir *Lieder aus den* *faschistischen Konzentrationslagern,* Leipzig, 1962. [↑](#footnote-ref-248)
249. W. Langhoff, *Die Moorsoldaten,* Zurich, 1935 ; nommé après guerre directeur du *Deutsches Theater* de RDA, Langhoff sera finalement écarté de son poste en raison de son esprit trop indépendant. [↑](#footnote-ref-249)
250. in *L'Univers* *concentrationnaire, op. cit.* (cf. note 197). [↑](#footnote-ref-250)
251. Voir D. Rousset, *Les Jours de notre Mort*, Le Pavois, 1947. [↑](#footnote-ref-251)
252. J. P. Sartre, *Qu'est-ce que* *la Littérature ?*, 10/18, 1965, p. 127. [↑](#footnote-ref-252)
253. *Organisieren* = détourner, voler dans le jargon des camps. [↑](#footnote-ref-253)
254. Il est très important de comprendre que la zone à l'intérieur des barbelés fonctionnait quasiment en autonomie et que "chaque camp n'était dirigé que par un groupe très peu important de SS" ; cf. E. Kogon, *L'État SS,* *op. cit*., p.44 ; voir aussi p. 60 *sq*. ou encore p. 347 *sq*. [↑](#footnote-ref-254)
255. E. Kogon, *L'État SS, op. cit.*, p. 38. [↑](#footnote-ref-255)
256. Cf. *Das aufgebrochene Tor. Predigten und Andachten gefangener Pfarrer im Konzentrationslager Dachau,* Munich, 1946. [↑](#footnote-ref-256)
257. Plusieurs appareils de ce type sont visibles au musée du camp de Buchenwald. [↑](#footnote-ref-257)
258. Voir H. Caris, *Erinnerungen eines katholischen Geistlichen aus der Zeit seiner Gefangenschaft,* Cologne, 1946. [↑](#footnote-ref-258)
259. Cf. P. Berben, *Dachau*, *op. cit.,* p. 174 sq., ainsi que E. Kogon *et al., Les* *Chambres à Gaz,* Éditions de Minuit, 1984, p. 252 *sq.* [↑](#footnote-ref-259)
260. P. Berben, *Dachau, op. cit*., p*.* 174 *sq*. [↑](#footnote-ref-260)
261. Cf. B. Baum, *Widerstand in Auschwitz,* Berlin, 1962. [↑](#footnote-ref-261)
262. B. Bettelheim, *Survivre, op. cit.,* p. 364 ; cette opinion est largement confirmée par F. Pingel, *Häftlinge unter SS-Herrschaft,* Hambourg, 1978. [↑](#footnote-ref-262)
263. Voir J. F. Steiner, *Treblinka, op. cit.,* ainsi que K. Zentner et F. Bedürftig, *Das grosse Lexikon des Dritten Reiches,* Munich, 1981, pp. 541 *sq.* et 583 *sq*. [↑](#footnote-ref-263)
264. Voir C. Burney, *The Dungeon Democracy,* Londres, 1945, ainsi que J. Odic, Demain *Buchenwald,* Buchet-Chastel, 1972. À ce sujet, on appréciera la reconversion du peintre nazi Rudolf Lipus, spécialisé dans l'exaltation de la conquête du Lebensraum et adulé du régime (cf. *Kunst im Dritten* *Reich,* Frankfurter Kunstverein, 1975, p. 223), qui, pour s'attirer les grâces des Soviétiques et des dirigeants de la future RDA, s'empressera de commémorer par un tableau la libération de Buchenwald par les prisonniers eux-mêmes : reproduction in K. Drobisch, *Widerstand in Buchenwald,* Berlin, 1977, page 2 du cahier iconographique situé entre les pages 160 et 161 ; à noter que dans son ouvrage, Drobisch, comme tous les auteurs de RDA, reprenait pour argent comptant – pp. 154-157 – la thèse de la libération armée du camp sous la conduite de la résistance communiste ; il s'agissait en effet là d'un mythe fondateur d'une Allemagne nouvelle, antifasciste et démocratique (cf. H. Heitzer, *La RDA,* Dresde, 1981, p. 13 *sq. :* "La dure tutte de la résistance antifasciste allemande, à laquelle la KPD avait eu la plus grande part, représentait un grand poste de l'actif dans le combat pour un tournant historique. [...] Les communistes, les sociaux-démocrates conscients de leur classe et les syndicalistes sortis de la clandestinité, libérés des camps de concentration et des prisons, ont été les premiers à prendre l'initiative, ils ont créé des comités d'action et commencé la reconstruction démocratique.) Comme l'a écrit Odic : "C'est la légende des huit cents fusils, c'est la légende d'un camp qui s'est libéré tout seul et qui descend au-devant des colonnes américaines." [↑](#footnote-ref-264)
265. *Poésie et Vérité,* titre de l'autobiographie de Goethe. [↑](#footnote-ref-265)
266. Voir F. Brayard, *Comment l'Idée vint à M. Rassinier. Naissance du Révisionnisme,* Fayard, 1996, ainsi que V. Igounet, *Histoire* *du Négationnisme en France,* Seuil, 2000. [↑](#footnote-ref-266)
267. D'une façon générale, la défiguration orientée de la résistance allemande au nazisme a été la règle (cf. T. Feral, *Le Défi de* *la* Mémoire, Tarmeye, 1991, p. 39 *sq*.) jusqu'à la parution de l'ouvrage pionnier de G. Sandoz, *Ces Allemands qui ont défié Hitler,* Pygmalion, 1980 (cet auteur, de son vrai nom Gustav Stern, avait passé dix-huit mois en camp de concentration avant de s'établir en France en 1937). Depuis, de nombreuses études très documentées ont été publiées (cf. T. Feral, *Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et Militant paysan*, L'Harmattan, 2002, p. 130). [↑](#footnote-ref-267)
268. N. Sachs, *Brasier d'Énigmes et autres Poèmes,* Rombaldi, 1972, p. 146. [↑](#footnote-ref-268)
269. Remarquablement analysées du point de vue psychanalytique par F. Duparc, *L'Image sur le Divan,* L'Harmattan, 1995. [↑](#footnote-ref-269)
270. "Idéologies, pratiques psychiatriques et santé publique", Paris, 30-31 janvier 1998, où je suis intervenu comme "discutant" du Docteur Duparc. Actes du congrès in *Psychiatrie Française,* vol. XXIX, numéro spécial, 1998. [↑](#footnote-ref-270)
271. G. Canguilhem, *Le Normal et* *le Pathologique,* cit. in L. Bonnafé, "Psychiatrie en résistance", *Chimères* 24/1995, p. 17. [↑](#footnote-ref-271)
272. L'étymologie du mot "insecte" renvoie à *insecare,* déchirer, réduire en morceaux, et *insectatus*, persécuté, participe passé de *insector* employé par Virgile dans les Géorgiques 1/155 dans le contexte de "faire la guerre à la mauvaise herbe". [↑](#footnote-ref-272)
273. Cf. F. Kafka, *La Métamorphose*, L.d.P.. 1964, pp. 83-89 (dernières pages du récit). [↑](#footnote-ref-273)
274. B. Bettelheim, *Survivre, op. cit.,* p. 387. [↑](#footnote-ref-274)
275. D. Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, *op. cit., p.* 119 *sq*. [↑](#footnote-ref-275)
276. *Ibid.,* p. 120 *sq*. [↑](#footnote-ref-276)
277. *Ibid.,* pp. 117 et 120. [↑](#footnote-ref-277)
278. Cf. H. Brunswic, M. Pierson *et* *al.. Initiation à l'Éthique médicale,* Vuibert, 2002. [↑](#footnote-ref-278)
279. Annexe de Mauthausen mise en service en novembre 1943 et chargée de la construction d'usines souterraines pour l'industrie aéronautique et la production de carburant de synthèse. [↑](#footnote-ref-279)
280. F. Wetterwald, *Les Morts inutiles,* p. 184 ; paru en 1945 aux Éditions de Minuit, cet ouvrage avait été mis au pilon sur intervention de Louis Aragon qui lui reprochait de ne pas rendre hommage à l'héroïsme du Parti communiste dans la déportation. Je cite d'après la réédition de 1991 aux éditions Bertoux à Luneray. [↑](#footnote-ref-280)
281. D. Rousset, *L'Univers concentrationnaire, op. cit.,* p. 119. [↑](#footnote-ref-281)
282. F. Wetterwald, Les *Morts inutiles, op. cit.,* p. 142. [↑](#footnote-ref-282)
283. Comme l'a montré Andréa Lauterwein dans un excellent article sur "le polypatriotisme dans la littérature allemande", in *Documents* 2/2001, pp. 112-121, la notion de littérature allemande dépasse de loin – et c'est là son grand intérêt – les frontières de l'Allemagne, le fait d'être d'origine allemande ou de posséder la nationalité allemande, de même que la limitation à une stricte utilisation de la langue allemande. Je renvoie également aux actes du colloque de l'université de Bordeaux 3 sur la "littérature allemande des années quatre-vingt-dix", in *Allemagne d'Aujourd'hui* 148/1999, pp. 57-156. Cf. aussi le dossier sur le salon du livre 2001 de Paris in *Allemagne d'Aujourd'hui* 155/2001, pp. 95-164. [↑](#footnote-ref-283)
284. M. A. Burnier, *Les Existentialistes et* *la Politique,* Idées/NRF, 1966, p. 177. [↑](#footnote-ref-284)
285. Allusion aux ouvrages d'Ernst Jünger (1895-1998) In Stahlgewittern (1920) et *Der Kampf als inneres Erlebnis* (1922) ; sur cet auteur, voir notamment J. M. Palmier, *Ernst Jünger,* Hachette, 1995. [↑](#footnote-ref-285)
286. À partir du 17 août 1938, les nazis affublèrent systématiquement du prénom "Sarah" toutes les personnes juives du sexe féminin ("Israël" pour les hommes) afin qu'elles soient immédiatement repérables. [↑](#footnote-ref-286)
287. La synagogue était située juste à côté de l'Université (aujourd'hui "Place de la synagogue" avec une plaque et un monument commémoratifs) ; elle fut incendiée et pillée lors de la "Nuit de cristal" (9-10 novembre 1938). [↑](#footnote-ref-287)
288. H. Ott, *Laubhüttenfest* 1940. *Warum Therese Lœwy einsam sterben musste,* Herder, 1994, pp. 7-13 (adaptation française du passage, T. Feral). [↑](#footnote-ref-288)
289. Fête juive – appelée aussi fête des Cabanes ou fête de *Soukkot* – en commémoration des quarante années passées par les Hébreux dans le désert (cf. *Ancien Testament, Lévitique*, chap. XXIII). [↑](#footnote-ref-289)
290. Né en 1931, Professeur d'histoire économique et sociale à l'université de Fribourg-en-Brisgau, auteur d'une biographie de Martin Heidegger (Campus Verlag, 1988). [↑](#footnote-ref-290)
291. Camp d'internement dans les Pyrénées-Atlantiques où furent envoyés, lors de cette opération montée par les *Gauleiter* Robert Wagner et Josef Bürckel, plus de 7000 Juifs de Bade et de Sarre/Rhénanie-Palatinat. Parallèlement, et toujours sous la responsabilité de Wagner et Bürckel, environ 8 000 Juifs d'Alsace et de Moselle furent "concentrés" à Gurs dans les mois qui suivirent la victoire de la *Wehrmacht* sur la France. Sur leurs conditions de détention, voir H. Schramm et Barbara Vormeier, *Vivre à Gurs,* Maspero, 1979. [↑](#footnote-ref-291)
292. La tombe de Thérèse Loewy est toujours visible au cimetière juif de Fribourg, à gauche au fond de l'allée qui fait face à l'entrée ; celle de son mari se trouve un peu plus loin, en se dirigeant tout droit vers le mur d'enceinte ; en longeant ce mur pour retrouver la sortie, on découvre plusieurs sépultures de Juifs morts à Gurs. Il est tout à l'honneur de la ville de Fribourg d'avoir adhéré durant l'automne 2002 au programme "trébucher sur la mémoire", initié au niveau national par le sculpteur Gunther Demnig : il s'agit de plaques encastrées dans les trottoirs au pied des maisons où vécurent les Juifs déportés et sur lesquelles bute le passant ; la première, en souvenir du professeur d'économie politique Robert Liefmann, envoyé à Gurs, a été scellée le 22 octobre, au 33 de la Goethestrasse, dans le quartier de la Wiehre. [↑](#footnote-ref-292)
293. Voir T. Richter, *Die Gruppe 47 in Bildern und Texten,* Kiepenheuer und *Witsch,* 1997. [↑](#footnote-ref-293)
294. Cf. H. Sarkowicz et A. Mentzer, *Literatur* *in Nazi-Deutschland,* Europa, 2000 ; M. S. Rollin, "Günter Eich, un mythe renversé", *Allemagne d'Aujourd'hui* 130/1994, pp. 112-132 ; A. Vieregg *et al, Unsere Sünden sind Maulwürfel,* N°6/1996 du *German* *Monitor.* [↑](#footnote-ref-294)
295. Cf. L. Richard, *Nazisme et Littérature,* Maspero, 1971, p. 108. [↑](#footnote-ref-295)
296. Née Künzel le 1er février 1939 ; venue en 1960 comme fille au pair à Paris où elle épouse l'avocat Serge Klarsfeld ; en 1964, entre comme secrétaire bilingue à l'Office franco-allemand pour la jeunesse ; révoquée en 1967 pour avoir dénoncé le passé nazi de Kiesinger dans *Combat* ; gifle le chancelier le 7 novembre 1968 lors du Congrès de la CDU et effectue quatre mois de prison ; organisatrice d'actions spectaculaires contre d'anciens nazis, est interdite de séjour en RFA en 1970 ; jouera un rôle majeur dans l'extradition de Klaus Barbie de Bolivie. [↑](#footnote-ref-296)
297. L. Richard, *Nazisme et Littérature, op. cit., ibid.* [↑](#footnote-ref-297)
298. Voir B. Puccinelli, "L'interprétation du national-socialisme dans la trilogie romanesque de Wolfgang Koeppen", *Allemagne d'Aujourd'hui* 103/1988, pp. 109-122, ainsi que A. M. Baranowski, "Un moraliste pour notre temps : Wolfgang Koeppen", *Allemagne d'Aujourd'hui* 139/1997, pp. 83-106. [↑](#footnote-ref-298)
299. Voir notamment à ce sujet : A. Betz, *Exit und Engagement,* Edition Text & Kritik, 1986 ; J. M. Palmier, *Weimar en Exil,* Payot, 1990 ; P. Riegel et W. von Rinsum, *Deutsche Literaturgeschichte,* vol. 10 : *Drittes Reich und Exil,* DTV, 2000. Cf. également bibliographie in T. Feral, *Le Défi de la Mémoire,* Tarmeye, 1991, pp. 149-152. [↑](#footnote-ref-299)
300. Ö. von Horváth, *Jugend* *ohne* Gott, Suhrkamp, 1983. [↑](#footnote-ref-300)
301. *Untermenschen*, titre paru en à Amsterdam en 1933 ; adaptation française et présentation, L'Harmattan, 2000. [↑](#footnote-ref-301)
302. *Links, wo das* *Herz ist,* titre paru en 1952 ; traduction française et présentation, Presses Universitaires de Grenoble, 1992, [↑](#footnote-ref-302)
303. *Geschichten aus sieben Ghettos*, titre paru en 1934 ; traduction française et présentation, Presses Universitaires de Grenoble, 1992. [↑](#footnote-ref-303)
304. *Die gelbe Strasse*, ouvrage achevé en 1934, parution posthume en 1989 ; traduction française et présentation, Maren Sell, 1991. [↑](#footnote-ref-304)
305. Cf. K. Sontheimer, *Thomas Mann und die Deutschen,* Fischer, 1961, pp. 119-127. [↑](#footnote-ref-305)
306. Voir T. Feral, "Tentative de bilan des problèmes posés de 1945 à 1990 par la réception de l'émigration littéraire de langue allemande à l'époque du nazisme", in *Le Défi de la Mémoire, op. cit*., pp*.* 113-135. [↑](#footnote-ref-306)
307. *Sozialistische Enheitspartei Deutschlands*:Parti socialiste unifié d'Allemagne de tendance marxiste-léniniste créé les 21 et 22 avril 1946 à Berlin-Est sous l'égide du communiste Wilhelm Pieck et du socialiste Otto Grotewohl. Cf. G. Badia *et* *al,, Histoire de l'Allemagne contemporaine,* vol. 2, Messidor, 1987, pp. 393-398. [↑](#footnote-ref-307)
308. De son vrai nom Netty Reiling-Radvanyi (1900-1983) ; voir ses splendides romans : *La septième Croix*; *Les Morts restent jeunes*; *Transit*. [↑](#footnote-ref-308)
309. Par exemple : *Crépuscule,* Presses d'aujourd'hui, 1980 ; *Dans* *un Monde de Ténèbres, ibid.,* 1982 ; Hermlin (1915-1997, de son vrai nom Rudolf Leder) est aujourd'hui très controversé ; cf. *Allemagne d'Aujourd'hui* 141/1997, pp. 84-104, et 142/1997, pp. 133-135. [↑](#footnote-ref-309)
310. B. Schlink, *Le Liseur*, Gallimard, 1996, p. 170. [↑](#footnote-ref-310)
311. *Die Entdeckung der Currywurst,* Kiepenheuer & Witsch ; trad. française au Seuil, 1996. [↑](#footnote-ref-311)
312. *Land der Väter und Verräter*, Kiepenheuer & Witsch. [↑](#footnote-ref-312)
313. *Die schöne Frau*, Fischer. [↑](#footnote-ref-313)
314. *Der Vorleser,* Diogenes Verlag ; trad. française chez Gallimard, 1996. [↑](#footnote-ref-314)
315. *Der Junge mit den blutigen* *Schuhen,* Fischer ; trad. française chez Albin Michel, 1997. [↑](#footnote-ref-315)
316. Quatrième de couverture de la traduction française, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-316)
317. *Božena,* Kiepenheuer & Witsch, 1994. [↑](#footnote-ref-317)
318. Voir G. Badia *et al., Histoire de l'Allemagne contemporaine,* vol. 2, *op. cit.,* p. 567 *sq*. [↑](#footnote-ref-318)
319. J. Katzenelson et W. Biermann, *Dos lied vunem ojsgehargetn jidischn volk : Grosser Gesang vom augerotteten jüdischen Volk,* Kiepenheuer & Witsch, 1994 ; traduction partielle dans le beau livre de Rachel Ertel, Dans *la Langue de Personne,* Seuil, 1993. [↑](#footnote-ref-319)
320. Le ghetto de Varsovie fut définitivement rasé en mai 1943 par le général SS Jürgen Stroop ; voir G. Schoenberner, *L'Étoile jaune,* Presses de la Cité, 1982, pp. 166-184. [↑](#footnote-ref-320)
321. 1888-1953, médecin, membre du Parti communiste, militant en faveur de l'avortement ; en 1933, émigration en France puis en URSS où il contribuera à la création du "Comité national Allemagne libre" (cf. G. R. Ueberschär *et* *al., Das Nationalkomitee Frètes Deutschland,* Fischer, 1996) ; auteur notamment des pièces dramatiques *Le* *Cyanure* (Cyankali, 1929, en faveur de l'avortement), *Le Professeur Mamlock* (1931, contre l'antisémitisme), *Beaumarchais* (1941, sur l'indispensable universalité des idéaux de la Révolution française), ainsi que de très nombreux romans antifascistes. [↑](#footnote-ref-321)
322. Voir S. Hinze, *Antifaschisten im Camp Le* *Vernet,* Berlin, 1988, p. 161 (très riche documentation, mais interprétations très RDA !). [↑](#footnote-ref-322)
323. Voir l'article de J. F. Kosta-Théfaine in *Allemagne d'Aujourd'hui* 151/ 2000, pp. 181-183. [↑](#footnote-ref-323)
324. Née en 1929 ; voir notamment ses superbes romans : *Le Ciel partagé* (1963) ; *Méditation sur* *Christa T.* (1968) ; *Catastrophe à la* *Centrale* (sur Tchernobyl, 1987). [↑](#footnote-ref-324)
325. *Auf dem Weg nach Tabou,* Kiepenheuer & Witsch. [↑](#footnote-ref-325)
326. C'est-à-dire la police secrète de RDA. [↑](#footnote-ref-326)
327. Cf. J. M. Palmier, "Heidegger et le national-socialisme", in *Heidegger,* L'Herne, 1983, pp. 409-447 ; J. Levrat, "Heidegger et le national-socialisme", in L. Dupeux *et* *al., La Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar,* Kimé, 1992, pp. 295-302 ; J. Le Rider, E. Gruber, G. A. Goldschmidt, "Dossier Heidegger", in *Allemagne d'Aujourd'hui* 107/1989, pp. 97-125. [↑](#footnote-ref-327)
328. Voir E. Loewy, *Literatur unterm Hakenkreuz,* Fischer, 1969 ; J. Hervier, "Nazisme et littérature : les figures du Mal dans l'oeuvre romanesque d'Ernst Jünger", in L. Dupeux, *La Révolution conservatrice, op. cit.,* pp. 353-359 ; W. Geiger, "Témoignages retouchés : Ernst Jünger et la Deuxième Guerre mondiale", *Allemagne d'Aujourd'hui* 120-1992, pp. 133-146. [↑](#footnote-ref-328)
329. Cf. E. Loewy, "Exkurs über die Rechtfertigungsliteratur", in Literatur *unterm Hakenkreuz, op. cit.,* pp. 267-275 ; dans ses "Hitlériana", sixième partie, *Études germaniques,* juillet-septembre 1973, p. 347, le professeur J. Ridé (Sorbonne) reprochait non sans raison à l'émigration intérieure d'avoir par sa production littéraire entretenu "l'illusion qu'une marge de liberté subsistait dans la vie culturelle allemande." Sur le débat autour de cette question dans l'Allemagne d'après-guerre, voir par exemple K. Sontheimer, *Thomas Mann* *und die Deutschen,* Fischer, 1961, pp. 119-127. [↑](#footnote-ref-329)
330. Née en 1949, auteur des essais polémiques ; *Wir bleiben hier oder wem gehört der Osten*, Rowohlt, 1994 ; *Westwärts und nicht vergessen. Vom Unbehagen in der Einheit*, Rowohlt, 1996 ; *Vertreibung ins Paradies*, Rowohlt, 1998. [↑](#footnote-ref-330)
331. Voir G. Leroux, "Daniela Hahn : un auteur de l'Est sur la défensive", in *Allemagne d'Aujourd'hui* 151/2000, pp. 137-156. [↑](#footnote-ref-331)
332. *Wessi :* citoyen de RFA ; *Ossi :* citoyen de RDA. [↑](#footnote-ref-332)
333. *Unter dem Namen Norma,* Klett-Cotta, 1994 ; Brigitte Burmeister est née en 1940 à Poznan (Posen) et vit à Berlin. [↑](#footnote-ref-333)
334. *Unbekannte Verlust*, Rowohlt, 1994 ; Marion Titze est née en 1953 près de Chemnitz et vit à Berlin. [↑](#footnote-ref-334)
335. Cf. à ce propos l'excellente communication de Georges Roche, "La RDA et les nouvelles maladies de l'âme", in *Allemagne d'Aujourd'hui* 132/ 1995, pp. 126-149. [↑](#footnote-ref-335)
336. *In Berlin,* Kiepenheuer & Witsch, 1994 ; Irina Liebmann est née en 1943 à Moscou et vit à Berlin. [↑](#footnote-ref-336)
337. *Ausdeutschen,* Suhrkamp, 1994 ; Andréas Neumeister est né en 1959 à Starnberg et vit à Munich. [↑](#footnote-ref-337)
338. *Die Arbeit an den Öfen,* Friedenauer Presse, 1994. Wolfgang Hilbig est né en 1941 à Meuselwitz près de Leipzig où il a sa résidence principale. [↑](#footnote-ref-338)
339. *Die Kunde von den* Bäumen, Fischer, 1994. [↑](#footnote-ref-339)
340. L'expression est d'Andréas Kühne, *Süddeutsche Zeitung*, 7 décembre 1994. [↑](#footnote-ref-340)
341. Karate-Billi kehrt zurück – *Die schöne* *Fremde : zwei Stücke,* Verlag der Autoren, 1991. [↑](#footnote-ref-341)
342. En 1952, la *SED,* dans un souci de centralisation, avait par une réforme administrative aboli les *Länder* au profit de districts (*Bezirke*) ; cf. G. Badia *et al.. Histoire* de *l'Allemagne contemporaine,* vol. 2, *op. cit.,* p. 459. [↑](#footnote-ref-342)
343. Voir *Das* *Grundgesetz,* Goldmann Verlag, 1965, p. 25. [↑](#footnote-ref-343)
344. Voir G. Langguth *et* *al.. Die Intellektuellen und die nationale Frage*, Campus, 1997, ainsi que le numéro 25/1999 de la revue *Germanica : Écritures de l'Unification allemande.* [↑](#footnote-ref-344)
345. Cf. M. Mieth, "La Sainte Famille" 1993, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 123/1993, pp. 116-129 ; à noter que ce numéro contient les actes du colloque Heiner Müller organisé par Jean Mortier en janvier 1993 à l'université de Paris VIII ; voir également J. J. Alcandre, "Heiner Müller vers *La Mission*", *Allemagne d'Aujourd'hui* 141/1997, pp. 105-118. [↑](#footnote-ref-345)
346. Sur cet auteur, voir les articles de E. Schmitt et H. Yèche in *Allemagne d'Aujourd'hui* 127/1994 et 138/1996. [↑](#footnote-ref-346)
347. In *Allemagne 99, Perspectives : An 2000,* numéro spécial d'*Allemagne* *d'Aujourd'hui* 152/2000. [↑](#footnote-ref-347)
348. De son vrai nom Helmut Flieg, né en 1913 dans une famille juive aisée, pacifiste et communiste, s'établit en RDA en 1952 ; pour plus de précisions voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne,* L'Harmattan, 1999, p. 113. [↑](#footnote-ref-348)
349. Le premier titre traite de l'insurrection ouvrière de Berlin-Est, matée par l'armée soviétique le 17 juin 1953 ; le second est une autobiographie masquée. [↑](#footnote-ref-349)
350. Élu *PDS (Partei des demokratischen Sozialismus* = Parti du Socialisme démocratique), ce discours lui revint en tant que doyen d'âge (81 ans) ; or pendant des mois et contrairement à l'usage officiel, son intervention ne sera pas imprimée ; voir à ce sujet le remarquable article commis le 8 novembre 1994 par Martin Ebel dans la *Badische Zeitung :*"Die Heym-Suchung des deutschen Parlaments" ; cf. également S. Leverd, "Un intrus en politique. L'expérience parlementaire de Stefan Heym", in *Allemagne d'Aujourd'hui* 147/ 99, pp. 62-88. Concernant le terme de "Kohlonisation" *(Kohlonisierung),* il s'agit bien évidemment d'une mise en cause de l'homme de fer de l'unification, Helmut Kohl (né en 1930), chef de la CDU/CSU et chancelier de 1982 à 1998 ; voir à ce propos, F. Vilmar et G. Guittard, *La Face cachée de* *l'Unification allemande,* L'Atelier, 1999. [↑](#footnote-ref-350)
351. *Die verkauften Pflastersteine. Dresdner Tagebuch*, Suhrkamp, 1990 ; *Die Wiederentdeckung des Gehens beim Wandern.* Harzreise, Suhrkamp, 1991, trad. française chez L'Harmattan ; *Osfpezeter*, Suhrkamp, 1997. [↑](#footnote-ref-351)
352. Connu comme l'auteur de *Lenz* (1973), témoignage culte sur la génération révolutionnaire de la fin des années 60, ainsi que pour ses récits des années 80 : *Chute libre à Berlin* et *Le Sauteur de Mur* (les deux titres en traduction chez Grasset). [↑](#footnote-ref-352)
353. *Vom Ende der Gewissheit,* Rowohlt, 1994. [↑](#footnote-ref-353)
354. Dont on trouvera une présentation générale détaillée et très nuancée chez F. Reitel, *L'Allemagne*, Nathan, 1996. [↑](#footnote-ref-354)
355. Pour la discussion à ce sujet (malaise ou au contraire risque d'un comportement mégalomaniaque de l'Allemagne réunifiée ?), trois études méritent d'être confrontées : G. Valance, *La Revanche de l'Allemagne,* Perrin, 1999 ; J. Willms, *Die deutsche Krankheit,* Carl Hanser, 2001 ; S. Martens, *La* *nouvelle Puissance allemande,* PUF/IRIS, 2002. [↑](#footnote-ref-355)
356. P. Schneider, *Eduards Heimkehr*, p. 315. [↑](#footnote-ref-356)
357. C. Nooteboom, *Allerseelen,* p. 160. [↑](#footnote-ref-357)
358. Voir l'excellent article de V. Wehdeking, "Les changements de mentalité dans les romans berlinois des années quatre-vingt-dix et dans *Ein weites Feld* de G. Grass", in *Allemagne d'Aujourd'hui* 160/2002, pp. 153-170. [↑](#footnote-ref-358)
359. Cf. T. Serrier, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 122/1992, pp. 85-88. [↑](#footnote-ref-359)
360. Cf. A. M. Corbin, "Günter Grass et *Toute une* *Histoire",* in *Allemagne d'Aujourd'hui* 159/2002, pp. 120-138. [↑](#footnote-ref-360)
361. On s'en convaincra aisément en lisant par exempte : F. Giroud et G. Grass, *Écoutez-moi,* Maren Sell, 1988. [↑](#footnote-ref-361)
362. Voir J. Mondot, "L'Unification allemande au miroir de G. Grass dans *Ein weites Feld",* in *Allemagne d'Aujourd'hui* 148/1999, pp. 120-133. [↑](#footnote-ref-362)
363. Cf. G. Grass, *Évidences* *politiques.* Seuil, 1969 ; Atelier des Métamorphoses (avec N. Casanova), Belfond, 1979 ; *Kopfgeburten oder die Deutschen sterben aus,* Luchterhand, 1980. [↑](#footnote-ref-363)
364. V. Wehdeking, article cit., p. 170. [↑](#footnote-ref-364)
365. Cf. T. Serrier, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 151/2000, pp. 110-125. [↑](#footnote-ref-365)
366. Cf. l'article de M. Fahr, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 160/2002, pp. 110-131. [↑](#footnote-ref-366)
367. Voir par exemple de F. K. Kroetz la pièce *Pulsion (Der Drang),* L'Arche, 1999. [↑](#footnote-ref-367)
368. Traduction française aux éditions "Théâtrales", 4 rue Trousseau, 75 011, Paris. [↑](#footnote-ref-368)
369. Voir l'article de G. Thiériot in *Allemagne d'Aujourd'hui* 119/1992, pp. 143-154. [↑](#footnote-ref-369)
370. *Russendisko*, Goldmann, 2000. [↑](#footnote-ref-370)
371. *Seltsame Materie*, Rowohlt, 1999. [↑](#footnote-ref-371)
372. *Prager* *Fenster,* Hanser, 1994. [↑](#footnote-ref-372)
373. *Der Mann, der Erdrutsche sammelte,* Deutsche Verlags-Anstalt, 1994. [↑](#footnote-ref-373)
374. *Der Mensch ist* *ein grosser Fasan ;* traduction française chez Maren Sell, 1988. [↑](#footnote-ref-374)
375. *Der Fuchs war damais schon der Jäger ;* traduction française, Le Seuil, 1997. [↑](#footnote-ref-375)
376. *Das Herztier,* Rowohlt, 1994. [↑](#footnote-ref-376)
377. *"Kanaker"* est en Allemagne un de ces "mots monstrueux" (*Unwort*) employé injurieusement pour désigner les gens originaires d'Asie occidentale et des pays du Sud méditerranéen. [↑](#footnote-ref-377)
378. Voir à ce sujet A. Lauterwein, in *Documents* 2/2001, pp. 113-118, ainsi que H. L. Arnold *et al*., *Flatterzungen 1996-1999,* DTV, 2000. [↑](#footnote-ref-378)
379. Voir de Max von der Grün les romans : *Männer in zweifacher Nacht* (*Deux Hommes condamnés à une Nuit doublement noire,* 1962), sur un accident dans une mine de charbon ; *Stellenweise Glatteis* (*Plaques de* Verglas, 1972), sur la trahison d'un ouvrier par son syndicat ; *Die Springflut* (*La grande Marée*, 1990), sur le racisme des ouvriers de la Ruhr vis-à-vis de leurs collègues étrangers. [↑](#footnote-ref-379)
380. Voir M. Frisch, *Öffentlichkeit als Partner,* Suhrkamp, 1970, pp. 100-135. [↑](#footnote-ref-380)
381. Comme le rappelle à juste titre Andréa Lauterwein, *op. cit.,* p. 113, *Tête de Turc* (Ganz unten) fut "le livre le plus rapidement épuisé de toute l'histoire de la RFA". [↑](#footnote-ref-381)
382. *Fremde Flügel auf eigener Schulter,* Kiepenheuer & Witsch, 1994, Prix Hölderlin 1994. [↑](#footnote-ref-382)
383. *Was ist die Mehrzahl von Heimat. Bilder eines deutsch-türkischen Lebens,* Rowohlt, 1995. [↑](#footnote-ref-383)
384. *Ja, sagt* *Molly,* Hitit Verlag, 1998. [↑](#footnote-ref-384)
385. *Tränen sind* *immer das Ende,* 1980/1981. [↑](#footnote-ref-385)
386. *Der Rumpf,* Goldmann, 1992 ; traduction française : Métailié, 1996. [↑](#footnote-ref-386)
387. Voir K. Sontheimer, *Thomas Mann und die Deutschen*, Fischer, 1965, ainsi que M. Mann, *Das Thomas Mann-Buch*, Fischer, 1965. [↑](#footnote-ref-387)
388. Voir G. A. Goldschmidt, *Quand Freud* *voit la Mer,* Buchet-Chastel, 1988, pp. 190 *sq*. ; cf. également W. Reich, *La Psychologie de Masse* *du Fascisme,* Payot, 1974. [↑](#footnote-ref-388)
389. Voir T. Feral, *Culture et Dégénérescence en Allemagne,* L'Harmattan, 1999, pp. 91-114. [↑](#footnote-ref-389)
390. Libération d'un affect lié à un traumatisme qui permet à cet affect de ne pas devenir pathogène. [↑](#footnote-ref-390)
391. Sur ces deux concepts, voir J. Laplanche et J. B. Pontalis, *Vocabulaire* de *la Psychanalyse,* PUF, 1984, p. 89 *sq.* et p. 117 *sq*. ; cf. aussi l'article de C. Clément, "Lacan", in *Grande Encyclopédie Larousse,* 1974, vol. 11, p. 6897 *sq*. [↑](#footnote-ref-391)
392. *Das Muschelessen*, Rotbuch Verlag, 1990 ; traduction française chez Stock. Birgit Vanderbeke est née en 1956. [↑](#footnote-ref-392)
393. Excellente analyse de ce titre par E. Guilhamon, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 148/1999, pp. 110-115. [↑](#footnote-ref-393)
394. Voir note 341. [↑](#footnote-ref-394)
395. in *Un Combat et autres Récits,* Fayard, 1996, pp. 40-75. [↑](#footnote-ref-395)
396. *Der Dreissigjährige Friede,* Claassen, 1977, traduction française en 1980 (on ne s'explique guère au demeurant pourquoi le traducteur a jugé bon de transformer cette "paix de trente ans" en *Romans* (sic) *d'Amour ?*) ; *Die Herren des* *Morgengrauens,* Rotbuch, 1978, traduction française en 1981 (une actualisation du *Procès de* Kafka alors que sévissaient en Allemagne les terroristes de la Fraction Armée rouge/ RAF). [↑](#footnote-ref-396)
397. *Flug ins Herz,* Luchterhand, 1977, (1058 pages !) que Herburger, lui aussi rencontré durant toute une nuit au bistrot déjà cité, fit suivre en 1980 d'un autre roman, *Les Yeux de ceux qui luttent* (*Die Augen der Kämpfer*, Luchterhand) sur la jaquette duquel il définit "la littérature, pour peu que ses intentions soient sérieuses et enthousiastes, [comme la transcription de] la revanche, de la colère et des aspirations du grand nombre". Rappelons que Herburger fut sous le troisième Reich élève dans une Napola (cf. H. Bouvier et C. Géraud, *Napola. Les Écoles d'Élites du troisième Reich,* L'Harmattan, 2000) et que, à l'époque de notre discussion, il était membre de la DKP (PC d'Allemagne de l'Ouest) ; cf. à ce propos de cet engagement politique, son interview in *Süddeutsche Zeitung*, 12 oct. 1994. [↑](#footnote-ref-397)
398. *Mein Jahr in der Niemandsbucht. Ein Märchen* *aus den neuen Zeiten,* Suhrkamp, 1994. [↑](#footnote-ref-398)
399. in *Gegenwart* 1/1995. [↑](#footnote-ref-399)
400. J. Habermas, *Kleine politische Schriften,* Suhrkamp, 1981, p. 463 *sq*. [↑](#footnote-ref-400)
401. Cf. T. Assheuer, *Frankfurter Rundschau,* 17 sept. 1994. [↑](#footnote-ref-401)
402. *Wohnen Dämmern Lügen,* Hanser Verlag, 1994. [↑](#footnote-ref-402)
403. Voir à ce sujet J. Kaiser, *Süddeutsche Zeitung,* 20 août 1994, et d'une façon générale J. Elsässer, *Make Love and War. Wie* Grüne *und 68er* *die Republik verändern,* Pahl-Rugenstein, 2002, pp. 63-68. [↑](#footnote-ref-403)
404. Cf. J. Wulf, *Literatur* *und Dichtung im Dritten Reich*, Sigbert Mohn, 1963, et E. Loewy, *Literatur unterm* *Hakenkreuz,* Fischer, 1969. [↑](#footnote-ref-404)
405. M. Tambarin, in *Allemagne d'Aujourd'hui* 159/2002, pp. 57-74. [↑](#footnote-ref-405)
406. Adalbert Stifter (1805-1868 par suicide) dont Handke se revendique de plus en plus depuis 1989 ; sur cet auteur, voir J. L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande,* PUF, 1997, pp. 218-225. [↑](#footnote-ref-406)
407. Cf. J. M. Palmier, *Ernst* *Jünger. Rêveries sur un Chasseur de* *Cicindèles,* Hachette, 1995. [↑](#footnote-ref-407)
408. Sur ce concept, voir L. Dupeux *et al.,* La *Révolution conservatrice dans l'Allemagne de Weimar,* Kimé, 1992. [↑](#footnote-ref-408)
409. J. L. Bandet, *Histoire de la Littérature allemande, op. cit.,* p. 44. [↑](#footnote-ref-409)
410. C'est ce que j'ai voulu faire comprendre avec mon essai étiologique *Le Nazisme : une Culture ?* – L'Harmattan, 2001 –, dans lequel j'ai analysé la succession des "moments culturels" qui, à partir du XIXe siècle, finirent par aboutir au troisième Reich. [↑](#footnote-ref-410)
411. J. P. Sartre, *Qu'est-ce* *que la Littérature ?*, Idées/NRF, 1964, p. 357. [↑](#footnote-ref-411)
412. Dans *Almansor* (1822), Heinrich Heine avait averti : "Là où l'on brûle les livres, on finira aussi par brûler les hommes" ; cette sombre prophétie fut intégralement réalisée par les nazis ; il y a là une leçon à ne jamais oublier, à savoir qu'il n'est pas rare que ce que nous disent les livres sous une forme symbolique, se fasse un jour dynamique ! [↑](#footnote-ref-412)